

VIE

OBLATE

LIFE

Autrefois / Formerly: ETUDES OBLATES

TOME QUARANTE-DEUXIÈME
VOLUME FORTY TWO

1983



L.J.-C. et M. I.

OTTAWA, CANADA

Eugène de Mazenod

déchristianisation et renouveau pastoral au début du XIX^e siècle

SUMMARY – After a bird's eye view of the life of Eugène de Mazenod, the author evaluates the extent of dechristianization which had taken place in Provence and the originality of the answer proposed by Bishop de Mazenod.

The Old Regime must not be considered a period of total dechristianization and the Restoration one of complete renewal. At the beginning of the XVIIIth Century, the influence of religion was very strong on society but by the middle of the century an evolution began which showed a decline of Christianity or at least a decrease of this influence on a great part of the population. The French Revolution continued what had already begun. Only four departments of Provence had been influenced. The Restoration was well received because the people of Provence were attached to Religion, even though it was not always easy to distinguish between religion and politics.

Eugène de Mazenod recognized the serious lack of religious instruction among the masses and he directed his endeavours to meet their need. His ideal was to evangelize and he considered post Revolutionary France as a land to be regained to Christianity. He founded his religious society for missionary work emphasizing direct contact with all the inhabitants of a locality. He returned to the tradition of preaching and instructing without desire of oratorical impression. He preached in Provençal, the language used by ordinary people, and not in French. In addition to teaching he accepted to minister to marian shrines as well and he always used a pastoral approach.

Il y a deux siècles, le 1^{er} août 1782, naissait à Aix-en-Provence Charles-Joseph-Eugène de Mazenod qui allait être un des grands personnages de l'Église dans la première moitié du XIX^e siècle, fondateur des Missionnaires Oblats de Marie puis Évêque de Marseille de 1837 à 1861. 1782, ce qui veut dire sept années seulement avant le début de la révolution française qui va profondément perturber la vie de la famille de Mazenod, formée de nobles et de parlementaires aixois. La Révolution française mit à bas l'ancien régime et par conséquent l'ordre du clergé qui formait avec la noblesse et le tiers-état l'un des trois ordres de la monarchie, c'est-à-dire la structure sociale telle qu'elle était conçue à l'époque. Mais le cadre nouveau que l'Assemblée constituante au début de la révolution donna à l'Église en France, celui de la «Constitution civile du clergé» n'obtint pas l'aval du Pape et aboutit à une division entre prêtre constitutionnels et prêtres réfractaires, véritable schisme au sein de l'Église française. Les prêtres réfractaires devinrent synonymes de contre-révolution et la radicalisation révolutionnaire dans les années 93 et 94 aboutit à une déchristianisation militante puis à la tentation, pour le Gouvernement révolutionnaire, de substituer au culte catholique le culte de l'«Être suprême», avec Robespierre, dans une vision déiste, mais hostile aux religions révélées, vision qui prolongeait les courants philosophiques du XVIII^e siècle.

Après une reprise très incertaine sous le Directoire, l'exercice de la religion catholique retrouve droit de cité avec le Concordat signé en 1801 entre Bonaparte et Pie VII. Ce concordat, s'il met fin au schisme de l'Église constitutionnelle, maintient, dans une vision très gallicane, l'Église sous le contrôle du pouvoir, contrôle qui va d'ailleurs aller s'accroissant au fil des années de l'Empire lorsque les relations entre le Pape et l'Empereur se détériorent.

C'est avec la Restauration des Bourbons, c'est-à-dire Louis XVIII, en 1814 (première Restauration) puis, après les 100 jours en 1815, que la religion catholique retrouve les conditions favorables du côté du pouvoir. C'est à cette date que le jeune Eugène de Mazenod songe à la création d'une congrégation religieuse pour rechristianiser les Français. Il lui semble en effet qu'il faut un élan missionnaire pour relever l'Église après un quart de siècle de difficultés.

Je me propose donc, d'évoquer, dans le cadre provençal, cette action, en essayant d'abord de mesurer l'ampleur de la déchristianisation puis la réponse – éventuellement l'originalité de la réponse – que propose Eugène de Mazenod, et enfin la mise en pratique de cette nouvelle pastorale sur un site, un exemple précis que j'ai étudié plus particulièrement, celui de Notre-Dame de Lumières, dans le Vaucluse.

Tout d'abord, donc, il faut partir d'un vaste tableau de la déchristianisation en Provence au début du XIX^e siècle, ce qui nous mènera d'ailleurs à remonter un tout petit peu plus haut pour l'expliquer.

Dans un livre qu'il a publié voici quelques années, Maurice Agulhon, en un tableau qu'il brosse de la Provence en 1815, montre la religion catholique comme «une des restaurations bien reçues» par les Provençaux en ces années 1815-1816. Sans doute! Mais il faut se méfier du schéma qui serait trop simple et qui deviendrait simpliste, c'est-à-dire associer la période de l'ancien régime à une période de christianisation parfaite, la période de la Restauration à une période de rechristianisation. Ce schéma a bien sûr du vrai, mais il est un petit peu trop simple et je vais le nuancer.

Parmi les historiens qui, très nombreux, ont travaillé depuis une vingtaine d'années sur ce thème de la déchristianisation et de rechristianisation, Jean Delumeau a critiqué l'idée que la christianisation ait été parfaite, complète sous l'ancien régime et, dans notre région provençale, Michel Voÿelle dans son ouvrage sur « Piété baroque et déchristianisation » a montré les amorces d'un mouvement de détachement au cours du XVIII^e siècle. Je crois donc qu'il faut repartir de cette époque pour voir quel était – dans la mesure où on peut le mesurer; c'est très difficile, vous vous en doutez – l'état religieux de la Provence à cette époque prérévolutionnaire au XVIII^e siècle et voir ce qu'il en est au lendemain, c'est-à-dire au moment où Mazonod entreprend son action.

Deux mots de rappel historique. La religion tenait une place très importante dans le Moyen-Âge chrétien. J'ajouterais volontiers le mot « chrétien » à l'expression « Moyen-Âge » car on les associe en général, mais il faut faire attention au fait qu'il s'agissait essentiellement d'une élite: les clercs et spécialement les moines étaient à peu près les seuls lettrés de l'époque. C'est donc eux qui nous ont laissé les témoignages écrits. La conversion populaire, la piété populaire existaient bien sûr, mais la conversion du peuple suivait celle du Roi. C'est dire qu'il y avait encore peut-être en profondeur des zones mal éclairées. Donc, une très grosse empreinte sur la société de la part de l'Église... mais un christianisme vécu par les masses paysannes et qui demeurait empreint de pratiques païennes plus ou moins christianisées.

Vient l'époque de la Réforme protestante et de la Contre-Réforme catholique qui débouche sur un grand élan religieux au XVIII^e siècle dans notre pays et spécialement dans notre région. Cet élan se traduit par diverses caractéristiques: d'une part un gros effort d'éducation et d'instruction religieuse des masses, chose qui semblait-il – manquait le plus; c'est la création et la systématisation du catéchisme; c'est aussi les »Missions – entendons-nous: les missions à l'intérieur du pays – et leurs «sermons ». Tout ceci essentiellement à travers le rôle des ordres religieux au XVIII^e siècle.

Un grand élan dévot, donc, au XVII^e siècle et un grand élan qui se traduit aussi par ce que Michel Voÿelle a qualifié de «piété baroque». Baroque au sens où elle est très exubérante et très extérieure: de très nombreux pèlerinages, avec la floraison de sanctuaires miraculeux, le développement des confréries – des pénitents qui sont les plus connus – des confréries du Rosaire, du Saint-Sacrement, etc.

Mais aussi un grand élan accompagné de transformations en profondeur, comme, par exemple, l'amélioration du niveau intellectuel, culturel et sans doute aussi religieux des prêtres qui passent désormais par des séminaires. Le séminaire n'est pas une réalité de tous temps. Ils se créent alors : cela dépend des diocèses et on doit situer cette création entre le milieu et la fin du XVIII^e siècle.

Au début du XVIII^e, nous avons une empreinte religieuse très forte sur la société, une société qui apparaît comme très fortement christianisée à travers divers gestes: bien sûr la pratique dominicale, la messe du dimanche, suivie par toute la population, mais aussi des pratiques qui ne sont pas obligatoires, par exemple les pèlerinages, les processions, tout un village entier partant en procession à une chapelle éloignée de 30, 40 ou 50 km. Ceci est une chose extrêmement fréquente à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e. Personnellement, je l'ai rencontrée à travers un document: la formation d'ex-voto peints à partir des années 1660 et qui se prolonge au début du XVIII^e: des gens qui donnent un petit tableau après avoir reçu une grâce ou du moins pensant qu'ils avaient été bénéficiaires de cette grâce du ciel.

On retrouve également dans les pratiques courantes et fréquentes du XVIII^e siècle la pratique testamentaire, la mort est une mort chrétienne et donc la préparation à la mort doit faire place à la religion, les derniers sacrements, la confession et le testament. Le testament commence généralement par une invocation à la Sainte Vierge et aux Saints et, avant de passer aux clauses proprement

testataires de partage de l'avoir entre les descendants, comprend un certain nombre de dispositions religieuses ou charitables liées aux autres d'ailleurs: dons aux hôpitaux, aux églises, et notamment – chose particulièrement répandue à cette époque – demande de messes à célébrer «post-mortem» et pour le salut de son âme. C'est pour ce salut que l'on lègue une somme et c'est pour cela que la consignation en est faite dans le testament.

Au début du XVIII^e s., 80% des testaments demandent des messes et – c'est l'aspect baroque de la chose – le nombre de messes demandées est énorme: une moyenne de 300 messes par testament! On n'hésite pas à multiplier ce qu'on pense être une sorte d'assurance sur l'au-delà.

Au milieu du XVIII^e siècle et dans la seconde moitié du siècle, s'amorce une évolution. On sait, on connaît depuis longtemps, depuis le XVII^e s., les critiques des philosophes contre la religion ou du moins un certain nombre de ses aspects, mais ces critiques ne touchent qu'un petit milieu, une élite intellectuelle qui représente un pourcentage infime par rapport à l'ensemble de la population. Alors, il y a à côté de ce mouvement qui apparaît dans les lettres d'autres signes d'une déchristianisation ou du moins d'une baisse d'influence religieuse, de pratiques ou de dévotions dans l'ensemble ou du moins dans une grande partie de la population.

Les historiens ont beaucoup travaillé sur cette question depuis plusieurs années. Ils sont allés à la recherche d'indices qui sont bien difficiles à saisir parce que ce ne sont pas des choses qui s'écrivent. On a noté d'abord – parce que c'était le plus voyant – la crise (je crois que le mot n'est pas trop fort, au moins si on l'applique au clergé régulier)... la crise qui affecte le clergé du XVIII^e s., ou du moins les problèmes pour le clergé séculier et la crise pour le clergé régulier: crise des vocations, par rapport au XVII^e s., où certaines parmi elles n'étaient peut-être pas liées uniquement à des aspects religieux.

Au XVIII^e s., cette baisse du nombre des vocations est-elle simplement à mettre au compte de l'évolution des mentalités qui fait que, désormais, si on veut se faire prêtre, c'est réellement parce que l'on a une vocation religieuse et pas uniquement parce qu'on considère cela comme une carrière; ou bien marque-t-elle véritablement une baisse de la dévotion? De nombreux couvents n'avaient plus que 4, 5, voire même 2 pères ou frères et par conséquent ne pouvaient plus guère mener une vie conventuelle. On tendait à un regroupement. Mais qu'en est-il au niveau de la population dans son ensemble et particulièrement en Provence?

L'encadrement paroissial, malgré cette baisse des vocations, baisse relative en ce qui concerne le clergé séculier, est tout à fait satisfaisant et suffisant étant donné qu'il y avait plutôt surpeuplement: on ne parvenait pas à placer tous les prêtres au XVII^e s.; beaucoup de prêtres se trouvaient sans responsabilité, des prêtres dits « habitués » qui étaient simplement autorisés à dire une messe dans une église parce qu'on ne pouvait pas leur confier une charge paroissiale. L'encadrement paroissial demeure suffisant et de grande qualité, supérieure sans doute à ce qu'elle était au siècle précédent parce que les prêtres sont désormais passés par les séminaires.

Deuxième remarque: les prescriptions de l'Église, par exemple la messe dominicale, la communion pascale, le baptême, que l'Église enjoint de faire dans les trois jours pour éviter que les enfants meurent sans baptême, sont suivies par la quasi totalité de la population. Cependant, on note un changement par rapport à la période antérieure : ce changement affecte les pratiques de dévotion supplémentaires qui avaient marqué justement la période de 1650 à 1750: les confréries de pénitents, entre autres, continuent sans doute, mais sont abandonnées par les élites sociales. Les confréries de pénitents avaient la particularité de rassembler dans leurs rangs au XVII^e s. aussi bien des nobles, des bourgeois, que de simples paysans. On note un phénomène d'abandon par les élites sociales (les nobles, les bourgeois), de cette forme qu'ils trouvaient sans doute trop italianisée, trop « baroque » pour reprendre le terme de Michel Voÿelle. D'une manière générale, d'ailleurs, les élites abandonnent un certain nombre de pratiques qui avaient cours au XVII^e s. et qui ont cours encore au XVIII^e. Mais au XVII^e s. elles y prenaient part et au XVIII^e, non.

J'ai évoqué les pénitents, mais c'est également vrai à propos des miracles, des ex-voto. Au XVIII^e s., les ex-voto disparaissent. Cette élite sociale trouve sans doute trop populaires ces pratiques et cela peut

marquer simplement le désir ou la volonté d'une vision plus épurée de la religion. Cela ne signifie pas du tout obligatoirement déchristianisation. Seulement, parallèlement, on constate également le déclin de certaines pratiques de masse en ce qui concerne les pèlerinages. Il faut imaginer au XVII^e s., les routes ou plutôt les chemins de Provence sillonnées de groupes de pèlerins suivis de la population du village qui se déplaçait sur de grandes distances.

Ceci disparaît presque au XVIII^e s. ou en tout cas se réduit considérablement. On se contente d'aller en pèlerinage à la chapelle du village ou à la chapelle du terroir qui se trouve souvent sur une des collines qui dominent le village. On y allait déjà au XVII^e s. mais on faisait aussi des pèlerinages beaucoup plus lointains. Les pèlerinages lointains, à pied, semblent largement abandonnés au XVIII^e s.

Les pèlerinages diminuent. Le nombre des messes que l'on y fait célébrer aussi! Voici simplement des chiffres qui donneront immédiatement le ton: au milieu du XVIII^e s., 2 500 messes annuelles à Notre-Dame de Lumières; en 1780, à la veille de la révolution, moins de 1 000: un déclin très net. Si l'on prend le nombre des messes demandées dans les testaments, nous constatons le même phénomène: 8 testaments sur 10 demandaient des messes au début du siècle; il n'y en a plus qu'un sur deux à la fin du siècle. Quant au nombre de messes, nous tombons de 300 à 100.

Si l'on tente donc de dresser un petit bilan de ces diverses remarques, on pourra dire que la seconde moitié du XVIII^e s. marque une retombée de l'élan religieux du siècle antérieur et qui s'était prolongé au début du XVIII^e s. Une retombée, ce qui ne veut pas dire un abandon de la pratique religieuse, loin de là. On arrive plutôt à une pratique régulière mais réduite dans les aspects qui, au XVII^e s. étaient les plus voyants et les plus marquants. La pratique dominicale et pascale demeure, mais on ne constate plus de pratiques «supplémentaires»: cette évolution peut amener certains à des pratiques qui seront qualifiées, selon les sociologues religieux, de «saisonniers», routinières. Un détachement ultérieur se prépare.

Sans en nier la spécificité, la violence, l'aspect radical, l'épisode de la révolution intervient donc dans ce contexte. L'épisode révolutionnaire déchristianisateur est à replacer dans cette évolution dès 1790, avec l'interdiction de prononcer des vœux perpétuels, la suppression de la clôture monastique; ces mesures prolongent, en allant au-delà, la méfiance à l'égard des réguliers qui s'était manifestée (la commission des réguliers sous Louis XV ou la suppression des Jésuites en 1764 en sont des exemples antérieurs à la Révolution française). La première grande rupture révolutionnaire est l'introduction du schisme constitutionnel, la séparation, finalement, entre une Église qui accepte les conditions nouvelles dans lesquelles le pouvoir veut la placer et celle qui les refuse et que l'on appelle «Église réfractaire».

La Provence se situe parmi les régions où le nombre de prêtres qui prêtent le serment constitutionnel est majoritaire. Au début de la Révolution, la Provence est majoritairement du côté du clergé constitutionnel. Il faut cependant faire des distinctions entre une Provence rurale et spécialement Varoise où plus de 90% des prêtres prêtent serment et la région d'Aix-Marseille où la proportion tombe au-dessous de 40-50%. Quant à la déchristianisation proprement dite, celle qu'on associe généralement aux images reçues de la Révolution, c'est-à-dire la déchristianisation active, elle n'a que peu touché les 4 départements provençaux. C'est un mouvement, une onde qui est venue du centre de la France et qui n'est arrivée dans nos régions périphériques que tardivement et relativement étouffées. Quelques exemples: la proportion des prêtres abdicataires, c'est-à-dire ceux qui, en 1793, ont rendu leurs «lettres de prêtrise», demeure assez faible en Provence. Il est vrai que la proximité de la frontière italienne a facilité l'exil de ceux qui refusaient. Le stade ultérieur dans la déchristianisation, c'est le mariage des prêtres: une fois obtenue la déprêtrisation, on faisait comprendre au prêtre que, s'il se mariait, il rentrerait dans la communauté nationale dont il s'était exclu. Les mariages de prêtres furent peu nombreux. Autre indice qui est aussi très intéressant: les troubles survenus en réaction à la déchristianisation, et qui demeurent exceptionnels. Il y a quelques affaires que l'on connaît, notamment en Avignon, mais cela demeure ponctuel comparé à d'autres régions.

La déchristianisation dure, violente, imposée par les armées révolutionnaires, a été en Provence fort limitée. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas eu de déchristianisation révolutionnaire, mais elle a pris un autre visage. La Provence apparaît très en retrait pour la déchristianisation violente, mais en avant au contraire pour le discours déchristianisateur, pour les adresses envoyées à l'Assemblée nationale à la

Convention, adresses déchristianisatrices; pour les fêtes, le culte de la Raison, de l'Être suprême. Mais c'est là peut-être une tradition festive provençale qui retrouve ce qui existait avant la Révolution et qui était baigné de religion, tout en continuant sans la religion sous la Révolution. Donc, il convient d'être extrêmement nuancé quand on a évaluer ces questions car il peut y avoir des aspects contractés comme ceux que je viens d'évoquer à l'instant.

Peut-on évaluer maintenant l'état de la Provence après la Révolution? Il y a d'abord le Concordat, 1801, 1802, c'est la reprise du culte officiellement reconnu. Il y a peu de prêtres car il y a peu d'ordinations depuis plusieurs années. Certains sont morts, certains ont émigré, certains ont été déprêtrisés. On dispose d'un «corps presbytéral » très diminué. D'autres part, le Premier Consul, Bonaparte, a regroupé les paroisses car, avec le Concordat, c'est l'État qui paie les curés et, pour ne pas en payer trop, il a regroupé les paroisses par cantons, en n'en mettant qu'une seule par canton et puis toute liberté est laissée aux villages qui le veulent de se payer un vicaire.

Cependant certaines pratiques s'étaient maintenues à travers la période révolutionnaire, celles qui pouvaient se maintenir sans l'encadrement du clergé. Je reviens toujours à l'exemple que je connais le mieux: celui de l'ex-voto peint. La pratique ne s'est pas interrompue sauf une année: en 1794 comme par hasard, aucun ex-voto n'est peint en Provence, mais toutes les autres années il y a quelques ex-voto qui sont remis même si la reprise n'apparaît vraiment qu'à partir de 1805 et s'il faut attendre 1816 pour que le nombre d'ex-voto dépasse celui du XVIII^e s.

Il semble, pour revenir à la phrase par laquelle j'avais commencé ce paragraphe («une restauration bien reçue») que la masse de la population est contente de retrouver au moins un certain nombre de pratiques que la Restauration permet de rendre à nouveau publiques : fêtes, processions, pénitents. J'en prends un témoignage chez le Préfet des Bouches-du-Rhône sous la Restauration: « le peuple Provençal tient essentiellement à sa religion, à d'antiques usages à la fois religieux et en famille, à l'observation des fêtes et du dimanche, à ses pénitents. Comme en Italie, on sait allier les dévotions avec l'amour des fêtes profanes ». Nous avons là une des grandes caractéristiques de l'ancien régime: sacré et profane coexistaient «et toutefois la dépravation n'est pas ici plus forte qu'ailleurs ».

Un fait peut nous servir de conclusion à cette première partie: le retour du Pape Pie VII qui est libéré à la fin de l'année 1813 par Napoléon et qui rentre en Italie. En janvier 1814, il passe en Provence. Il y a de grandes manifestations de sympathie et même d'enthousiasme à son égard qui montrent un attachement au Souverain Pontife et à la religion romaine, mais peut-être faut-il voir dans ces manifestations le sentiment que la fin de la guerre est relativement proche: la conscription et le départ des hommes étaient devenus la grande plaie de la fin de l'Empire. On sent peut-être chez les paysans provençaux un élan lorsqu'ils fêtent le retour du Pape, mais aussi un espoir de soulagement de la conscription. Il est difficile de distinguer le religieux du politique au cours de cette période et nous verrons qu'il en sera de même pour Eugène de Mazenod.

Si l'on prend un test de fidélité que l'abbé Charpin a étudié: les délais que l'on constate entre la naissance et le baptême, 75% des baptêmes se font dans les trois jours, c'est-à-dire selon la réglementation ferme de l'Église à l'époque, en 1806 à Marseille. Le chiffre baisse un peu en 1811, ce qui semble donc marquer un recul dans la période impériale (65%) mais atteint à nouveau 80% en 1820-1830. Donc, une fidélité qui n'est pas largement entamée. D'après ce même test, l'abbé Charpin estime à 6% en 1806 et 3% en 1809 ceux qui, à travers un baptême très tardif, font preuve de froideur ou d'indifférence.

La période révolutionnaire n'aurait donc pas entamé la fidélité, au moins la fidélité potentielle des Provençaux à la religion catholique, du moins si on compare à la situation de la veille de la Révolution et si l'on tient compte du déclin du zèle au cours du XVIII^e s. Mais, ce qui manquait vers 1815, c'était à la fois une instruction religieuse profonde des masses (bien faible dans les années qui précédaient) et un élan mobilisateur. C'est ce qu'a perçu Eugène de Mazenod et ce à quoi il allait s'employer.

Voyons donc maintenant son action dans ce contexte.

Eugène de Mazenod est né à Aix en 1782. Il était fils du Président de la Cour des Comptes, c'est-à-dire membre de la noblesse, ce que l'on appelait la noblesse de robe, c'est-à-dire celle qui avait fait carrière dans la justice. Sa famille était installée à Marseille au XVI^e s. C'était un parcours très courant sous l'ancien régime par le commerce puis par le négoce, c'est-à-dire un plus grand commerce, puis par les charges municipales et enfin par l'anoblissement, en 1657 et enfin, une fois anoblie, c'était une famille qui exerçait dans la magistrature. Son père est un fervent royaliste, très hostile dès le début de la Révolution et qui émigre très tôt (dès 1791). Toute la famille le suit en émigration d'abord à Nice, puis de plus en plus loin au fur et à mesure des avancées de l'armée française en Italie, à Turin, à Venise... Puis à Naples, lorsque l'Italie du Nord est prise par les Français... et enfin à Palerme. En 1802, il a 20 ans. On est sous le Consulat, à l'époque du Concordat. Eugène rentre à Aix à l'appel de sa mère qui était revenue quelques années plus tôt. Cependant Eugène de Mazenod demeure fervent royaliste opposé à Bonaparte et au Concordat que le Premier Consul vient de signer avec le Pape. Il estime en effet que le Pape s'est fait «rouler» et qu'il a fait trop de concessions au Premier Consul. Eugène rentre en France et il demeure donc dans une attitude d'opposition.

Une autre raison qui marque son opposition au Concordat – et l'on voit là le politique et le religieux entremêlés – c'est que, comme bien des royalistes, il estimait que le Concordat renforçait la position de Bonaparte et lui accordait une sorte de légitimité. C'est évidemment le sacre qui lui donnera véritablement cette légitimité. En tant que royaliste, E. de Mazenod voyait en Bonaparte l'héritier de la Révolution et cela compromettait les chances d'une restauration monarchique.

En 1808 – il a donc 26 ans – il décide d'entrer au séminaire Saint-Sulpice à Paris, séminaire dirigé par Monsieur Émery qui est une des principales figures de l'Église de la fin du XVIII^e s. et encore de l'Église concordataire parce que, tout en restant fidèle au Pape, il n'a pas émigré et est resté en France. Il est très âgé et mourra peu après. Eugène fait partie, dans les années qu'il passe au séminaire, d'un petit groupe qui existe dans ce séminaire et que l'on appelle l'A.A.: association secrète de quelques séminaristes qui se réunissaient pour des exercices de piété et pour encadrer les nouveaux, voire développer le zèle apostolique de leurs confrères.

Il est ordonné prêtre en 1812 et se retrouve même pour quelques mois directeur – disons par intérim – du séminaire quand les membres de la communauté sulpicienne qui se trouvaient à la direction du séminaire sont chassés par l'Empereur à cause du conflit avec le Pape. À la fin de 1812, il revient cependant à Aix et crée au séminaire d'Aix la même association, une «A.A.» avec des séminaristes aixois.

Son zèle apostolique se manifeste alors par la recherche de lieux et d'occasions pour exercer son ministère hors des cadres concordataires. Puisqu'il est opposé au Concordat, il essaie donc de ne pas entrer dans ce système et peut-être aussi dès ce moment-là a-t-il la volonté de rechercher un apostolat non enfermé dans la routine, dans les obligations que confèrent les responsabilités paroissiales ou autres. Il veut faire autre chose. Il fonde en 1813 une «sainte association de la jeunesse chrétienne» au collège d'Aix qui est un groupe de quelques dizaines de jeunes à la fois pour des exercices de piété (une quarantaine de jeunes) et à la fois sous une forme de «patronage» qui lui sert de couverture par rapport au pouvoir qui, autrement, ne lui aurait pas permis de réaliser cela.

Il se lance dans le même temps dans l'aumônerie des prisons, notamment parmi les prisonniers de guerre autrichiens au contact desquels il attrape le typhus dont il faillit périr.

Avec la Première Restauration en 1814, il peut transformer officiellement son oeuvre de la Jeunesse chrétienne en «congrégation» et va en établir, en renforcer les structures. Par ailleurs, il forme un projet plus vaste: celui d'une «Compagnie» de missionnaires qui – je le cite – s'emploierait sans relâche à évangéliser le peuple.. Et c'est le point de départ des Oblats.

Il fait consulter alors le Pape et Pie VII lui répond indirectement ceci: « il faut en France surtout des Missions pour le peuple et des retraites pour le clergé., ce qui le renforce par conséquent dans ses convictions.

Son idée: la France est, au lendemain de la Révolution, une «terre de mission», une terre à rechristianiser. Il a l'idée de ces missions intérieures qui seraient menées par un petit groupe de prêtres au zèle apostolique à toute épreuve et cette idée va mûrir pendant les mois de la fin de l'Empire et être mise à jour au moment de la seconde « Restauration », c'est-à-dire au moment des «100 jours» du retour de Napoléon.

Nous le voyons écrire à son père à Palerme, après les 100 jours: «je suis royaliste par principe comme je suis catholique».

On voit donc que, pour lui, le renversement de l'Empire et l'arrivée de Louis XVIII va constituer un contexte favorable car il a toujours associé sa religion à sa conviction royaliste et par conséquent sous l'Empire même avec le Concordat, il se sentait gêné. Désormais, depuis la Restauration il a les mains libres.

Il est d'ailleurs favorable à une répression contre les Bonapartistes et il trouve que celle menée pour le Roi est trop molle. Il se place politiquement dans le clan des «ultras» parmi lesquelles on trouve d'autres personnes célèbres, par exemple Chateaubriand.

Au début de l'année 1816, il regroupe autour de lui quelques prêtres du diocèse, les Pères Tempier, Mye, Deblieu et ils vont s'installer à Aix dans l'ancien couvent des Carmélites, y fondant le petit groupe initial des missions de Provence. Cette Société des Missionnaires de Provence regroupe des prêtres séculiers pour les faire vivre selon une Règle. On voit déjà l'ambiguïté qui va s'accroître entre les prêtres séculiers et ceux qui posséderont une règle et aboutiront à une congrégation. Il n'est pas alors question de vœux perpétuels et les prêtres réunis par Eugène de Mazenod ont comme seul but les missions: «faire des missions» dans le diocèse. Si on analyse bien les caractéristiques de ce petit groupe de départ, on perçoit l'aptitude de Mazenod à s'adapter aux circonstances. «Au sortir d'une Révolution qui avait dispersé et je dirais même presque détruit tous les ordres religieux» selon ses propres termes de l'époque, il pensait que la constitution d'un ordre était prématurée pour le moins. Donc, ne pas reconstituer un ordre religieux qui avait gardé la mauvaise image des réguliers, mais donner une impulsion aux prêtres séculiers afin d'évangéliser le diocèse. Ce qui lui permit d'obtenir, d'ailleurs non sans difficultés, l'autorisation des vicaires généraux qui, en bons gestionnaires de leurs diocèses, ne voulaient pas que leurs prêtres – pas assez nombreux passent en dehors de leur diocèse.

Dès le départ, par conséquent, on demeure dans le cadre strict du diocèse. Cependant, dès cette époque, Tempier travaille à la rédaction de Statuts qui permettraient de transformer le groupe en une véritable congrégation religieuse. La présence de ce noyau de prêtres qui prennent de l'influence dans la jeunesse aixoise – car ils sont actifs – ne va pas sans occasionner des difficultés avec les curés aixois: pour la confirmation et la première communion en 1817, cela se passe assez mal; Mazenod tient absolument à ce que les enfants soient instruits chez lui et non pas dans les églises où il dit que cela se fait dans un grand brouhaha. Et il y a donc conflit avec les curés d'Aix. Eugène de Mazenod va chercher à Paris des appuis pour sa nouvelle mission. En effet, devant les difficultés rencontrées localement, il se sert de l'influence de sa famille et réussit à faire nommer son oncle, Chanoine, Fortuné de Mazenod – toujours en exil à Palerme avec son père – à l'évêché de Marseille qui était vacant.

Avec la nomination du vieux Fortuné de Mazenod à l'évêché de Marseille, Eugène de Mazenod disposait désormais d'un appui local décisif: cela va lui ouvrir un nouveau champ pour les missionnaires: celui de la ville de Marseille.

En 1820, en effet, il mène des Missions à Aix et Marseille où, dans ces deux villes, il se partage le travail avec d'autres groupes missionnaires car Mazenod n'a pas été le seul, dans cette période des années 1815-1820 à faire le raisonnement que j'ai évoqué. D'autres groupes de missionnaires étaient nés, notamment les Missionnaires de France », qui venaient également faire des missions à Marseille.

Il y aura des relations tantôt de partage et tantôt tendues entre les deux groupes, partage parce que les missionnaires de France vont essentiellement faire des missions dans les paroisses bourgeoises alors que les hommes de Mazenod vont aller dans les paroisses plus populaires, et cela va correspondre

d'ailleurs à des styles de missions très différents. Cependant, on n'évite pas les conflits entre les deux groupes ainsi qu'avec le clergé local. L'essentiel de la mission « Mazenod » ne se trouve pas en ville malgré la grande mission de Marseille en 1820, mais bien dans les villages: les trois quarts des missions menées par lui entre 1816 et 1823, c'est-à-dire avant qu'il aide son oncle à l'évêché de Marseille, sont données dans les villages.

Pour ces missions, il reprend les cadres éprouvés des XVII^e et XVIII^e siècles, mais en n'hésitant pas à les adapter voire même à improviser en fonction des réalités locales. C'est en effet une mission populaire qu'il veut mener, cherchant à établir des contacts personnels avec tous les habitants de la paroisse concernée: le début de la mission commence par les visites au domicile de tous les habitants. Et puis, il reprend un certain nombre d'éléments qui existaient dans ces missions du XVII^e et XVIII^e s. ainsi par exemple les processions. Après avoir prêché sur les nécessités de l'expiation, en ces lendemains de Révolution, il joint le geste à la parole: il se dépouille de son surplis, de ses souliers, de ses bas et passe une corde autour de son cou, et il se place à la tête de la procession en prenant la croix des pénitents. Alors cette forme très pragmatique, très visuelle, touche beaucoup les provençaux qui sont très sensibles à cet aspect extérieur. Rentré à l'église, il se prosterne au pied de l'autel face contre terre. Le succès de cette méthode – certains diront peut-être de cette mise en scène – telle que nous la constatons par exemple à Marignane fait qu'elle est reprise dans d'autres missions ultérieurement et qu'elle constitue l'une des caractéristiques des missionnaires de Provence.

Puis il organise également des réunions pour des groupes, toujours dans ces missions, pour les jeunes filles notamment, réunions dont le but principal est de faire renoncer aux danses. Comme je l'ai dit tout à l'heure, les fêtes en Provence étaient très prisées, surtout sous l'ancien régime et dans le retour aux traditions de l'ancien régime le mélange du profane et du sacré était tout à fait normal pour la population. Mais Mazenod veut que les jeunes filles renoncent aux danses.

Pour les hommes, il cherche aussi à s'adapter au milieu. Il a l'intuition de reprendre une des traditions provençales, celles des associations qui avaient pris des formes différentes dans le temps comme celle des pénitents ou celle des cabarets. Mazenod crée des « chambrées » pour les hommes, lieux de rencontre masculins qui correspondent à une tradition provençale. Là encore, il s'adapte au milieu. Même chose pour les processions. Il y a cinq processions dans la mission: deux qui l'encadrent: une au début et une à la fin, mais il n'abuse pas trop des cérémonies baroques, notamment il écourte la procession qui se déroulait traditionnellement dans les missions du XVII^e s. au cimetière car il y avait au XVII^e s. une grande pastorale autour de la mort qui s'estompe alors.

L'essentiel de la mission, c'est la prédication, mais surtout la prédication populaire qui cherche à être comprise du peuple; on cherche plus à instruire, à convaincre que l'effet oratoire. Eugène de Mazenod se laisse souvent aller à l'improvisation, mais à ses amis, il dit : «prépare ton sermon et apprends-le par cœur ».

Autre caractéristique, toujours dans cette même direction et ici il s'agit d'une caractéristique bien particulière: la prédication en provençal. La langue employée à l'église est bien sûr la langue liturgique, le latin, mais la langue des sermons était souvent le français. Sous l'ancien régime on ne dispose pas de documents très précis. Il y avait aussi des sermons en langue locale, mais le fondateur des missionnaires de Provence insiste tout particulièrement auprès de ses confrères dans ce sens: il faut prêcher en provençal, même si les bourgeois demandent que l'on prêche en français.

À ce propos, voici un texte qu'il écrit 15 ans plus tard quand lui-même n'est plus missionnaire, c'est-à-dire quand il est évêque à Marseille (il continue bien sûr à suivre de très près ces missions), et en réponse – en 1837 donc – au récit d'une mission donnée par les Oblats à Maussane:

le P. Honorat me dit que le curé avait été enchanté que nos pères fissent les prédications en provençal. Cependant, avec son agrément et pour condescendre au désir de cinq ou six bourgeois qui réclamaient des discours en français, il s'est laissé aller à prêcher le soir alternativement dans les deux langues. Je blâme on ne peut plus cette faiblesse. Jamais je n'ai consenti, quand je donnais des missions, à satisfaire cette sottise vanité de quelques bourgeois qui se trouvent dans tous les villages que l'on évangélise. C'est vouloir sacrifier l'instruction que retirerait le peuple des sermons dans l'idiome qu'il parle. Il est reconnu qu'il ne peut pas suivre les raisonnements qu'on lui fait en français. Ce pauvre peuple n'entend que des mots qui ne se rattachent à aucune de ses idées quand on prêche en français. C'est une chose indubitable.

L'expérience en est faite et c'est aller directement contre la fin de notre Institut que de suivre l'exemple d'un trop grand nombre de prêtres qui se font illusion là-dessus. Ainsi le P. Honorat a eu tort et tous ceux qui ont fait comme lui ont tort de prendre, sur eux de changer nos usages. Dans tout le cours de mes missions, je n'ai jamais consenti à cette niaise prétention des bourgeois quoique partout il m'est fait demande. Dans deux villes seulement, à Brignoles et à Lorgues, je consentis à faire une instruction de plus par jour à cause du grand nombre de bourgeois qui se trouvaient dans ces localités. Cette instruction en français roulait uniquement sur le dogme et je la faisais à l'heure où le peuple est au travail sans préjudice des instructions du matin et du soir, des avis et de tout ce qui se prononce en public dans les missions qui ont toujours lieu en provençal.

On voit bien là le clivage social qui recoupe le clivage de la langue. Les bourgeois comprennent le provençal, mais ils préfèrent qu'on leur parle en français, langue plus élaborée qui est une langue écrite, tandis que le provençal est une langue parlée. Pour que le peuple comprenne, il demande de prêcher en provençal.

Le résultat de ces missions? D'abord une instruction populaire. C'est le premier objectif visé. C'est aussi une morale. Les missionnaires cherchent la réconciliation à la fin de la mission, la renonciation aux blasphèmes, aux chansons légères.

Malgré le prolongement de la mission que devait être une congrégation d'hommes et de femmes, de jeunes filles, créée lors de ces missions, ces missions ont malgré tout des effets limités dans le temps et qui s'estompent assez vite. En effet, le passage de la mission pendant un mois remue la population, mais, et on le dit souvent dans les lettres – le zèle retombe par la suite. Il fallait donc trouver une activité complémentaire à celle des missions pour en être le relais, le prolongement. Et cette activité complémentaire sera fournie par les sanctuaires et les pèlerinages.

Le premier cas, le premier exemple est au tout début puisqu'il date de 1818. C'est à ce moment-là l'évêque de Gap, dans les Hautes-Alpes, M^{gr} Miollis, qui propose aux Oblats de reprendre un sanctuaire qui lui aussi comme bien d'autres datait du XVII^e s., Notre-Dame du Laus, sanctuaire qui fut abandonné à la Révolution. Les prêtres des villages alentour l'avaient desservi, mais sans pouvoir s'y installer. M^{gr} Miollis propose donc à Mazenod d'installer des missionnaires dans ce sanctuaire. Mais ceci posait problème: une nouvelle maison se créait, donc une dispersion ... et automatiquement cela entraînait le passage à une congrégation religieuse afin de garder l'unité, unité qui était dès le départ dans le fait d'une unité de résidence.

Cela aboutit, après un certain temps et un certain nombre aussi de rédactions sur lesquelles je passe, aux Règles approuvées par le Pape Léon XII en 1826, les missionnaires prenant désormais nom de «Missionnaires Oblats de Marie».

En 1828, Eugène de Mazenod devient vicaire général du diocèse de Marseille, lorsque Fortuné de Mazenod, son oncle, devient évêque. C'est là une nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui et qui va le mener à l'épiscopat, même avant la mort de Fortuné puisque celui-ci se démet de sa fonction de son vivant en 1837. Eugène de Mazenod poursuit néanmoins, tout en gérant les affaires du diocèse de Marseille, le développement des Oblats et le prolongement de l'œuvre qu'il avait entreprise dès 1815-1816.

Je vais prendre pour terminer l'exemple du couvent et du sanctuaire de Notre-Dame de Lumières, qui est racheté le 14 décembre 1836 par M^{gr} de Mazenod pour y installer des Oblats. Notre-Dame de Lumières est un sanctuaire qui se trouve à une quinzaine de kms d'Apt sur la route d'Apt à Cavailhon. Il avait été fondé en 1663 par les Carmes toujours dans cet élan de dévotion que j'ai évoqué tout à l'heure au milieu du XVII^e s. à la suite d'une première intervention miraculeuse, une guérison, qui donna lieu à une petite chapelle (ce fut aussi le cas à Notre-Dame du Laus). Puis les Carmes s'installent et on agrandit la chapelle en construisant l'église et le couvent qui existent à l'heure actuelle. Les Carmes ont occupé Lumières sous l'ancien régime. L'apogée du sanctuaire s'est situé à la fin du XVII^e s. et au début du XVIII^e. J'ai tout à l'heure cité à un autre propos le déclin des messes au cours du XVIII^e s.

À la fin du XVIII^e s., le sanctuaire de N.D. de Lumières n'accueillait plus guère de pèlerins. Il n'y avait plus qu'un seul religieux carme à la veille de la Révolution. Celle-ci a donc fermé un sanctuaire exsangue qui ne rouvra qu'en 1823; les Trappistes s'y sont alors installés pour quelque temps, puis il a été

desservi par les prêtres diocésains jusqu'au rachat effectué par Eugène de Mazenod.

Les Oblats s'y installent dès 1837 et c'est une communauté relativement nombreuse dès le départ: cinq religieux, ce qui est beaucoup si l'on compare aux Carmes qui, au maximum, ont été huit sous l'ancien régime et qui, dans toute la seconde moitié du XVIII^e s., n'étaient plus que 3, 2 et même 1. Il y eut donc un groupe d'oblats dès le début, puis le groupe va s'étoffer quelques années plus tard avec une dizaine – 10 à 12 – qui vont être presque en permanence, avec les nuances que je vais introduire tout à l'heure, à Lumières, lieu dans lequel on installera dans la suite le «juniorat», autrement dit le «petit séminaire» oblat.

Ce sanctuaire a deux fonctions avec l'arrivée des Oblats: une fonction d'accueil qui est la reprise de la fonction qui existait sous l'ancien régime: l'accueil des pèlerins, spécialement pendant l'été et plus spécialement encore pour les deux fêtes de la Vierge, le 15 août et le 8 septembre. Dès 1838, c'est-à-dire à la réouverture, 1 000 pèlerins sont accueillis le 8 septembre, la Nativité de la Vierge prenant le dessus sur le 15 août dans les années qui suivent; en 1842, on dénombre également, pour le 8 septembre, 1 800 pèlerins.

Autre caractéristique de ce pèlerinage : l'essentiel des exercices se passe la nuit du 7 au 8 septembre. C'est un pèlerinage nocturne. On vient dès la journée du 7. Il y a les confessions, puis la Grand Messe. Première messe à l'heure du matin puis Grand Messe à 2 heures du matin. Au petit jour, c'est terminé. Le pèlerinage se concentre pendant la nuit. Et là, nous remontons aux origines du pèlerinage où il y avait des visions de lumières, où on passait ces nuits en prière pour voir ces lumières, ce qui a donné le nom au sanctuaire.

Il n'était plus question des lumières au XIX^e s., mais la tradition du pèlerinage nocturne s'est perpétuée. Dans ce pèlerinage, le « rôle de la parole», du sermon, est également extrêmement important. Le sermon se fait en provençal; les confessions également. On y poursuit la lutte contre les danseuses, contre les filles qui vont danser et dont on dit qu'il ne faut pas leur donner l'absolution si elles ne se sont pas confessées dans leur paroisse, si elles viennent en pèlerinage chercher l'absolution loin de leur curé ou du prêtre qui pourrait les surveiller en temps normal.

Mais cette fête du 8 septembre est aussi liée, et vous voyez là l'imbrication entre le sacré et le profane qui continue au XIX^e s., à la fête patronale du hameau de Lumières, le 8 septembre. La fête patronale s'articule sur la fête sacrée.

Le sanctuaire retrouve également une tradition du XVII^e s., avec à nouveau des guérisons jugées miraculeuses par les gens qui en sont les bénéficiaires, même si les prêtres et les oblats demeurent là-dessus très prudents ; 48 figurent dans le livre des guérisons entre 1837 et 1843, ce qui entraîne des prières d'actions de grâce individuelles et collectives, mais aussi des processions de la paroisse – là aussi c'est une tradition d'ancien régime – mais on vient d'un peu moins loin : une trentaine de kms tout au plus. Ceux qui viennent de plus loin – ce qui montre bien une évolution – ce ne sont plus des villages entiers, mais ce sont tout simplement des congrégations, quand il y a un noyau plus christianisé, plus zélé, on vient de 40 ou 50 kms, et autrement ce sont les villages alentour essentiellement qui viennent à Lumières.

Il y a également un retour à l'ex-voto peint: une centaine pour les seules vingt années entre 1840 et 1860, donc après la réouverture par les Oblats. Également des images pieuses qui sont imprimées par les Oblats et qui montrent le sanctuaire. Elles sont diffusées par eux à travers toute la Provence, ce qui constitue une réclame pour le sanctuaire et le pèlerinage.

À côté de cette première fonction du sanctuaire, la fonction d'accueil, traditionnelle, les Oblats vont en inaugurer une autre, nouvelle par rapport à ce que faisaient les Carmes au XVII^e s.

La fonction d'accueil a lieu principalement l'été, disons du mois de juin au mois de septembre. Le reste de l'année, les Oblats se font missionnaires et reprennent les techniques de la mission mises au point par leur Fondateur, missions qui durent un mois, avec prédication en provençal, processions, la

dernière procession se terminant par la plantation d'une Croix.

Dans ces missions, on insiste plus sans doute que dans les premières missions d'Eugène de Mazenod sur la dévotion mariale. En effet, désormais, la congrégation porte le nom d'« Oblats de Marie»; le sanctuaire est celui de N.D. de Lumières et donc on insiste sur la dévotion à la Vierge, prédication qui présente l'avantage d'être proche des fidèles et de leurs besoins tout en étant conforme au dogme.

Autre volet de ces missions: les «amendes honorables» au Saint Sacrement qui sont un moyen de drainer vers une dévotion christocentrique, de focaliser vers une dévotion au Christ, par l'intermédiaire du Saint-Sacrement, les paysans du Vaucluse et des environs.

On procède également pendant ces missions à la rénovation des promesses du baptême: une grande et longue cérémonie au cours de laquelle le prédicateur commente chacun des commandements de Dieu et de l'Église. Après chacune des explications, tout le monde se lève et promet d'observer le commandement qui vient d'être rappelé et commenté.

L'autre rôle de la mission, en articulation avec le rôle estival, c'est-à-dire l'accueil du sanctuaire, c'est – si je peux me permettre l'expression – d'aller «chercher» les futurs pèlerins. Ceci est dit très explicitement dans les cahiers qui sont tenus par les missionnaires et c'est pourquoi non seulement les missions se font alentour, mais aussi assez loin dans tout le Comtat¹, le Vaucluse et les Basses-Alpes et jusque dans la Drôme où on essaye d'étendre le rayonnement du sanctuaire dans la mesure où les villages qui ont accueilli la mission – c'est ce qui est dit dans les livres – fournissent dans les années suivantes bon nombre de processions et de pèlerins.

Voilà donc un moyen pour le sanctuaire de prolonger, d'être un relais de la mission, simple passage; le pèlerinage, le déplacement au sanctuaire que l'on fera les années suivantes permettra d'être un relais, un prolongement.

On constate donc une complémentarité entre les pèlerinages et la fonction missionnaire, ce qui explique que les Oblats se soient installés dans plusieurs de ces sanctuaires. Mais, au fond, c'est la même chose, la même pastorale populaire, avec notamment la même prédication en provençal durant ces années 1840-1860.

En effet, ceci caractérise une époque: celle dont je voulais parler ce soir. Car, en 1866, le Père Françon, de Lumières, dit ceci: «le temps des missions est passé, les curés n'en demandent plus car les hommes ne se déplacent que pour Pâques ».

On voit donc là une évolution au cours du siècle qu'il n'était pas dans mon but de traiter et sur laquelle je vais conclure: dans la seconde moitié du XIX^e s., les Oblats portent leur expérience missionnaire à l'étranger et ils vont, en ce qui concerne notre région, adapter leur pastorale aux nouvelles réalités de la Provence; à la mission qui, nous l'avons dit, n'est plus tellement demandée fait place la prédication de carême et ensuite, comme maintenant, le ministère dans les villages environnants.

Ils restent cependant le symbole d'un élan missionnaire qui s'inspira, tout en l'adaptant à la conjoncture provençale des lendemains de la Révolution, des méthodes missionnaires et de la pastorale missionnaire qui avait marqué l'élan religieux de contre-réforme française dans les années 1660, un siècle et demi auparavant.

Bernard COUSIN
Maître Assistant d'Histoire Université de Provence, Aix.

NOTES :

* Conférence donnée au Palais des Congrès, 12 mai 1982.

1. Le Comtat: région située autour de Carpentras dans la partie du département de Vaucluse.

Mission-Animation Through Preaching According to Robert Streit

SOMMAIRE – Le père Streit, o.m.i., est avec le père Joseph Schmidlin l'un des pionniers de la fondation de la missiologie catholique. Son principal mérite est d'avoir produit l'ouvrage monumental qu'est la *Bibliotheca missionum*. Il fut aussi un bon écrivain et prédicateur en faveur des missions.

Selon lui, le but de la prédication en faveur des missions est de faire prendre conscience aux catholiques du don de la foi pour que par leur contribution ils aident à la Propagation de la Foi par la prière, l'aumône et en travaillant comme missionnaires. C'est là la tâche principale de l'Église et elle ne peut être accomplie qu'avec la contribution des fidèles. La propagation de la foi n'est pas une oeuvre facultative, mais un devoir pour tout catholique. L'esprit missionnaire est l'esprit du Christ.

Dans la prédication en faveur des missions, l'idée de mission doit venir naturellement de l'évangile du dimanche et non être forcée dans le texte. Le père a donné trois volumes de sermons sur l'appel des gentils, la mission volonté divine et la mission comme oeuvre apostolique.

1. Who is Robert Streit.

Robert Streit along with Joseph Schmidlin pioneered in founding Catholic Missiology.¹ Streit's principal merit was the planning and the realizing of the monumental publication of *Bibliotheca Missionum*, which after having been completed by his successors consists of 30 volumes. It serves as a basic reference work for Roman Catholic mission studies. But Streit was not only a great scholar of Catholic Missiology, he was also, and this is perhaps less known, a great mission-animator. His talent for writing was soon discovered. When he had hardly finished his studies of theology the editor of the German Oblate periodical *Maria Immaculata*, who was at that time Fr. J. Classen, asked the German Provincial to assign Streit as a collaborator to this periodical review. Thus in 1902 Streit became a member of the editorial staff and from 1905 to 1912 he served as editor-in-chief. In exercising this activity Streit gradually deepened his knowledge of the missions under the various aspects. He began as a fascinating writer, who knew how to win his readers. In later years he dedicated his efforts to the study of the theology of missions as it is contained in Holy Scripture and the Fathers of the Church.² He became increasingly aware of the riches of Catholic missionary doctrine and practice in the past and in the present. Some of the fruits of these studies are contained in Streit's Homilies on mission, which are up to this day worth reading and considering.³

2. The purpose of preaching on the mission.

According to Streit the purpose of preaching on the mission is to make Catholics aware of the gift of faith in Jesus Christ that they may in turn from this consciousness make their contribution to the spreading of the faith, which they can do and must do by praying for the missions, by giving financial help or by working as missionaries by the personal consecration to the missionary cause. Streit insists strongly that the missionary apostolate is not just one of the many tasks of the Church, but it is her primary task. To be able to do this most important work, the Church needs the contribution of all the faithful. For them it is not just an optional work, but a duty that falls on every Catholic.⁴

One of the principal motives for the missionary cooperation is contained in the missionary mandate of our Lord: "Go, therefore, make disciples of all the nations; baptize them in the name of the Father, and of the Son and of the Holy Spirit, and teach them to observe all the commandments I gave you. And know that I am with you always; yes to the end of time".⁵ Our Lord sends not only his apostles, but all the disciples. Streit explains this: "By fulfilling our missionary obligation we execute Christ's last will and testament, we invite to the banquet he has prepared for all mankind, we help to realize that there may be one fold and one shepherd".⁶

The missionary duty derives from Christ's work of salvation, especially from his death on the Cross, by which he gives life to the faithful. "The missionary spirit is the spirit of Christ".⁷

Mission doctrine is related to the fundamental truths of the faith. We find the idea of mission as a "key note" in the book of the Old Testament and especially in the New Testament.⁸ We trace it as an essential element of the tradition of the Church and in Church history. Mission is contained in the liturgy of the Church, it is called into mind of the faithful by the sacraments they receive.⁹ The faithful expresses it in prayer, which normally begins with the sign of the Cross, and it is especially contained in the "Our Father", which is the mission prayer par excellence.¹⁰

Streit illustrates, that the "Catholic spirit must be a missionary spirit".¹¹ The fulfillment of the missionary obligation is the acknowledgment of the one, holy, Catholic and apostolic Church. In the case, that a Catholic would not perform this duty, "he does not understand the nature of his mother, the Church".¹² "The Catholic communion of mind and heart expresses itself by the fulfillment of the missionary obligation."¹³

According to Streit mission reveals to the believer the beauty of his faith. While he experiences the inner warmth and the vigour of faith, he puts it into practice by helping the mission. Streit compares it to a great and holy fire: the more it is kindled the more light and warmth we ourselves receive.¹⁴

These are some of the motives to make the mission idea fruitful in preaching and in catechizing, which is certainly one of the basic duties of the priest as educator of faith. The Christian community will draw profit from mission homilies, especially, if the preacher draws the conclusions for the practical life of the faithful. But Streit does not intend saying that the theme of mission should be dealt with every Sunday. This would be an exaggeration. But it might also happen that he gives too little attention to missionary topics.¹⁵

3. Principles for preaching on mission.

The first requirement is that the idea of mission grow naturally out of the Gospel of the Sunday.¹⁶ The Scripture text should not be violated nor should the idea of mission emerge as something strange imposed from outside on the text. Between the Scripture text and the homily there should exist an intrinsic relationship forming an organic totality.¹⁷ Thus the Gospel has to be presented under a missionary perspective, and mission has to be explained by the Gospel.

The second principle consists in dealing with mission according to its intrinsic reasons and in its essential relationship to faith and morals.¹⁸ The homily on mission should not be an occasional homily. Mission should be treated as self-understood. Like other themes of preaching the mission homily should be connected with the Gospel. A mission sermon should not be only a solemn sermon with special rhetorical decoration and with a special sentiment in order to arise enthusiasm. Every subject has its own time. Normally the mission homily should be a natural expression of the preacher, which is meant to teach, to edify and to convince the hearer. Mission sermons should not be panegyric but plain sermons.

The third principle is contained in the conditions, one expects from Sunday sermons: the theme has to be natural, the disposition clear and the length has to follow the common use.¹⁹ In the homilies Streit presents, he modestly does not claim being so fortunate finding always the right presentation. But he thinks, that he has sufficiently shown the hidden treasures, which are contained in the Sunday Gospel; the examples he gives convey an abundance of ideas and suggestions how to put them into practice.

4. Themes of mission sermons.

Streit presents three books of mission sermons : the first one dealing with the call of the gentiles is dedicated to Advent and Christmas; the second book presents mission as a divine will and it embraces Lent and Easter time; the third and last book is meant for the time after Pentecost and it has as subject mission as an apostolic work.

The volume of Advent begins with a sermon on man's longing for salvation and the divine promise to fulfill it. Several homilies of this part are dedicated to the person of St. John the Baptist and his witness and his office. For Christmas mission is explained with the message of the angels; on Epiphany Streit

illustrates the call of the gentiles with special reference to the universality of salvation. The feast of the holy name of Jesus is for him an occasion to explain what the person of Jesus means for the mission. For the feast of the Purification of our Lady the canticle of Simeon serves as an outline for a mission homily.

In the second book Streit begins with a mission homily on the sower, which is followed by a homily on mission as light for the gentiles. Mission is also a strong argument for Christian unity. But also the multiplication of the bread serves as a missionary subject, where Streit shows divine providence for the gentiles. With his usual skill Streit develops the Easter message as a missionary message. The sending of the Apostles by the risen Lord presents for Streit a new occasion for illustrating Christ's last will. Finally the departure of Christ and the promise of the Holy Spirit are used by Streit as missionary subjects. The penultimate homily of this volume is written for the feast of the Ascension, which gives another occasion for a further perspective on Christ missionary mandate. The volume concludes with a sermon on mission as witnessing for Jesus Christ.

The Third volume starts with Pentecost, the first mission feast. It is followed by a homily for the feast of the Holy Trinity, which illustrates new explanations on the missionary mandate of Christ. Further subjects of mission sermons are Good shepherd; mission as an argument for the true Church, and world mission and the last judgment.

Conclusion.

Presenting his mission homilies Streit emphasizes that he has taken the Gospel of the Sundays and Feastdays as a basis to support the idea of mission; they illustrate it and give life to it.

Streit was also reacting against a well-known phrase, of that time that mission homilies are sentimental.²⁰ On the contrary, mission homilies must take as a basis mission in its dogmatic understanding. They have to arouse and to promote mission awareness and lead the hearer to the fulfilment of obligations toward mission, which means putting Christ's mission mandate into practice. The theme of mission is not only a subject for solemn occasions but it forms also a part of normal Sunday preaching.

Finally Streit shows the central place of Christ in preaching on mission.

Wilhelm HENKEL, O.M.I.
Rome.

NOTES:

1 See Johannes PIETSCH, O.M.I., *P. Robert Streit O.M.I. EM Pionier der Katholischen Missionswissenschaft*, Schriftenreihe der Neuen Zeitschrift Flit Missionswissenschaft XI, SchSneck-Beckenried, 1952; Wilhelm HENKEL, O.M.I., *The legacy of Robert Streit, Johannes Dindinger, and Johannes Rommerskirchen*, in *International Bulletin of Missionary Research*, 6 (Ventnor, 1982), pp. 16-21.

2 See the various publications in Johannes PIETSCH, O.M.I., *op. cit.*, pp. 50-55; Johannes PIETSCH, O.M.I., *// grande bibliografo delle missioni P. Roberto Streit, O.M.I.*, dans *Bibliografia missionaria*, 2 (1934-1935), pp. 7-17.

3 Robert STREIT, O.M.I., *Missionspredigten. Unter Nitwirkung anderer Ordenamitglieder* herausgegeben von..., Freiburg, Herber, 1913 (3 Teile 1913-1914), Ix, 145; V, 178; V, 140.

4 Robert STREIT, O.M.I., *Catholic Missions in Figures and Symbols...* [New York], Society for the Propagation of the Faith, 1927, P. 160.

5 Mt. 29, 19-20.

6 Robert STREIT, O.M.I., *Catholic Missions...*, pp. 163-164.

7 *Ibidem*, p. 159.

8 Robert STREIT, O.M.I., *Missionspredigten...*, V.

9 Robert STREIT, O.M.L, *Catholic Missions*, p. 161.

10 *Ibidem*, p. 167. † *Ibidem*, p. 161.

12 *Ibidem*, p. 163.

13 *Ibidem*, p. 163.

14 Robert STREIT, O.M.I., *Missionspredigten...*, VI.

15 *Ibidem*, VI.

16 *Ibidem*, VI.

17 *Ibidem*, VI.

18 *Ibidem*, VII.

19 *Ibidem*, VII.

20 See Robert Streit's own presentation on his mission homilies, in Robert STREIT., *Die Katholische deutsche Missionsliteratur*, Aachen, 1925, pp. 181-182.

Encore des lettres du Fondateur retrouvées

(suite)

SUMMARY - Father Sion continues the study of recent discoveries in the Archives of the Propaganda. In this article, he deals with the information gathered in the Record group *Udienze* and studies more closely four letters dealing especially with the Ceylon (Sri Lanka) mission and the appointment of Father Semeria as bishop.

II. Fonds Udienze.

La découverte fortuite de plusieurs lettres du Fondateur, en 1981, dans un fonds d'archives de la S. Congrégation de la Propagande qu'on supposait déjà exploré¹, nous incita à tenter notre chance dans un autre fonds intitulé *Udienze*, qui ne figurait pas dans la liste des sources consultées par les historiens de M^{gr} de Mazenod.

Ce fonds ne revêt pas l'importance des autres précédemment fouillés. Il rassemble des documents de caractère plutôt personnel et privé: demandes de faveurs, d'indulgences, de facultés, de dispenses, etc., que le Secrétaire de la S. Congrégation présentait en audience du Pape. Par son contenu, il n'offre donc qu'un intérêt secondaire, mais il convenait de ne rien négliger, certains détails pouvant être révélateurs et utiles à l'historien.

En raison de sa double charge d'évêque de Marseille et de Supérieur général, M^{gr} de Mazenod traitait d'affaires très diverses dans ses lettres à la Congrégation de la Propagande: affaires de son diocèse et de l'Église de France, événements de Rome, fondation et développement des missions oblates, nominations épiscopales, renouvellement de facultés, demandes de dispenses, questions personnelles, etc. Parfois il les présentait en des lettres distinctes², mais le plus souvent, au fil de la plume, il abordait plusieurs sujets dans une même lettre³. Écrivant par exemple pour demander une dispense d'âge en vue d'une ordination, il lui arrivait de donner en plus des nouvelles de telle ou telle mission. Le classement de certaines lettres en fut sans doute rendu difficile, leur découverte également⁴. Dans ces conditions, il valait donc la peine de fouiller aussi le fonds *Udienze*.

De patientes recherches à travers les volumes de la période 1825-1861 ont donné le résultat suivant: dix-sept lettres du Fondateur, dont treize inconnues jusqu'à présent⁵. Leur intérêt est inégal: certaines ne comptent que quelques lignes, d'autres couvrent plusieurs pages; certaines suivent un formulaire stéréotypé, d'autres ont un caractère plus personnel. Même si, dans l'ensemble, elles n'apportent pas de révélations sensationnelles, plusieurs d'entre elles méritent d'être présentées; nous nous bornerons cependant ici aux lettres qui intéressent plus directement les Oblats⁶.

Les volumes de l'année 1851 contiennent cinq lettres du Fondateur, dont quatre nous étaient inconnues. Les trois premières ne sont pas datées, mais ce sont trois demandes qui se trouvent dans le dossier de l'audience du 9 mars 1851. Elles ont été écrites sur papier ordinaire, sans en-tête de l'évêché de Marseille, sans doute en février, durant le cinquième séjour du Fondateur à Rome⁷. Le principal objectif de ce voyage était l'approbation de la révision des Constitutions et Règles faite par le Chapitre général de 1850⁸, mais le Fondateur en profita pour solliciter d'autres faveurs auprès du Pape et des Congrégations romaines. C'est ainsi que le 10 février il demandait pour le siège de Marseille le titre d'archevêché⁹ et que, le 23 du même mois, il obtenait pour le père Laverlochère, missionnaire à la Baie d'Hudson, la faculté d'administrer le sacrement de confirmation¹⁰.

Les trois lettres mentionnées plus haut complètent l'éventail des demandes du Fondateur. La première concerne le père Casimir Aubert, la seconde est une demande de dispense, la troisième sollicite l'extension de l'indulgence plénière déjà accordée pour le jour de la profession perpétuelle.

Voici la traduction du premier texte, écrit en italien¹¹:

Très Saint Père,

L'évêque de Marseille demande avec humilité et confiance à Votre Sainteté de bien vouloir accorder le titre de Docteur au R. Père Casimir Joseph Aubert,

Supérieur Provincial des six maisons et autres missions que la Congrégation des Missionnaires Oblats de la très Sainte et Immaculée Marie a établies en Angleterre.

Le poste qu'occupe le susdit religieux et le grand bien que lui et les siens font parmi ces peuples, exigent que le chef se présente avec ce titre très apprécié en Angleterre.

Je puis assurer que le Père pour qui je sollicite cette faveur est digne de la recevoir, tant pour sa vertu vraiment éminente, que pour sa science et ses capacités. Il en a donné les preuves en étant d'abord professeur de philosophie, de mathématiques, etc., et ensuite lecteur de théologie dogmatique et morale au séminaire de Marseille. Ses connaissances s'étendent à de nombreuses autres branches de la science. Et c'est à son talent et à sa bonne conduite que sont dûs les succès de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée en Angleterre.

Que de la faveur, etc.

j- C. J. Eugène, évêque de Marseille
Sup. gén.

L'année précédente, du 18 juin au 27 juillet, le Fondateur avait visité les Oblats d'Angleterre; il avait constaté sur place le bon travail accompli par eux et le rôle capital que jouait le père Casimir Aubert dans la fondation de cette Province. Sa notice nécrologique dit que «dans le but de mieux seconder les desseins de Dieu, il fixa son séjour en Angleterre et accepta une chaire de philosophie dans un des collèges catholiques », ce qui apportait en même temps quelques ressources financières à l'équipe oblate¹². Quant au titre de docteur demandé pour lui par le Fondateur, nous n'en avons trouvé aucune mention ailleurs. Sans doute la demande n'eut-elle pas de suite. La lettre reste en tout cas un beau témoignage de l'estime du Fondateur pour le père Casimir Aubert. On voit aussi par là que le Fondateur n'entendait pas de façon étroite notre vocation de missionnaires des pauvres et qu'il ne négligeait rien de ce qui pouvait être utile à l'évangélisation.

Le deuxième texte, écrit également en italien, est assez court¹³:

Très Saint Père,

L'évêque de Marseille, Supérieur général des Missionnaires Oblats de la Très Sainte et Immaculée Marie, supplie humblement Votre Sainteté de lui accorder la faculté d'ordonner *extra tempora* et avec la dispense d'âge de 18 mois les missionnaires Oblats qu'il serait dans le cas d'envoyer en Missions lointaines et qu'il ne conviendrait pas de laisser partir diacres. Le cas n'arrive pas souvent, mais il importe d'y pourvoir en raison du grand avantage qui doit en résulter. [...]

Le Fondateur demandait donc à la fois deux dispenses — du temps liturgique et de l'âge — et ce à titre permanent. Tout en insistant sur la formation des jeunes Oblats, il voulait pouvoir répondre plus rapidement aux besoins urgents de certaines missions, surtout en période de fondation. Parfois aussi il fallait avancer la date d'une ordination pour profiter du départ d'un bateau offrant de bonnes conditions. Le Fondateur obtint-il satisfaction? Il ne semble pas, car les deux premiers groupes de missionnaires qui partiront quelque temps après pour le Natal compteront chacun un diacre¹⁴.

La troisième demande de cette audience du 9 mars 1851 est rédigée en latin; elle est de la main du père Tempier et signée par le Fondateur¹⁵. Ce document n'était pas inconnu, puisqu'il avait été imprimé à la fin du livre des Constitutions et Règles de 1853¹⁶. Mais, comme il ne fut pas reproduit dans l'édition de 1928, il peut être bon, pour la connaissance de nos traditions de famille, d'en donner ici une traduction.

Très Saint Père,

Charles Joseph Eugène de Mazenod, évêque de Marseille et Supérieur général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de la Très Sainte Vierge Marie conçue sans péché, très humblement, prosterné aux pieds de Votre

Sainteté, fait connaître qu'il a précédemment obtenu à perpétuité, du Pape Léon XII d'heureuse mémoire, par rescrit du 18 décembre 1825¹⁷, l'indulgence plénière en faveur de tous les missionnaires le jour de la profession des vœux et le jour anniversaire; mais, comme les termes de ce rescrit semblent restreindre cette faveur aux seuls prêtres de la Congrégation¹⁸, il demande humblement que puissent y participer tous les profès de la Congrégation.

Il demande en outre que Votre Sainteté daigne concéder à perpétuité que chaque profès de cette même Congrégation puisse aussi gagner l'indulgence plénière, chaque année, en la solennité de tous les Saints, jour commémoratif de l'émission des premiers vœux dans la Congrégation, ainsi que le dix-sept février, jour commémoratif de l'approbation de l'Institut et des Règles *in forma specifica* et occasion du renouvellement solennel des vœux dans chacune des maisons de la Congrégation.

Le Pape répondit favorablement à la supplique du Fondateur, comme en témoigne le document signé de M^{gr} Barnabò, Secrétaire de la S. Congrégation de la Propagande, également reproduit dans le livre des Constitutions et Règles de 1853¹⁹.

Après la promulgation de la Constitution Apostolique «*Indulgentiarum doctrina*», du 1^{er} janvier 1967, la concession de cette indulgence plénière fut renouvelée à perpétuité, aux conditions habituelles et selon des dispositions précisées par un rescrit du 2 octobre 1967²⁰.

Le fonds *Udienze* contient deux autres lettres de l'année 1851: une du 8 septembre et une du 15 novembre. Nous laisserons de côté la première, qui est encore une demande de dispense²¹. La seconde nous intéresse davantage, car elle concerne, comme tant de lettres envoyées par le Fondateur à la Propagande, les difficiles affaires de Ceylan.

Lettre du 15 novembre 1851 à M^{gr} Barnabò, Secrétaire de la Propagande²²:

Très cher Monseigneur,

Les lettres que je reçois de M^{gr} Bettachini me montrent un homme obstiné qui, pour ses fins que j'ignore, ne se soucie pas de mes très justes observations ni des dispositions favorables que la Propagande lui a fait connaître. Il me dit avec franchise qu'il aime les Oblats, qu'il en est content et que pour sa part il a désiré, désire et fera tout pour que son successeur soit un Oblat, mais que pour le moment il préfère différer ce projet, il ne le voit ni nécessaire ni utile. Il ajoute que l'Eminentissime Cardinal Franson approuve ses sentiments et qu'il est tout à fait d'accord avec lui que pour le moment il ne convient pas qu'il ait un coadjuteur.

Voilà donc, cher Monseigneur, réduits à néant tous les espoirs que vos paroles m'avaient fait concevoir: qui sait en effet quand il plaira à Me^e le Vicaire Apostolique de mettre à exécution son projet, pour le moment repoussé à plus tard. Pendant ce temps nos missionnaires sont regardés d'un oeil jaloux par certains autres dont les vues sont moins surnaturelles que celles des Oblats venus dans l'île en vertu de l'obéissance et non pour se faire une position meilleure que celle que d'autres n'espéraient pas se procurer en Europe, motif qui poussa certainement plus d'un de ceux-ci à se tourner vers Ceylan; ainsi les nôtres sont exposés à certains dégoûts qui ne pourront cesser aussi longtemps que, par la nomination de l'Évêque oblat, on n'aura pas fait perdre (aux autres) l'espoir de les fatiguer pour les faire partir²³.

Tout cela me fait réfléchir, et loin d'envoyer deux autres missionnaires comme M^{gr} Bettachini me le demande, je serais plutôt tenté de rappeler tous ceux qui souffrent sans avenir dans cette Mission. J'en aurais davantage encore qu'ils ne suffiraient pas aux demandes que ne cessent de me faire beaucoup d'évêques d'Amérique. J'en ai donné cinq à Buffalo, M^{gr} Odin m'en prend six pour son Texas. *Le détroit* en veut deux ou trois. Saint-Boniface, à la Rivière-Rouge, a droit à en avoir cinq ou six en plus des cinq qu'elle possède déjà. Toronto et New York attendent comme d'autres. Cette année j'ai dû prendre le Grand Séminaire de Fréjus et former un établissement de missionnaires dans le diocèse de Bordeaux. Il est donc patent que si M^{gr} Bettachini ne se soucie pas de fixer nos Oblats dans l'île comme le dit le bon sens, nous ne trouverons pas la moindre difficulté à les employer ailleurs.

Le Vicaire Apostolique de la terre de Natal est parti avec trois prêtres oblates et un frère²⁴. Que Dieu les accompagne dans ce long et périlleux voyage, et leur donne du courage quand en débarquant ils trouveront tout le pays en guerre²⁵.

Dimanche prochain je consacrerai le coadjuteur de M^{gr} Provencher²⁶, évêque du *Nord-ouest au Canada*²⁷, comme il est dit dans le *Cracas*²⁸ et dans la *Gerarchia*²⁹. Double faute à corriger, car on ne peut comprendre ce qu'est un diocèse du Nord-ouest, et encore moins que ce Nord-ouest soit au Canada, à 800 lieues de Saint-Boniface, seule ville de ce diocèse dont le Canada n'a que faire. Le nouvel évêque se rendra à Rome vers Noël et vous expliquera mieux les choses³⁰.

En attendant, veuillez agréer, mon toujours cher Monseigneur, les sentiments affectueux de votre très amical serviteur,

f C. J. Eugène, évêque de Marseille

Cette lettre s'inscrit dans la longue histoire de la nomination du père Étienne Semeria, o.m.i., comme Vicaire Apostolique de Jaffna, une histoire qui dura près de dix ans, de 1848 à 1857. De toutes les nominations épiscopales d'Oblats faites du vivant du Fondateur, aucune certainement ne fut plus longtemps désirée, plus tenacement demandée par lui que celle de M^{gr} Semeria.

À vrai dire, la plupart de ces nominations ne vinrent pas de sa propre initiative, mais furent proposées par d'autres évêques. La première tentative du Fondateur en ce domaine n'ayant pas abouti, il avait décidé d'attendre l'heure de la Providence. Il s'agissait alors du père Hippolyte Guibert, que M^{gr} de Mazenod avait proposé au gouvernement français, en 1839, pour le siège de Gap, dans l'espoir d'empêcher l'expulsion des Oblats de Notre-Dame du Laus³¹.

Deux ans plus tard, c'est le gouvernement qui demanda le père Guibert pour le siège de Viviers. Cette nomination ne déplaisait pas au Fondateur, bien au contraire, mais pour l'heure elle le mettait dans l'embarras: il lui fallait trouver un nouveau supérieur pour Ajaccio, il avait aussi songé à lui comme chef

de la première équipe qui devait partir prochainement au Canada. Il accepta néanmoins ce choix, de la manière et au moment voulus par la Providence³². M^{gr} Eugène Guigues, M^{gr} Alexandre Taché, M^{gr} Vital Grandin furent choisis et présentés par les évêques du Canada. Le choix du premier rencontra d'abord de sérieuses réticences et de longues hésitations chez le Fondateur (1846-1847), qui craignait de perdre le supérieur des Oblats au Canada. Quant au second, il ne le connaissait pas encore personnellement et sa nomination le prit au dépourvu, puisqu'il n'avait pas même été consulté, ce dont il se plaignit³³. Le choix de M^{gr} Grandin fut approuvé bien volontiers, en raison de la grande vertu du candidat³⁴. On sait par contre que le Fondateur s'opposa à la nomination du père Alexandre Trudeau au siège de Vancouver³⁵. Ainsi deux nominations seulement furent formellement proposées par le Fondateur: celle de M^{gr} Allard pour la mission du Natal³⁶ et celle de M^{gr} Semeria pour Jaffna. Le choix de M^{gr} François Allard suscita des réactions assez vives chez les Oblats du Canada, dont témoignent les lettres qui nous restent³⁷. Dans le cas de M^{gr} Semeria, les réactions viendront principalement de M^{gr} Bettachini, ce sera l'objet de nombreuses lettres entre M^{gr} de Mazenod et la Propagande, ainsi qu'avec les deux principaux intéressés, le père Semeria et M^{gr} Bettachini.

Sans faire ici une étude d'ensemble³⁸, il peut être utile, pour une meilleure compréhension de cette lettre du 15 novembre 1851, d'en rappeler la genèse, en nous aidant notamment des Lettres du Fondateur récemment publiées³⁹.

Membre de l'Oratoire de S. Philippe Neri, le père Horace Bettachini avait offert ses services à la Propagande, qui l'envoya à Ceylan, dont les missions étaient alors dirigées par les Oratoriens de Goa⁴⁰. Arrivé à Ceylan en novembre 1842, il était trois ans plus tard nommé coadjuteur de M^{gr} Gaetano Antonio Musulce, Vicaire apostolique de Colombo. Cette année-là en effet, le Saint-Siège avait divisé l'île en deux Vicariats, celui de Colombo et celui de Jaffna. Ce n'était en fait qu'une division de principe, car pour des raisons d'opportunité on repoussa à plus tard la délimitation des territoires et la nomination des titulaires. Ainsi, M^{gr} Bettachini, tout en étant coadjuteur pour toute l'île, était plus spécialement chargé de la partie septentrionale.

En juin 1846, M^{gr} Bettachini fixa sa résidence à Jaffna, mais il y rencontra tant de difficultés et d'opposition qu'il se rendit à Rome pour demander la séparation effective des deux Vicariats. La Propagande lui en ayant donné l'assurance, il se mit en recherche de missionnaires, mais sans grand succès. C'est alors que, revenant d'un voyage à Londres, il s'arrêta à Marseille et y rencontra M^{gr} de Mazenod. C'était en août 1847. Nous connaissons la suite: l'enthousiasme du Fondateur pour cette « magnifique mission ». « M^{gr} le coadjuteur du Vicaire apostolique de l'île de Ceylan vient de passer deux jours auprès de moi, écrit-il le 12 août au père Vincens. Nos entretiens se prolongeaient jusqu'après 11 heures du soir. Quel champ s'ouvre devant nous ! Un million cinq cent mille Gentils à convertir, dans le plus beau pays du monde...⁴¹ ». Le Fondateur ne tarit pas d'éloges non plus sur « l'excellent M^{gr} Bettachini », le « saint évêque de Torona », qui lui a « beaucoup plu pendant les deux jours qu'il a passé » avec lui à Marseille⁴². Le Fondateur lui a promis tout de suite trois missionnaires, et il en avertit aussitôt le Préfet de la Propagande, mais à une condition, une seule, c'est « que ces très dignes missionnaires ne dépendent pas du caprice des Goanais mais travaillent sous la direction du coadjuteur, M^{gr} Bettachini⁴³ ». Ces derniers mots nous laissent deviner de quelle façon, trop unilatérale et quelque peu partisane, le visiteur a sans doute brossé le tableau de la mission de Ceylan⁴⁴. Même si le Fondateur écrit à l'évêque d'Ajaccio que « c'est une mission infiniment délicate pour plusieurs raisons⁴⁵ », il ne pouvait, dans ces conditions, soupçonner toutes les difficultés qui surgiraient par la suite.

Pourtant, dès 1848, ayant reçu les premières impressions du père Semeria, le Fondateur exprime le désir qu'on puisse former un Vicariat confié aux Oblats. Cette lettre du 9 mai 1848 envisage même déjà l'éventualité d'une succession de M^{gr} Bettachini: « Vous me paraissez croire, écrit le Fondateur au père Semeria, que M^{gr} Bettachini ne serait pas éloigné, s'il craint de ne pas réussir lui-même, [de proposer] un autre coadjuteur de Colombo. J'ai de la peine à le croire, mais s'il en était ainsi il serait fâcheux qu'un étranger à la Congrégation fût préféré⁴⁶ ». Le Fondateur a évidemment « de la peine à le croire »; pourtant, devant l'imbroglie où se trouvent mêlés les Oblats à Ceylan, l'idée fera vite son chemin, au point que la nomination du père Semeria comme coadjuteur de M^{gr} Bettachini deviendra, selon ses propres termes, « une pensée fixe⁴⁷ » chez lui. Il y verra de plus en plus une condition nécessaire d'union et de paix pour les missionnaires, de stabilité et d'avenir pour la Congrégation, d'efficacité dans l'oeuvre

d'évangélisation.

Cette pensée qui avait d'abord germé dans la confiance entre le Fondateur et le père Semeria ne tarda pas à se manifester dans une lettre à M^{gr} Barnabb. Le 30 décembre de la même année, M^{gr} de Mazenod, craignant les menées d'un jeune jésuite à Jaffna, se décide à communiquer ses idées et présente le père Semeria comme «un sujet vraiment accompli» qu'il lui «recommande d'une façon spéciale » au cas où il devrait choisir un Vicaire apostolique parmi les missionnaires. La S. Congrégation pourrait le nommer à Jaffna, ajoute-t-il, si M^{gr} Bettachini venait à succéder au Vicaire apostolique de Colombo⁴⁸.

M^{gr} Bettachini fut-il sondé plus ou moins directement sur ses intentions? En tout cas, au début de 1849, il déclare son estime pour le père Semeria et son désir de l'avoir comme successeur à Jaffna. Dans une lettre du 9 mars à M^{gr} Barnabò, après avoir énuméré toutes les qualités «qui doivent former le patrimoine d'un évêque », il ajoute: « je n'en vois pas de meilleur que le p. Étienne Semeria, supérieur des Oblats, que je désire comme successeur à Jaffna⁴⁹ »

M^{gr} Bettachini écrivit sans doute vers la même époque à M^{gr} de Mazenod, car celui-ci en cite une phrase dans sa lettre du 23 mars au père Semeria: «Vous avez pu lire dans une des lettres que m'écrivit M^{gr} Bettachini le passage suivant: `Soyez assuré que je prends à cœur tout ce qui concerne votre Congrégation et, loin de nuire à ses intérêts, je ferai au contraire tout ce qui est possible pour l'établir ici d'une façon stable ; *j'en donnerai la preuve quand viendra le moment...*» Le Fondateur ajoutait: « Les points et la sous-ligne sont dans la lettre du Prélat. Je pense que ce *ici* se rapporte à Jaffna...⁵⁰ ». La phrase était assez sibylline, mais M^{gr} Bettachini fut plus explicite dans une lettre suivante, à en croire le commentaire du Fondateur dans une lettre du 14 mai au père Semeria; il le fait à mots couverts, mais assez clairement⁵¹.

Jusqu'à présent, le Fondateur pouvait se dire «très content» des lettres de M^{gr} Bettachini et «le remercier de ses bonnes intentions⁵²». Mais les rivalités et les intrigues, dont il a eu connaissance par les lettres du père Semeria et la visite de l'abbé Reinand⁵³, commencent à l'inquiéter. Aussi, dès la fin des troubles politiques qui avaient secoué Rome, se décide-t-il à intervenir directement auprès de la Propagande. Le 30 juillet, il fait de nouveau l'éloge du «très bon p. Semeria» et demande encore qu'un Vicariat apostolique soit confié aux Oblats, sans toutefois parler de Jaffna⁵⁴. Mais la Propagande trancha la question en décidant la division de l'île en deux Vicariats. Les suggestions de M^{gr} de Mazenod ne semblaient guère avoir eu d'écho, ni celle de créer un troisième Vicariat confié aux Oblats, ni celle de nommer le père Semeria à Jaffna. M^{gr} Bettachini cessait d'être coadjuteur de Colombo et devenait Vicaire apostolique de Jaffna (13 août); il fut très dépité d'avoir été supplanté à son premier poste par le père Bravi, Sylvestrin⁵⁵. Quant au Fondateur, il dut y voir d'abord une occasion perdue de nommer le père Semeria Vicaire apostolique de Jaffna⁵⁶, mais il y puisa vite un argument supplémentaire pour le faire nommer coadjuteur: «comme on en a déjà accordé un à Mgr Gaetano⁵⁷ ». C'était un précédent, et c'est désormais dans ce sens que le Fondateur va inlassablement harceler la Propagande et M^{gr} Bettachini⁵⁸. L'expérience récente l'a convaincu qu'il ne fallait plus se contenter de promesses, mais obtenir au plus tôt la nomination du père Semeria comme coadjuteur de Jaffna, avec droit de future succession: Un Tiens vaut mieux que deux Tu l'auras!

Plusieurs lettres de 1850 relancent donc l'antienne. Le 27 février, il expose à M^{gr} Barnabò son projet et les avantages qui en découleraient; «je confie ces pensées à votre cœur, vous en ferez ce que Dieu vous inspirera⁵⁹ ». Nouveau rappel le 30 mars, appuyé sur l'intention exprimée par M^{gr} Bettachini lui-même⁶⁰. Écrivant au père Semeria, trois jours plus tard, il le met au courant de ses démarches en l'engageant encore à se tenir disponible, paisiblement⁶¹. Le 25 juillet, dressant un tableau des travaux de la Congrégation dans le monde, il glisse un discret appel au Préfet de la Propagande sur la question de Jaffna⁶². Il n'en dit pas plus cette année-là, préférant réserver ses réflexions pour les entrevues qu'il compte avoir bientôt, lors de son voyage à Rome, au début de 1851⁶³.

Le Fondateur profite en effet de son séjour à Rome⁶⁴ pour pousser l'affaire qui lui tient tant à cœur. Il en fait part au père Semeria, le 12 mars: «J'ai insisté pour qu'on te nommât coadjuteur de M^{gr} Bettachini. Il n'y a aucune objection personnelle, au contraire, et M^{gr} Bettachini lui-même ayant été consulté, tant ce

que j'avais écrit avait fait l'impression, a répondu que s'il croyait qu'il lui fallût un coadjuteur il n'en demanderait pas d'autre que toi⁶⁵, mais ce saint homme n'a pas compris qu'il lui eût été avantageux d'obtenir ce coadjuteur et il a dit qu'il lui semblait que ce n'était pas encore le moment, ce qui a fait rejeter la proposition par la S. Congrégation. Nous y reviendrons plus tard, car c'est une pensée fixe chez moi ...⁶⁶ ». Le Fondateur résumait parfaitement la situation, mais il ne se tient pas encore pour battu. Au terme de cette longue lettre, il ajoute un *Post-Scriptum*, malheureusement en partie illisible aujourd'hui⁶⁷. En voici quelques lignes assez évocatrices de l'impatience qui monte en lui: «J'écris par ce courrier à M^{gr} [Bettachini] et je lui mets l'épée aux reins en lui faisant connaître ce qui m'a été dit à la Propagande et en lui exprimant les dispositions où je suis dans le cas où par sa faute on [ne donnerait] pas le Vicariat à notre Congrégation...». La Propagande n'avait pas voulu forcer la main à M^{gr} Bettachini; quant au Fondateur, les « dispositions » dont il parle sont en fait une menace de retirer les Oblats de Jaffna⁶⁸. Comme on voit, le ton monte!

Nous ne possédons plus, bien sûr, cette lettre de M^{gr} de Mazenod au Vicaire apostolique de Jaffna, mais nous connaissons la réaction de celui-ci par la lettre qu'il écrivit le 5 mai suivant au cardinal Franski⁶⁹. Au risque d'allonger indûment cet article, nous en donnons ici la traduction, car elle permet de mieux comprendre l'attitude du Fondateur.

J'ai reçu, ces jours derniers, une lettre de l'évêque de Marseille dans laquelle il me fait une longue exhortation de près de deux pages pour me démontrer la nécessité de me choisir *tout de suite* un coadjuteur parmi les Pères de sa Congrégation; sinon il me menace de la belle manière non seulement de ne plus m'envoyer de missionnaires de sa Congrégation, mais peut-être même de retirer ceux qu'il a déjà envoyés, pour les employer dans quelque autre Vicariat!!! Il y a quelques mois, j'ai écrit sur ce sujet à Votre Éminence, que je voyais moi-même la convenance d'avoir un coadjuteur Oblat pour toutes les fois que j'en aurais besoin, parce qu'ils sont les plus nombreux et de bons missionnaires et parce que parmi eux il y en a un qui semble avoir toutes les qualités. Mais je ne puis voir la nécessité d'en venir tout de suite à cette décision, étant moi-même jeune et robuste, et le Vicariat petit. En somme je ne vois pas pour le moment la nécessité de deux mitres, d'autant plus que cela augmenterait inutilement les dépenses. Je prévois néanmoins qu'on fera tout pour m'obliger à en venir là rapidement, d'autant plus que le bon⁷⁰ Monseigneur me dit que la S. Congrégation est très disposée à faire le pas: et si elle ne l'a pas fait c'est seulement par égard pour moi. Je réponds à ce propos que je suis soumis: Votre Éminence est mon supérieur, par conséquent vous pouvez décider ce que vous jugez le meilleur; seulement, je vous dis que pour le moment je ne vois pas cette nécessité et que par ailleurs ce serait une multiplication des dépenses. De plus il me semble encore qu'il serait bon de différer, parce que l'élection d'un coadjuteur oblat pourrait présentement dégoûter les missionnaires qui ne sont pas Oblats, (spécialement quelques-uns), et détruire ainsi l'harmonie qui - grâce à Dieu - règne actuellement entre eux.

Il faut enfin que je manifeste à la S. Congrégation une autre de mes pensées, c'est que si on voit maintenant la nécessité de deux mitres pour le bien du Vicariat, à peine y aura-t-il deux mitres qu'on commencera à voir (pour le bien de ce même Vicariat) la nécessité d'une seule mitre, la plus ancienne commencera par être inutile, et ensuite à charge!!! Je suis très loin de penser avoir l'esprit prophétique, non, je ne mérite pas de tels dons, mais l'expérience que j'ai du monde me fait juger ainsi, et je suis quasi certain que c'est ce qui arrivera⁷¹.

Le Fondateur reçut la réponse de M^{gr} Bettachini dans la première quinzaine de juin⁷². Le 15 en effet, il fait part de sa déception à M^{gr} Barnabò:

La réponse de M^{gr} Bettachini à la lettre que vous m'aviez conseillé de lui écrire m'a fort peu satisfait. Considérant toujours les choses uniquement de son point de vue, il persiste à dire que pour le moment il n'a pas besoin d'un coadjuteur. À la supposition que je faisais du cas toujours possible de sa mort, devinez la belle expression qu'il emploie: «à cela je réponds qu'à ma mort il y aura un niais de moins dans le monde, en outre la S. Congrégation connaît mon intention...⁷³ ».

Le Fondateur poursuit en développant ses propres raisons; il le fait cette fois en termes particulièrement insistants et vigoureux. Après les récentes intrigues visant les Oblats de Jaffna, il lui est impossible de demander à ses missionnaires de «vivre, pour ainsi dire, comme des condamnés à mort » et «de les voir sous l'épée de Damoclès et toujours incertains de leur avenir.. «Je prie donc instamment la S. Congrégation de comprendre cette position et, bon gré mal gré, de donner au Vicaire apostolique de Jaffna un coadjuteur pris parmi les Oblats...» «Il faut trancher au plus tôt le nœud gordien...⁷⁴ ».

Le Fondateur ne désarme pas: profitant du départ de quatre Oblats pour Colombo, ce même mois de juin, il écrit une nouvelle fois à M^{gr} Bettachini pour tenter de le convaincre⁷⁵. Il informe de tout son «bien cher père Semeria., de ses démarches et des réactions qu'elle suscite. Le 5 août, achevant une lettre commencée le 27 juillet, il lui confie: Je crois t'avoir écrit que j'avais été médiocrement content de la lettre de M^{gr} Bettachini. Sa grosse plaisanterie du *Minchione*⁷⁶ de moins en ce monde s'il venait à mourir m'a paru d'un ton de crocheteur, elle ne répondait pas à ma très juste observation qui subsiste toujours. On

m'a bien assuré à la Propagande (je te le dis sous le plus grand secret) que je pouvais être tranquille, que toute l'île nous était réservée, mais je suis trop vieux pour attendre. Je tiens de voir avant de mourir un commencement d'exécution⁷⁷ ». Malgré le travail et la fatigue, le Fondateur recopie pour le père Semeria la lettre qu'il a écrite en juin à M^{gr} Bettachini⁷⁸.

Entre-temps le Fondateur avait reçu une réponse de M^{gr} Barnabò; il l'en remercie le 6 août: «Je ne dis plus rien de Ceylan. Les derniers mots de votre aimable lettre du 8 juillet m'apaisent entièrement⁷⁹».

Quels étaient donc ces mots rassurants? Nous les connaissons grâce à une transcription qu'en a faite le Fondateur dans une lettre au père Semeria, le 19 septembre:

M^{gr} Barnabò, secrétaire de la S. Congrégation, m'écrivait le 8 juillet dernier: « En ce qui concerne l'autre objet (vous comprenez) de la mission de Jaffnapatam, la S. Congrégation a écrit depuis peu à M^{gr} Bettachini pour lui dire qu'il doit avoir en vue non seulement la nécessité (c'était mon argument) mais aussi l'utilité de la mission. C'est pourquoi l'exécution de la décision désirée ne devrait plus tarder. De toute façon, pour vous tranquilliser, il suffit de vous dire que les intentions de l'Évêque de Toron et celles de la Propagande sont conformes aux vôtres. Si l'exécution de cette mesure est remise à plus tard, elle ne subira toutefois pas de changement. Nous tenons toujours compte de votre sollicitude ». Je crois, ajoute le Fondateur, que c'est assez clair et assez rassurant, la Propagande n'a jamais varié sur ce point⁸⁰.

Le Fondateur ne semble pourtant pas avoir été longtemps rassuré et apaisé, puisque le 15 novembre il reprend la plume sur le même thème. Se serait-il passé quelque chose de nouveau? Aurait-il reçu une autre lettre de M^{gr} Bettachini qui aurait rallumé le débat⁸¹? Il ne le dit pas explicitement, mais plusieurs expressions de sa lettre à M^{gr} Barnabò le laissent entendre:

Les lettres que je reçois de M^{gr} Bettachini me montrent un homme obstiné [...]. Voilà donc, cher Monseigneur, réduits à néant tous les espoirs que vos paroles m'avaient fait concevoir [...]. Tout cela me fait réfléchir, et loin d'envoyer deux autres missionnaires comme M^{gr} Bettachini me le demande, je serais plutôt tenté de rappeler tous ceux qui souffrent sans avenir dans cette mission ».

En tout cas, il est intéressant de noter que dans le même temps où M^{gr} de Mazenod écrivait au Secrétaire de la Propagande, le Vicaire apostolique de Jaffna, de son côté, écrivait au Préfet de la S. Congrégation⁸². Voici le passage de sa lettre qui concerne notre affaire:

Il y a quelques jours j'ai eu l'honneur de recevoir la lettre par laquelle Votre Éminence désapprouve mon projet de me rendre en Europe; patience, je resterai ici. Votre Éminence rejoint cependant mon opinion au sujet de l'élection d'un nouveau Coadjuteur. En effet je ne vois pour le moment ni la nécessité ni l'utilité⁸³ d'avoir maintenant un Coadjuteur, tandis que je puis aisément visiter mon Vicariat et exercer toutes les fonctions épiscopales. Élire maintenant un Coadjuteur serait multiplier les dépenses inutilement, *et dégoûter les autres missionnaires, qui ne sont pas Oblats*, et altérerait probablement l'harmonie et la paix entre les missionnaires, qu'(avec la grâce de Dieu) j'ai maintenues jusqu'ici parfaitement, *en ayant pour tous une égale considération*⁸⁴. Que le Vicariat échoie cependant aux Oblats, c'est ce que je désire, parce que j'en vois le bien-fondé, et je ferai mon possible pour faire avancer cette affaire, mais pour le moment je n'en vois pas l'opportunité. J'ai exprimé plusieurs fois ces mêmes sentiments à l'évêque de Marseille, et pourtant je reçois maintenant une autre lettre, dans laquelle il se plaint doucement que je n'ai pas secondé ses désirs, il me presse de nouveau à le faire, et de nouveau me menace de demander à la Propagande une autre Mission! Je lui écris de nouveau par ce courrier en l'assurant que, pour autant que cela dépend de moi, le Vicariat sera confié à sa Congrégation, mais que pour le moment je ne puis demander un Coadjuteur.

Je suis fils obéissant; si V. E. me commande de prendre un Coadjuteur, je le prendrai, mais je ne veux pas endosser la responsabilité de le demander ni des conséquences. Que V. E. se rappelle ma dernière prophétie: à peine le Coadjuteur sera-t-il consacré, que naturellement les Oblats commenceront à regarder le Vicariat comme leur propriété, l'Évêque assisté⁸⁵ comme devenu inutile, et ma position sera fort critique jusqu'au jour où je serai contraint de démissionner. J'ai exposé mes sentiments, mais je suis prêt à faire ce que V. E. me suggèrera. Pour l'amour de Jésus.

Après tant de lettres et de démarches, la situation restait donc bloquée. D'une part, M^{gr} Bettachini ne voulait pas de lui-même demander un Coadjuteur; il obéirait en fils obéissant si la Propagande le lui imposait, mais celle-ci répugnait à en venir à cette mesure extrême, ce que savait fort bien M^{gr} Bettachini! D'autre part, le Vicaire apostolique de Jaffna commençait à être excédé de l'insistance de l'Évêque de Marseille, tandis que celui-ci ne parvenait pas à comprendre «l'obstination» de M^{gr} Bettachini, surtout après les «dispositions favorables » que lui avait fait connaître la Propagande⁸⁶. Le projet du Fondateur est donc approuvé et soutenu par la Propagande, mais sa réalisation est remise *sine die* par l'attitude de M^{gr} Bettachini. Comme écrit M^{gr} Jean Leflon, «on remplirait des pages et des pages à citer toutes les lettres où, pendant des années, il expose à son ami, M^{gr} Barnabò, secrétaire de la Propagande, l'urgente nécessité de nommer Semeria coadjuteur de Bettachini⁸⁷ ».

Lettre du 12 mai 1854 à M^{gr} Barnabò, Secrétaire de la Propagande".

Nous ne donnons ici que le début et la fin de cette lettre; le début, parce que c'est un témoignage de l'amitié qui unissait M^{gr} de Mazenod et M^{gr} Barnabò; la fin, parce qu'elle concerne la mission du Texas. Dans la partie omise le Fondateur parle de sa récente lettre pastorale sur les bons et les mauvais anges, à propos du spiritisme qui connaissait alors une grande vogue en certains milieux.

Mon très aimé Monseigneur,

C'est encore moi, et toujours pour mettre à l'épreuve votre aimable complaisance. Veuillez prendre patience, tant que je vivrai je vous resterai attaché comme je le suis, en ami affectionné et reconnaissant. C'est ainsi que je m'adresse à vous dans mes affaires les plus délicates.

.....

Je viens aussi vous prier de m'obtenir une seconde faveur. La fièvre jaune a emporté le supérieur de la mission des Oblats à Galveston, au Texas. M^{gr} Odin, évêque de Galveston, avait confié aux nôtres le séminaire de son diocèse qui commence à peine. Il s'agit maintenant d'envoyer un sujet capable et expérimenté qui puisse mener à bien cette oeuvre importante. Le sujet, nous l'avons en la personne du prêtre *Julien Baudre*, âgé de quarante ans, plein de ferveur et de zèle. J'aurais besoin de l'envoyer tout de suite parce que l'établissement périlite, mais il n'a pas encore fini son noviciat. Il manque trois mois. Lui et moi nous voudrions demander au Saint Père la dispense de ces trois mois. Comme c'est pour le service d'un pays de mission, il m'a semblé que la demande pouvait très bien être faite par vous; je vous en prie avec ma confiance habituelle en votre bon vouloir et en votre complaisance.

Le père Jean-Marie Baudrand, supérieur de la mission des Oblats à Galveston, était décédé le 1^{er} octobre 1853, à l'âge de 42 ans, quelques mois seulement après son arrivée au Texas. C'était une perte immense» pour l'équipe oblate de Galveston et pour le Fondateur, qui écrit: «Il a plu à Dieu de nous rejeter en pleine mer. Nous avons perdu le seul sujet dont je pusse disposer pour diriger la difficile entreprise, et nos pauvres jeunes missionnaires restent sans chef et exposés au même danger...⁸⁹». Tandis que la mort frappait de jeunes missionnaires au Texas, en Irlande, à Ceylan, le Fondateur devait faire face à de nombreuses demandes qui lui venaient de tous côtés, d'évêques et de supérieurs oblats. À la fin d'octobre 1853, ignorant encore que le père Baudrand était mort, le Fondateur lui répondait qu'il ne pouvait pour le moment lui envoyer aucun renfort et qu'il fallait tenir bon en attendant. Aussi recommandait-il aux missionnaires d'être prudents en cas d'épidémie⁹⁰. En ce mois de mai 1854, la Congrégation de la Propagande proposait au Fondateur un autre Vicariat apostolique. Ce sera le troisième que j'aurai refusé, écrit-il au père Semeria le 5 juin. Ce serait en Sénégambie, mais franchement, outre que je n'ai pas assez de sujets pour y fournir, je suis peu jaloux d'accepter des pays malsains qui dévorent leurs habitants [...] Nous sommes ainsi suffisamment partagés⁹¹ ».

Au moment où le père Baudrand tombait sur la brèche, au début de son ministère au Texas, l'abbé Julien Baudre faisait ses premiers pas au noviciat de Notre-Dame de l'Osier. Il y était entré le 12 septembre. À vrai dire, le novice était déjà un homme mûr: il n'avait que trois ans de moins que Baudrand et avait été ordonné prêtre la même année que lui (1837); mais, tandis que Baudrand était entré au noviciat peu après son ordination, Baudre entrait avec une expérience de seize années de ministère paroissial. Il prononça ses vœux perpétuels le 16 juillet 1854, donc avec la dispense, et fut immédiatement envoyé au collège de Galveston⁹². Plein de confiance en lui, le Fondateur le nommait supérieur de Galveston, dès le départ⁹³. Mais, malgré sa ferveur, son zèle et son expérience, le père Baudre était mal préparé à la situation complexe qui l'attendait. Le nouveau supérieur ainsi parachuté fit de son mieux; il poursuivit l'œuvre commencée par Baudrand, acheva la construction du collège et présida à son organisation. Le collège ouvrit ses portes le 1^{er} janvier 1855; la communauté oblate comprenait trois Pères et deux Frères, deux enseignants laïcs l'assistaient dans sa tâche. Mais le collège de Galveston avait été fondé dans de mauvaises conditions, l'œuvre reposait sur un grave malentendu. M^{gr} Odin avait d'abord parlé d'un séminaire, dans lequel on pourrait admettre d'autres enfants qui recevraient ainsi une éducation plus soignée. Mais son Vicaire général parlait plus explicitement de «séminaire-collège»; il semblait aux Oblats que la formule «collège-séminaire » serait vite plus conforme à la réalité. D'où un malaise qui ira croissant au sein de l'équipe oblate, qui désirait se dévouer à une œuvre plus spécifiquement oblate. En attendant d'y voir plus clair, le Fondateur tente d'encourager les siens⁹⁴ et envoie même deux pères en plus au début de 1856. Mais la situation devenait intenable; le père Baudre demanda son changement et, à la fin de 1856, reçut une obédience pour Montréal. Le père Augustin Gaudet lui succéda; mais c'était pour peu de temps, car le Fondateur fit comprendre à M^{gr} Odin, avec beaucoup de délicatesse mais aussi de fermeté, que le collège de Galveston ainsi établi ne

correspondait pas à la vocation des Oblats, et ceux-ci se retirèrent en 1857 pour s'en aller renforcer l'équipe missionnaire du Rio Grande⁹⁵

* * *

Lettre du 18 mai 1857 au cardinal Barnabò, Préfet de la S. Congrég. de la Propagande⁹⁶

Éminentissime ami,

Pour ne pas confondre les affaires je joins ce bout de lettre au pli que vous porte la Sr Céleste⁹⁷. C'est pour prier Votre Éminence de m'accorder la faculté d'ordonner *extra tempora* un diacre oblat de la T. S. et Imm. Marie, avec dispense de 15 mois.

Le diacre s'appelle Timothée Joseph Marie Ryan, profès dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de la T. S. et Imm. Marie.

Je voudrais que Votre Éminence ait la bonté d'adresser la dispense à moi-même, parce que le sujet se trouve en Angleterre où je l'ordonnerai, avec la permission de l'Ordinaire du lieu, bien entendu. Je compte partir dans les premiers jours de juillet. Ce sera pour moi une grande consolation de faire cette ordination au cours de ma visite en Angleterre. Je passerai aussi en Écosse et en Irlande, où les Oblats ont plusieurs maisons et font un bien incroyable.

Les Missions qu'ils font toujours en France dans les dix-huit provinces où ils sont établis produisent aussi des fruits de conversion merveilleux. Je vous dis tout cela pour votre consolation.

J'attends chaque jour des nouvelles de l'arrivée à Ceylan de notre petit saint Semeria⁹⁸. Il m'a écrit d'Aden. Il avait jusque là fait un bon et beau voyage⁹⁹. Il trouvera mort l'Évêque noir¹⁰⁰ et Dieu veuille qu'il retrouve vivant M^{gr} Bettachini. Si j'avais eu à choisir, j'aurais de beaucoup préféré que M^{gr} Semeria fût Coadjuteur de Colombo où les Oblats pourraient faire tant de bien, tandis qu'il est si difficile d'en faire dans le Vicariat de Jaffna. Si ce «béné. M^{gr} Bravi¹⁰¹», qui mourra de son embonpoint à Colombo, n'était pas retourné dans son Vicariat, M^{gr} Semeria aurait été bien placé dans ce Vicariat où avec l'aide de ses frères il aurait si bien organisé les choses en faveur des âmes qui sont peu aidées dans l'état présent. Je m'étais flatté que les choses auraient progressé de manière à parvenir à cette fin. Si je me montre trop anxieux, cela provient des années qui pèsent sur mes épaules¹⁰². Comprenant fort bien que je ne puisse espérer voir se réaliser mes désirs, étant donné mon âge, je voudrais au moins entrevoir quelque rayon qui me laissât découvrir cet avenir que je désire dans la persuasion d'un plus grand bien.

Je vous parle comme je le sens, avec cette confiance amicale dont je ne me départirai jamais avec vous qui m'avez toujours donné tant de marques de bonté et d'affection sincère. Votre Éminence sait combien j'en suis reconnaissant et comment je vous offre en retour mon coeur et le plus entier *dévouement* (je n'ai jamais su traduire ce mot comme je l'entends), veuillez l'agréer comme je le comprends.

t C. J. Eugène, Évêque de Marseille¹⁰³.

Cette lettre est un exemple typique de document difficile à classer et à retrouver. Elle aurait pu se trouver dans un fonds concernant l'Angleterre ou dans celui des Indes Orientales (et de Ceylan); c'est cependant la demande de dispense qui la fit classer dans le fonds *Udienze*.

Timothée Ryan avait fait son noviciat à Notre-Dame de l'Osier et ses études théologiques à Marseille. Le Fondateur reçut assez rapidement la dispense demandée, comme en témoigne son mot de remerciement du 18 juin¹⁰⁴. Dix jours plus tard, il quittait Marseille pour son grand voyage. L'ordination eut lieu à Leeds, le 9 août. On n'y avait jamais vu d'ordination sacerdotale, aussi fut-elle annoncée à grand renfort d'affiches¹⁰⁵. Le 29 juillet précédent, le Fondateur avait béni solennellement la nouvelle église bâtie par les Oblats¹⁰⁶

Dans la deuxième partie de sa lettre, le Fondateur revient, comme tant d'autres fois, sur la question de Ceylan, avec sa franchise habituelle. Partant de la situation créée par la mort du Vicaire apostolique de Colombo et par la maladie de celui de Jaffna, le Fondateur exprime ses regrets sur ce qui a ou n'a pas été décidé et ses désirs constants en ce qui regarde l'avenir de la Congrégation et l'évangélisation de Ceylan.

M^{gr} Bettachini était tombé gravement malade au début de 1854, au cours d'un voyage en Europe. Il ne s'en était jamais remis complètement : le climat et les labeurs apostoliques avaient prématurément ruiné sa santé. Informé par le père Semeria, le Fondateur écrivait le 2 août 1855 à M^{gr} Barnabò: «Figurez-vous que Mgr Bettachini ne s'est pas montré à Jaffna depuis son retour de Rome. Il est tombé malade, et, pour guérir, il est allé dans les montagnes de Kandy...¹⁰⁷». La situation du Vicariat de Jaffna ne pouvait que se dégrader dans de telles conditions; le père Semeria avait donc enfin été nommé coadjuteur, le 25 mai 1856. L'un des arguments de M^{gr} de Mazenod pour pouvoir consacrer lui-même M^{gr} Semeria avait

alors été l'état de santé précaire de M^{gr} Bettachini. Le 21 juillet 1856, il écrivait à son ami devenu cardinal: «Depuis quelque temps la santé de M^{gr} Bettachini est devenue fort délicate; plusieurs fois et encore dernièrement il a eu des maladies graves qui ont mis sa vie en danger. L'ancien Vicaire apostolique de Colombo n'a peut-être plus assez de lucidité pour oser un acte aussi sérieux qu'une consécration épiscopale. Il pourrait se faire qu'à son retour à Ceylan il devînt difficile et même impossible pour l'élu de se faire consacrer ¹⁰⁸ ». Espérant trouver dans un changement de climat un remède contre la phthisie pulmonaire dont il était atteint, M^{gr} Bettachini était allé résider à Bollowatte, non loin de Colombo ¹⁰⁹. C'est de là que le 12 janvier 1857 il écrivait au cardinal Barnabò: «Ma maladie fait de lents progrès, et certains jours me rend absolument incapable d'exercer mon ministère. Dans un an probablement, et peut-être avant, je ne serai plus en vie. Fiat Dei voluntas ¹¹⁰»

M^{gr} Semeria et ses trois compagnons débarquèrent à Galle le 15 avril. En remontant vers le nord, ils allèrent visiter M^{gr} Bettachini à Bollowatte. «Nous trouvâmes ce pauvre Prélat dans un état de langueur assez alarmant, note M^{gr} Semeria dans son journal. À moins d'un miracle de premier ordre, il n'y a guère espoir de guérison. » M^{gr} Semeria resta près de lui douze jours, mais il dut rejoindre Jaffna pour des affaires urgentes, comme le lui conseillait le malade lui-même ¹¹¹. Les deux évêques ne se revirent pas. Mgr Bettachini s'éteignit le 26 juillet, à l'âge de quarante-sept ans, dont quinze passés à Ceylan. La nouvelle ne parvint à Jaffna qu'au début du mois d'août ¹¹².

Apprenant la nouvelle du décès, le Fondateur s'empressera de donner aux siens des conseils de prudence et de ménagement : «Tout ce que je vous demande, c'est que vous ne vous croyiez pas obligé de faire plus que vos forces ne le comportent. Vous avez à vous ménager vous et vos missionnaires. Si quelque chose est en souffrance ce ne sera pas de votre faute. Quand vous aurez un plus grand nombre d'ouvriers vous ferez davantage. En l'état, il faut vous mesurer sur vos forces. Partez de ce principe que vous n'êtes pas obligé de faire plus qu'on ne peut raisonnablement exiger d'un homme ¹¹³»

Après tant d'années d'attente et d'insistantes demandes du Fondateur, le père Semeria était donc enfin devenu coadjuteur de M^{gr} Bettachini. M^{gr} de Mazenod avait eu la »consolation indicible« de le consacrer lui-même, le 17 août 1856, assisté de M^{gr} Guibert et de M^{gr} Guigues. Certains auraient pu croire le Fondateur enfin comblé... Mais la lettre du 18 mai montre bien que pour lui ce n'était encore qu'un «commencement d'exécution ¹¹⁴» du vaste projet qu'il avait conçu en acceptant d'envoyer des missionnaires à Ceylan. On peut dire en vérité que le Fondateur avait de la suite dans les idées!

Annonçant au père Ambroise Vincens, le 12 août 1847, l'acceptation de cette «magnifique mission», le Fondateur écrivait: «J'ai donc accepté cette nouvelle mission, une des plus belles qui existent sur la terre, dans la prévoyance que cette grande île deviendra un jour l'apanage de notre Congrégation, qui la sanctifiera tout entière ¹¹⁵»

À travers les multiples péripéties qui jalonnent les premières années de la mission oblata à Ceylan, M^{gr} de Mazenod ne perdra jamais de vue cette perspective initiale. Au contraire, les difficultés rencontrées ne feront qu'ancrer en lui plus profondément la pensée que la réalisation de ce projet est non seulement souhaitable mais nécessaire.

Le Fondateur envisagea d'abord la création d'un Vicariat apostolique distinct, confié aux Oblats, dans le centre de l'île ¹¹⁶ mais le projet n'était pas mûr et la Propagande s'en tint à la division en deux Vicariats, Colombo et Jaffna (1849). Le Fondateur visa alors ce dernier, plus accessible aux Oblats que Colombo, où M^{gr} Gaetano et son coadjuteur, M^{gr} Bravi, les tenaient pour indésirables ¹¹⁷. Mais Jaffna n'était à ses yeux qu'une étape: tout en demandant que Semeria y soit nommé coadjuteur, il gardait en vue l'île entière et prenait soin de le rappeler à la Propagande ¹¹⁸.

Attendant avec une certaine impatience l'annonce officielle de la nomination de Semeria (déjà connue, semble-t-il, à Ceylan), il écrit le 7 juin 1856 à M^{gr} Barnabò: «Il m'eût pourtant été extrêmement agréable de savoir si la S. Congrégation s'était décidée à donner la coadjutorerie de Jaffna ou celle de Colombo au père Semeria, supposé que M^{gr} Bravi ne dût pas retourner dans l'île ¹¹⁹. Cette phrase nous aide à comprendre le regret exprimé dans la lettre du 18 mai 1857, que M^{gr} Semeria n'ait pas été nommé à Colombo. Le bruit courait sans doute que M^{gr} Bravi ne retournerait pas à Ceylan, vu son mauvais état

de santé.

Le sacre de M^{gr} Semeria ne marque pas de temps d'arrêt dans les instances du Fondateur auprès de la Propagande; celui-ci relance aussitôt l'antienne : à quand Colombo? à quand l'île entière? «Il serait désirable que les Oblats pénètrent peu à peu dans ce Vicariat beaucoup plus important que celui de Jaffna et que l'on prenne les mesures voulues pour que, à un moment donné, toute l'île fût évangélisée par la même Congrégation; cela conduirait non seulement au service des chrétiens mais aussi à la conversion des nombreux infidèles qui remplissent ce pays¹²⁰ ». Le 21 octobre 1857, il exprime sa pensée sans le moindre détour: «Pourquoi ne disposerait-on pas dès maintenant les choses de façon à arriver plus tard à ce terme qui serait vraiment le plus raisonnable? Que M^{gr} Bravi vienne se reposer à Rome. Que peut-il faire en mission avec son obésité excessive? Que M^{gr} Semeria soit transféré à Colombo. Les choses s'arrangeront d'elles-mêmes peu à peu, sans efforts, sans troubles, petit à petit, *suaviter!*¹²¹ ». Le Fondateur suggère même de «revenir à la situation antérieure» d'un seul Vicariat¹²². «Selon moi, on pourrait tout arranger en nommant M^{gr} Semeria coadjuteur de Colombo¹²³»

Jusqu'à la fin de sa vie, le Fondateur ne cessera de plaider pour obtenir «un plus grand bien dans l'île de Ceylan¹²⁴ ». En presque toutes ses lettres désormais il suppliera le cardinal Barnabô de faire quelque chose pour y parvenir; celles de l'année 1860 seront plus nombreuses et pressantes que jamais¹²⁵. Après la mort de M^{gr} Bravi, survenue le 15 août 1860, il demandera avec insistance qu'on profite de cette circonstance «pour confier la direction de la mission entière de l'île aux Missionnaires Oblats de Marie¹²⁶». Un mois avant sa mort, par deux fois, les quelques lignes qu'il réussira à écrire d'une main tremblante seront un dernier appel émouvant en faveur de Ceylan: «Pour l'amour de Dieu n'oubliez pas Ceylan ni notre excellent M^{gr} Semeria¹²⁷».

Nous passerons rapidement sur plusieurs autres lettres du fonds *Udienze*, qui sont d'un intérêt moindre.

Voici d'abord une lettre du 30 juin 1858¹²⁸.

Déjà connue par la copie du Registre de correspondance¹²⁹, cette lettre n'a pas été publiée dans le volume 5: la première partie en effet ne concerne pas la Congrégation, et la seconde répète des choses déjà dites dans d'autres lettres. Mais, dans un article qui apporte un complément d'informations, cette seconde partie ne sera sans doute pas déplacée.

Étonné de ne pas recevoir une dispense demandée le 28 avril¹³⁰, le Fondateur renouvelle sa demande en exposant les besoins pressants de la Congrégation:

...Que Votre Éminence me permette maintenant de vous rappeler un oubli auquel vos bontés ne m'ont pas accoutumé. Vous savez combien notre petite Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée a besoin de prêtres pour satisfaire à tous ses engagements et à tous les ministères qui lui incombent. Il faut combler le vide fait par les missionnaires que je dois envoyer dans les diverses parties du monde. Cette année il m'en a été demandé trois pour le diocèse de Saint-Boniface en plus des deux qui étaient partis peu avant, trois pour l'Angleterre où ils font tant de belles conversions, trois encore pour l'île de Ceylan. Le Vicaire de la terre de Natal réclame de son côté. Il ne faut pas non plus démunir les 18 établissements de France, que ce soit les Séminaires ou que ce soit les Maisons de Missions qui ont fait un travail prodigieux. Comment faire si, devant les besoins pressants, je n'obtiens pas quelque faveur?

C'est le motif qui me poussa à prier Votre Éminence de m'accorder une dispense de 18 mois pour le diacre profès de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, nommé *Gallo* (Jean Sébastien)¹³¹

Maintenant, cher Éminence, en plus de la dispense pour ce *Gallo*, j'en ai un très grand besoin pour un autre profès de la même Congrégation, nommé *Bonnefoi* (Edwin François); je demande aussi pour lui une dispense de 18 mois¹³².

Le besoin est tel que je les ordonnerai sitôt la dispense accordée. Je vous prie donc de m'accorder cette faveur le plus tôt possible, je vous assure qu'on trouve en ces deux sujets vertu et talent.

* * *

Nous terminerons notre moisson du fonds *Udienze*¹³³ avec un court extrait d'une *lettre datée du 16 mars 1860*¹³⁴

Dans le volume 5 des Lettres du Fondateur, on peut en lire une qui porte la même date et qui

commence par cette phrase: Par cette seconde lettre je répons à la vôtre du 7 mars dans laquelle vous m'invitez à envoyer quelques missionnaires Oblats à l'Archevêque d'Orégon-City...¹³⁵». Nous n'avions pas connaissance de la première: c'est celle qui vient d'être trouvée dans le fonds *Udienze*. Elle ne concerne ni les Oblats ni les Missions, mais la petite anecdote racontée par le Fondateur au début de sa réponse mérite d'être citée.

Éminentissime,

Je reçois à Paris où m'ont appelé mes fonctions de sénateur, vos deux précieuses lettres des 3 et 7 mars. Dans la lettre du 3 mars vous me faites part des innombrables faveurs demandées par le prêtre Tenougi¹³⁶.

L'indiscrétion de telles requêtes me rappelle un fait qui est arrivé pendant le pontificat de Pie VI. Un prêtre français sur le point de retourner en France, au temps du schisme, se présenta au Vatican pour recevoir la bénédiction du Saint Père. Le Pape le reçut avec grande bonté; alors le prêtre, profitant de la circonstance favorable, se mit à demander des faveurs et des facultés. Le Pape, plein de bienveillance, disait oui aux demandes qui se pressaient dans l'esprit de ce bon prêtre. Celui-ci ne se lassait pas d'aller plus avant. Finalement la chose parut plaisante au Saint Père; s'agrippant alors fermement à son siège, il dit aux assistants: «Tenons-nous solidement, sinon il va nous enlever le Saint Siège¹³⁷».

Si certaines découvertes d'archives sont le fruit de patientes et méthodiques recherches, d'autres sont parfois le fait de simples hasards. C'est ainsi que trois originaux de lettres du Fondateur viennent d'être trouvés dans le fonds *Scrittura riferite nei Congressi*¹³⁸. Deux des trois lettres étaient déjà connues par une copie authentique: l'une, du 16 mai 1844, au cardinal Frasoni¹³⁹, l'autre, du 1^{er} octobre 1857, au cardinal Barnabò¹⁴⁰.

Quant à la troisième lettre, jusqu'ici inconnue, elle se trouvait dans une série où nous n'aurions guère cherché: l'Océanie¹⁴¹! Elle est datée du 12 mars 1851, donc écrite durant le séjour du Fondateur à Rome, dont nous avons parlé plus haut¹⁴².

Éminentissime,

Dès que j'eus connu la volonté de la S. Congrégation de confier la mission de la terre de Natal à notre toute petite Congrégation des Missionnaires Oblats de l'Immaculée Vierge Marie, j'ai écrit au Conseil central de la Propagation de la Foi pour qu'il pourvoie aux besoins de cette mission naissante¹⁴³. Ces messieurs m'ont répondu en m'accordant la très modique somme de dix mille francs.

Je viens donc exposer à Votre Éminence l'impossibilité de payer, avec cette somme de 10.000 francs, le voyage si coûteux du Vicaire Apostolique, des trois missionnaires et des deux frères laïcs qui doivent former le personnel de cette mission très importante, au dire de l'Évêque de Maurice qui m'en a parlé. De plus il faudra trouver le moyen de procurer à l'Évêque Vicaire Apostolique les ornements sacrés et tout ce qui sera nécessaire à son ministère comme à celui de ses compagnons, et puis il ne faudra pas oublier qu'en arrivant à Port Natal¹⁴⁴ ils auront à pourvoir à leur logement et à leur nourriture.

Il suffit d'exposer cette situation du Vicaire Apostolique et de ses missionnaires pour porter le bon cœur de Votre Éminence à faire tous les efforts que permettront les finances de la Sacrée Congrégation pour fournir au moins l'indispensable aux missionnaires qu'elle envoie à la conquête d'un nouveau peuple encore assis à l'ombre de la mort¹⁴⁵.

Veuillez agréer, Éminence, l'hommage du respect et de la vénération avec lesquels je suis votre très humble et très dévoué serviteur.

C. J. Eugène, évêque de Marseille
sup. gén.

Cette lettre au cardinal Frasoni, préfet de la S. Congrégation de la Propagande, ne concerne que la mission du Natal, et sur une question bien précise: le financement du voyage et de l'équipement des premiers missionnaires. Comment a-t-elle pu être classée dans un dossier de l'Océanie?

Pour tenter une explication, il faut sans doute remonter à l'année 1850. Cette année-là en effet, la S. Congrégation de la Propagande proposa, à quelques mois d'intervalle, deux missions: la terre de Natal, comme on disait alors, et la Mélanésie, en Océanie.

Le 18 mars 1850, M^{gr} Barnabò avait écrit à M^{gr} de Mazenod pour lui exposer le projet de la Propagande de confier le nouveau Vicariat du Natal à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Dès le 30 mars, le Fondateur avait répondu qu'il acceptait la nouvelle mission, proposant le père Charles Bellon pour en être le Vicaire apostolique¹⁴⁶. Mais, ayant été averti du mauvais état de santé du père Bellon, le Fondateur proposa le 24 mai le père François Allard¹⁴⁷.

Le Fondateur venait donc d'accepter la mission du Natal, quand le 25 juin le cardinal Frasoni lui

proposa encore le Vicariat de la Mélanésie et Micronésie en Océanie. Deux fondations simultanées, c'était vraiment beaucoup pour «la plus petite et la dernière des Congrégations de l'Église de Dieu », selon l'expression même du Fondateur. Elle était déjà engagée en tant de pays! «Faire autre chose ou davantage serait pour le moment au-dessus de ses forces». Écrivant de Londres le 25 juillet, le Fondateur se voyait «contraint de refuser le vicariat de la Mélanésie¹⁴⁸ ».

Ainsi les deux missions, du Natal et de Mélanésie, furent proposées et discutées à des dates très rapprochées, l'acceptation de la première justifiant même en partie le refus de la seconde. Ce rapprochement suffit-il à expliquer la présence surprenante de la lettre du 12 mars 1851 dans le dossier de l'Océanie? ou faut-il admettre tout simplement une erreur de classement? En tout cas, cette lettre a pour unique objet le Natal, et ne comporte pas la moindre allusion à l'Océanie. À cette date, les deux affaires étaient définitivement classées¹⁴⁹.

* * *

Faut-il conclure cette deuxième partie de l'article?

Peut-être le lecteur aura-t-il ressenti une impression de décousu. Ces pages n'offrent certes pas l'enchaînement d'un thème bien ordonné; elles sont plutôt un reflet de la diversité de la correspondance du Fondateur, face à toutes sortes de situations, diversité qui causa quelques problèmes aux archivistes, mais qui est à l'image de la vie.

Cependant un fil conducteur relie, sous-tend ces divers écrits du Fondateur: son ardent esprit missionnaire. C'est lui qui explique cette sorte de hâte, de sainte impatience, qui le poussait à insister sans relâche. Si parfois il s'excusait d'insister un peu trop, il déclarait cependant le faire «en son âme et conscience», «devant Dieu», «avec franchise et sans détour», «dans la persuasion d'un plus grand bien». On l'aura senti à travers ses instances inlassables et peut-être quelquefois lassantes auprès de la Propagande et de Mgr Bettachini au sujet de M^{gr} Semeria et de Ceylan; on l'aura senti même dans des demandes de dispense: «Comment faire si, devant les besoins pressants, je n'obtiens pas quelque faveur?» (30 juin 1858). Puisqu'il fut question de la fondation de la mission du Natal à la fin de cet article, voici une phrase du Fondateur particulièrement révélatrice de son ardeur missionnaire. À M^{gr} Allard, atterré par sa nomination épiscopale, il lançait ce vibrant appel: «La mission que l'Église vous confie est en souffrance de la privation des ouvriers que le Père de famille lui a destinés depuis plus d'un an... Votre mission souffre...¹⁵⁰».

Paul SION, O.M.I.

NOTES :

- 1 C'était le fonds dénommé «*Scrittura Originali riferite nei Congressi Generali*» (SO CG). Voir l'article précédent, dans *Vie Oblate*, 41 (1982), p. 179-194.
- 2 En voici deux exemples. Une lettre du 18 mai 1857, dont nous donnerons plus loin le texte complet, commence par cette phrase: «Pour ne pas confondre les affaires, je joins ce bout de lettre au pli que vous porte la Sr Céleste». – Dans le volume 5 des Lettres du Fondateur, la lettre n. 58, du 16 novembre 1857, s'achève par cette phrase: «Je vous écris pour d'autres affaires sur une autre feuille». Les originaux de cette seconde lettre et de cette feuille n'ont pas encore été retrouvés.
- 3 C'est pour cette raison que certaines lettres du Fondateur n'ont pas été publiées en entier dans le volume 5, celui-ci ne présentant que ce qui concerne les Oblats. Voir, par exemple, les lettres n. 4, 5, 19, 34, 40, 65, 70, 72, 75. Pour la même raison, le Fondateur lui-même ne recopiait pas toujours entièrement ses lettres dans le Registre de Correspondance; voir, par exemple, les lettres n. 49, 55 et 57.
- 4 Ce fait peut nous réserver encore des trouvailles insoupçonnées. Ajoutons qu'une erreur de classement est toujours possible: une lettre du 12 mars 1851, inconnue, vient d'être trouvée par hasard dans un volume concernant l'Océanie! Nous en parlerons plus loin.
- 5 Il s'agit des volumes 65 à 138 du fonds *Udienze*. Ces 17 lettres sont datées du 8 sept. 1842, 17 mai 1845, 16 avril 1849 (déjà connue), trois lettres de février-mars 1851, puis du 8 sept. 1851, 15 nov. 1851, 12 mai 1854, 23 (août?) 1854, 15 nov. 1855 (déjà connue), 2 sept. 1856 (déjà connue), 18 mai 1857, 30 juin 1858 (déjà connue),

31 oct. 1859, 16 mars 1860 et 6 juillet 1860. Il faudrait y ajouter, dans le volume 65 de 1825, la copie d'une demande du père de Mazenod pour le renouvellement de l'indulgence plénière, accordée en déc. 1817 pour 7 ans, aux Missionnaires de Provence, désormais appelés Oblats de st Charles; texte qui a déjà été publié par le père. Paul-Émile Duval dans le fascicule 4 des *Écrits du Fondateur*, p. 38-41. Il faudrait ajouter encore quelques lignes du Fondateur au bas d'une lettre de Sr Émilie Julien, Supérieure générale des Soeurs de st Joseph de l'Apparition (24 fév. 1860). Ces volumes contiennent aussi des lettres de plusieurs Oblats, Mgr Allard, Mgr Guigues, Mgr Semeria, les pères Lagier, Naughten, Sigaud, Telmon, Zirio, ainsi que deux de Mgr Fortuné de Mazenod.

6 Nous suivons dans cet article écrit pour *Vie Oblate* l'option prise par le père Yvon Beaudoin dans l'actuelle publication des Lettres du Fondateur. C'est ainsi que la lettre du 16 avril 1849, dont l'original vient d'être retrouvé dans le fonds *Udienze* (vol. 110, f. 238), n'a pas été publiée, quoique connue par le *Registre des Lettres administratives* (vol. 5. p. 220, archives de l'Évêché de Marseille). Cette lettre adressée au cardinal Antonelli, Secrétaire d'État, puis transmise à la Propagande, appuie une demande de Mgr Ignace Bourget: «Il s'agit de la désolation dans laquelle se trouve le diocèse de Toronto par la privation d'un Évêque dont elle a le plus pressant besoin..

7 Mgr de Mazenod s'était embarqué le 21 janvier après-midi, en compagnie du père Tempier. «Je serai à Rome au moins deux mois», écrivait-il au père Casimir Aubert. De fait, il quitta Rome quelques jours après le 3 avril, jour où le Pape lui imposa le Pallium, afin d'être de retour à Marseille pour la Semaine Sainte; le dimanche des Rameaux tombait le 13 avril.

«Malheureusement, écrit le père Rey, nous n'avons aucun détail sur ce long séjour du vénéré Fondateur dans la ville éternelle. Son journal, interrompu depuis son départ pour l'Angleterre, n'avait pas été repris et, contrairement à ses habitudes, il n'a pas fait une relation spéciale des démarches qu'il a dû faire auprès du Souverain Pontife et des Cardinaux. Les lettres de cette époque sont rares, peu étendues et ne renferment que quelques détails rapidement présentés» (Achille REv, o.m.i., *Histoire de Monseigneur Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Marseille, Imprimerie marseillaise, 1928, vol. 2, p. 375). Les lettres qui nous restent sont d'autant plus précieuses qu'un certain nombre d'autres se sont perdues. Nous en avons pour preuve une lettre au père Vincent commencée le 25 mars et que le Fondateur achève le 2 avril en disant: «Il me reste tant de courses à faire sans compter mes visites de congé que je me vois forcé de fermer ma lettre pour la remettre au voyageur qui doit la poster à Marseille. J'espère qu'il n'en sera pas de lui comme de M. Durocher à qui j'avais confié un paquet de 19 lettres qu'il a eu le talent de m'égarer. Ce pli contenait des affaires les plus importantes. Je n'en ai pas encore pris mon parti» (Orig.: Rome, Arch. de la Postulation). Ses nombreuses démarches pour les affaires de son diocèse et de la Congrégation constituent le sujet essentiel de ses lettres; nous pouvons cependant y glaner d'autres informations intéressantes. Ainsi nous apprenons par une lettre à M. Bertrand Talbot, à Palerme, que le Fondateur est allé à Naples: «J'aurais bien voulu aller vous surprendre en Sicile, lui écrit-il, [...] Mais je n'avais que cinq jours à passer à Naples, aussi je n'ai pu vous saluer que de loin» (*Lettres*, vol. 3, n. 48). Sans doute tenait-il à accomplir le pèlerinage du Bienheureux Alphonse, qu'il avait projeté en 1826 et auquel il avait dû alors renoncer (cf. lettres au p. Tempier, des 20 et 30 mars 1826, dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 10 (1872), p. 283. Nous savons par ailleurs que le 23 février 1851, Mg, de Mazenod participa à l'ordination épiscopale de Mgr Charles-François Baillargeon, nommé coadjuteur de l'archevêque de Québec. L'ordination fut faite par le cardinal Fransoni, Préfet de la Propagande, assisté de Mgr John Hughes, archevêque de New York, et de l'évêque de Marseille. Elle eut lieu dans la chapelle des Lazaristes de Rome, à Montecitorio. Les *Missions... 5* (1866) p. 329-330, ont publié une lettre de Mg, Baillargeon au père Fabre (23 février 1866), dans laquelle il rappelait ce précieux souvenir et le lien qui l'attachait à notre Congrégation. Mg, Baillargeon est un arrière grand-oncle du père Anatole Baillargeon, o.m.i., l'actuel directeur des Informations OMI.

8 Le Fondateur écrivait le 24 décembre 1850 au père Casimir Aubert: «Une des raisons déterminantes de mon voyage à Rome est l'approbation des additions faites à nos Règles. Ce n'est pas une petite affaire, et il serait bien difficile de l'agencer par lettres. Je crains même d'y rencontrer des difficultés, moi étant présent et sollicitant. Ce personnage de sollicitant sied mal à mon âge et à mon caractère. C'est un grand sacrifice que la nature aurait bien voulu s'épargner, mais qu'il faudra faire pour la Congrégation.» (*Lettres*, vol. 3, p. 71). Au même il écrivait encore le 20 janvier suivant: «Ce qui me préoccupe pour mon voyage, c'est la difficulté d'obtenir ce que je vais demander à Rome. C'est un travail qui coûtera plus de peine qu'on ne pense; Dieu veuille qu'il ne faille pas une commission de cardinaux. On va se récrier sur la difficulté et la longueur de l'examen. Peut-on se flatter qu'on approuve sans examiner. Et pour l'approbation de tous ces offices, que ne faudra-t-il pas faire. La seule pensée du personnage que je suis réduit à jouer me crispe les nerfs et me donne des vapeurs. C'est un triste métier que celui de solliciteur, la dignité du pauvre évêque de Marseille va être joliment compromise» (*Ibidem*, p. 74).

9 Mais, le 12 mars, il pouvait annoncer avec soulagement au père Semeria: «Le Saint Père a approuvé toutes les

résolutions que nous avons prises en Chapitre, soit pour la formation des Provinces et des Vicariats, soit pour l'addition de ce qui concerne la direction des grands séminaires. Ma présence à Rome nous a valu de voir cette affaire expédiée, au grand étonnement de tout le monde, en une semaine tandis qu'elle aurait dû trainer au moins six mois» (*Lettres*, vol. 4, p. 58). «Le Pape nous a accordé de plus un Bref très honorable qui sera, je pense, un grand encouragement pour tous les nôtres répandus aujourd'hui dans toutes les parties du monde» (Au père Baudrand, 25 mars 1851. *Lettres*, vol. 2, p. 10).

- 9 Le Fondateur y expliquait ainsi sa demande: «Le Saint Père voulant favoriser une ville qui s'est montrée si dévouée à Sa Personne Sacrée, ne pourrait-Elle pas, en attendant qu'on soit en mesure de faire mieux, attacher un titre d'Archevêque *in partibus* au siège de Marseille? Les évêques de Marseille auraient ainsi le droit de s'intituler: Archevêque-Évêque, et jouiraient des prérogatives attachées à ce titre, sans que le gouvernement ait à s'immiscer dans cette affaire, puisqu'on ne toucherait pas, pour le moment, à l'ordre actuel des choses, et qu'il est incontestable qu'il appartient uniquement au Pape d'accorder des titres *in partibus* à qui il lui plaît» (Arch. Secrét. d'État, an. 1851, rubr. 283). L'argumentation de la demande nous rappelle l'affaire de 1832: sur le fond de la position de l'ancien évêque d'Icosie n'a pas changé. Quoiqu'il en soit, le Saint Siège trouva une autre solution d'honorer le siège de Marseille, en conférant à Mgr de Mazenod et à ses successeurs, à perpétuité, le privilège du Pallium (Bref de Pie IX, 1er avril 1851; Archives Archevêché de Marseille, *Insinuations*, IV, n. 153; A. REY, o.m.i., *op. cit.*, vol. 2, p. 377). On voit par les lettres de cette époque que le Fondateur en fut grandement satisfait; voici un passage d'une lettre à M. Talbot, particulièrement explicite: «Sans doute, je suis très reconnaissant de cette faveur pour ce qu'il y a de personnel pour moi, mais je suis plus content encore pour l'honneur de mon antique Siège. Vous ne savez pas peut-être que je n'avais jamais voulu le quitter pour divers archevêchés qui m'étaient dévolus, comme vous dites. Le Pape a fait tout ce qu'il a pu pour relever la dignité de mon Siège, c'est tout ce qu'il me faut. Je préfère Marseille à tous les archevêchés du monde...» (*Lettres*, vol. 3, p. 76).
- 10 Le père Laverlochère parcourait alors la France en prêchant en faveur de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Déjà auparavant, le Fondateur avait envoyé plusieurs lettres du missionnaire au Conseil central de l'Oeuvre pour publication dans les *Annales de la Propagation de la foi* (cf. *Lettres*, vol. 5, p. 187, 221). Ses prédications impressionnaient fortement tous ses auditeurs. «Jamais missionnaire ni même évêque missionnaire n'avaient produit cet effet», écrit le Fondateur le 12 mars 1851. Les lettres de celui-ci témoignent de l'admiration, de l'enthousiasme, de la générosité suscitées partout par la parole simple et apostolique du père Laverlochère (cf. *Lettres*, vol. 2, p. 10-11; vol. 3, p. 74; vol. 4, p. 65; vol. 5, p. 225-226, 228). Quand Mgr de Mazenod rentra à Marseille, le père Laverlochère. était déjà reparti pour le Canada (cf. lettre à Mgr Guigues, du 18 avril), mais, sur l'insistance de l'Oeuvre de la Propagation de la foi (cf. *Lettres*, vol. 5, p. 231-232), le Fondateur dut le rappeler dès septembre pour une autre tournée en France (cf. *Lettres*, vol. 2, p. 26). Bloqué par la maladie (cf. *Lettres*, vol. 5, p. 235; vol. 2, p. 29), le missionnaire ne pourra revenir qu'en 1853 (*Lettres*, vol. 5, p. 250, 254, 258).
- 11 Archives de la Propagande, Rome, fonds *Udienze*, vol. 113 (1851), f. 281.
- 12 Archives générales OMI, Rome, notice inédite.
- 13 Archives de la Propagande, Rome, fonds *Udienze*, vol. 113 (1851), f. 282.
- 14 Le premier groupe, qui s'embarqua le 13 novembre 1851, comprenait Mgr Allard, les pères Sabon et Dunne, le scolastique diacre Logegaray et le frère Compin. Le deuxième groupe qui partit le 10 mai 1853 comprenait le père J. Barret, le scolastique J. Gérard et le frère P. Bernard. Le frère Gérard avait été ordonné diacre le 3 avril. Le Fondateur avait hâté cette ordination pour profiter du départ d'une frégate, voulant en effet tenir la promesse qu'il avait faite à Mer Allard, d'envoyer le frère Gérard dès le second départ de missionnaires. Quoiqu'il le considérât comme «un véritable saint diacre» (Lettre au père Semeria, 8 avril 1853), il ne l'a pas ordonné prêtre avant son départ. Il faut d'ailleurs ajouter que le frère Gérard n'avait que 22 ans. Dans une lettre du 18 mai 1857, retrouvée dans le fonds *Udienze* (cf. plus loin), le Fondateur demande encore la faculté d'ordonner *extra (empara)* un diacre oblat avec dispense de 15 mois.
- 15 Archives de la Propagande, Rome, Fonds *Udienze*, vol. 113 (1851), f. 284.
- 16 *Constitutions et Règles*, édition de 1853, p. 209; édition de 1894, p. 209.
- 17 Archives de la Propagande, Fonds *Udienze*, vol. 65 (1825/2), f. 913. *Constitutions et Règles*, édition de 1827, p. 184-185; édition de 1853, p. 202-203. Archives Procure générale O.M.I., dossier 14, I.
- 18 En effet, les conditions pour obtenir l'indulgence plénière y étaient formulées de la manière suivante: la confession,

«la célébration du saint sacrifice de la messe» et des prières pour la propagation de la foi, selon les intentions du Saint Père.

- 19 *Constitutions et Règles*, édition de 1853, p. 209-210. Le document porte la même date du 9 mars 1851. Pour étendre la concession de l'indulgence plénière à tous les profès de la Congrégation, comme le demandait le Fondateur, on a simplement modifié la formule restrictive: la deuxième condition étant la réception de la communion, au lieu de la célébration de la messe.
- 20 Voici quelques dispositions de ce rescrit. Les jours où peut être obtenue l'indulgence plénière sont notamment: 1) pour tout l'Institut, les fêtes de S. Joseph, de la conversion de S. Paul, de S. Charles, de S. Léonard et de S. François-Xavier, de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie et de l'anniversaire de l'approbation des Constitutions et de la Congrégation; enfin, à l'occasion d'un Chapitre général; 2) Pour chaque membre: le jour d'entrée au noviciat, ceux de la première profession et de la profession perpétuelle, les 25e, 50e, 60e et 75e anniversaires de la première profession.
- 21 Lettre du 8 sept. 1851. Orig. italien. Fonds *Udienze*, vol. 114, f. 1144. Le Fondateur y demande la dispense de quatre mois de noviciat pour le prêtre Hector Merlin, né le 20 juillet 1808. La lettre est accompagnée d'une supplique (*ibidem.*, f. 1144 v) en latin, écrite par le père Fabre et signée par le Fondateur, exposant les motifs de la demande. Le père Merlin put faire son oblation le 5 octobre suivant.
- 22 Orig. italien: Rome, Archiv. de la Propagande, fonds *Udienze*, vol. 114, f. 1461. On peut se demander pourquoi cette lettre est allée aboutir dans le fonds *Udienze*, puisqu'elle concerne essentiellement la question du Vicariat apostolique de Jaffna. C'est un exemple des difficultés de classement et de recherche signalées au début de cet article.
- 23 Cette longue phrase ne brille pas par sa clarté. Même coupée en deux, elle conserve dans la traduction sa lourdeur originelle!
- 24 Le départ avait eu lieu deux jours avant, le 13 novembre (cf. la note **14**). En fait, il n'y avait que deux prêtres oblats, et non trois, mais le Fondateur comptait le scolastique diacre avec les prêtres. On peut voir la même façon de compter dans sa lettre au Conseil de la Propagation de la foi (Lyon), du 27 décembre 1853 (cf. *Lettres*, vol. 5, p. 252): il y annonce le départ pour le Natal des pères Barret et Gérard. Or, celui-ci ne sera ordonné prêtre que le 19 février 1854 par Mgr Allard, à Pietermaritzburg.
- 25 Mgr Allard et ses compagnons n'arriveront en effet à Durban que le 15 mars 1852 (lettre de Mer Allard à la supérieure des Soeurs Grises d'Ottawa, du 5 novembre 1852; copie ms, Archives générales O.M.I., Rome). Quant à la situation du pays, le Fondateur fait sans doute allusion à la guerre que menaient depuis des années les Anglais contre les Boers. Elle s'achèvera par la Convention de *Sand River*, du 1er janvier 1852, garantissant l'indépendance du Transvaal, fondé par les Boers chassés du Natal; convention qui sera complétée par celle de Bloemfontein, du 23 février 1854, reconnaissant l'État libre d'Orange. Dans les lettres qui nous restent de Mgr Allard, aux Soeurs Grises, aux pères C. Aubert, J. Fabre, on ne trouve aucune allusion à cette situation de guerre.
- 26 Mgr Provencher. Son coadjuteur, Mgr Alexandre Taché, fut sacré le 23 novembre, dans la cathédrale de Viviers, siège de Mgr Guibert (cf. *Lettres*, vol. 2, p. 27-29).
- 27 Le Fondateur a écrit de même «Nord-ouest» en un seul mot. Il a lui-même souligné l'expression.
- 28 Le *Cracas*, comme on disait, était une petite brochure qui avait pour titre *Notizie per l'anno*, ancêtre de l'actuel *Annuario pontificio*. Créé par Luc Antoine Cracas (Chracas), qui sous Clément XI avait fondé le *Diario di Roma*, cet annuaire parut pour la première fois en 1716. Il était imprimé aux presses du frère de Luc Antoine, Jean François. On trouvait dans le *Cracas* toutes sortes d'informations: calendrier de l'année, princes et souverains d'Europe, cardinaux et membres de la Curie, population de Rome, règlement de l'expédition des lettres. Ce sont ces *Notizie* qui, en se développant d'année en année, sont devenues l'important *Annuario* d'aujourd'hui. Malgré quelques interruptions dues aux troubles politiques, la brochure parut sous son titre original jusqu'à la fin de 1860 (cf. l'encyclopédie *Catholicisme*, Paris, 1948, vol. 1, col. 608; *Enciclopedia cattolica*, vol. 1, col. 1381).
- 29 Il est plus difficile de savoir exactement à quelle publication se réfère ici le Fondateur, car l'*Annuario pontificio* ne porta le titre *Gerarchia cattolica e Famiglia pontificia* que de 1872 à 1911 (*Ibidem*).
- 30 Le 8 décembre suivant, le Fondateur écrit au cardinal Frasoni et à Mgr Barnabò, respectivement préfet et

secrétaire de la S. Congr. de la Propagande, lettres qu'il confie à Mgr Taché partant pour Rome (*Lettres*, vol. 5, p. 52-56). Ce séjour devait être de courte durée (cf. lettre à Mgr Guigues, du 1 décembre). Mgr Taché quitta Mgr de Mazenod à la fin de janvier 1852 pour s'en retourner dans sa mission du «Nord-ouest» (*Lettres*, vol. 2, p. 36; vol. 5, p. 57).

31 En fait, le père Guibert avait déjà été proposé en 1837 par l'évêque d'Ajaccio, Mer Casanelli d'Istria, pour le siège de Gap, à la mort de Mgr Arbaud (J. PAGUELLE DE FOLLENAY, *Vie du cardinal Guibert*, Paris, Poussillgue, 1896, vol. 1, p. 524). Écrivant à Mgr de Mazenod pour lui annoncer la prochaine nomination du père Guibert, l'évêque d'Ajaccio avouait en juillet 1841: «Je ne vous dissimule pas, Monseigneur, que je suis le premier auteur du coup que j'appréhende [...] Ce fut en 1837 que je parlai de lui pour la première fois au ministre des cultes; plus tard, en 1839, je confirmai par une lettre officielle les renseignements que j'avais donnés de vive voix... » (*Ibidem*, p. 531). Interrogé une nouvelle fois en 1841 par le gouvernement, Mgr Casanelli n'avait pu que confirmer ses premiers témoignages, tout en suppliant qu'on attendît encore deux ans (*ibidem*). En 1839, le siège de Gap était de nouveau vacant, par suite du transfert du nouvel évêque à l'archevêché d'Auch. L'avenir de la deuxième maison de la Congrégation (1818) était très compromis; c'est alors que le Fondateur présenta le père Guibert, sans succès (cf. Toussaint RAMBERT, o.m.i., *Vie de Monseigneur Charles-Joseph-Eugène de Mazenod évêque de Marseille, Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Tours, A. Mame et Fils, 1883, vol. 2, p. 85). En 1841, la nouvelle de la nomination est venue sans que Mgr de Mazenod eût fait d'autres démarches (*ibidem*); les Oblats étaient à la veille de devoir abandonner le pèlerinage de Notre-Dame du Laus (voir Jean LEFLON, *Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, Fondateur des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, 1782-1861*, Paris, Plon, 1965, vol. 3, p. 729-730). Cette triste affaire ne pouvait que confirmer le Fondateur, qui se sentait vieillir, sur l'opportunité de procurer un protecteur à la Congrégation (cf. lettre au p. Courtes, citée par T. RAMBERT, o.m.i., *op. cit.*, vol. 2, p. 89; un extrait du Journal du Fondateur, (*ibid*, p. 85). La lettre de l'internonce Mgr Garibaldi était d'ailleurs si pressante qu'il était difficile de s'y opposer (cf. PAGUELLE DE FOLLENAY, *op. cit.*, vol. 1, p. 535-537). On peut penser que dans les situations difficiles comme celles de Ceylan et de l'Oregon, le Fondateur gardait en mémoire l'expérience de Notre Dame du Laus.

32 Cf. les extraits du Journal du Fondateur, dans A. REY, o.m.i., *op. cit.*, vol. 2, p. 112.

33 Cf. sa lettre à Mgr Taché, du 19 janvier 1851 (*Lettres*, vol. 2, pp. 8-9).

34 Cf. sa lettre à Mgr Guigues, du 16 octobre 1857 (*Lettres*, vol. 2, p. 170).

35 Cf. la première partie de cet article, dans *Vie Oblate Life* 41 (1982), p. 188, note 31.

36 Le Fondateur avait d'abord choisi et présenté le père Charles Bellon (cf. sa lettre à Mgr Barnabò, du 39 mars 1850, dans le volume 5 des *Lettres*, p. 39; sa lettre au père Bellon, du 21 avril, dans le vol. 3, p. 55-56). Mais le père C. Aubert, rentrant de la visite des missions oblates d'Angleterre, convainquit le Fondateur que le père Bellon était de santé trop fragile pour une telle mission. C'est alors que fut proposé le père Jean-François Allard (cf. lettre du Fondateur à Mgr Barnabò, du 24 mai, dans le vol. 5 des *Lettres*, p. 40; au père Allard, du 4 décembre 1850, dans le vol. 4, p. 188).

37 Cf. les lettres du Fondateur à Mgr Guigues, du 10 janvier et du 18 avril 1851 (vol. 2, p. 4 et p. 12), au père Baudrand, du 25 mars 1851 (*ibidem*, p. 10). Le Fondateur eut aussi à vaincre la résistance de l'évêque nommé (cf. la lettre du 18 avril 1851, dans le volume 4, p. 193).

38 Cf. Jean LEFLON, *Eugène de Mazenod...* vol. 3, pp. 633-685; Robrecht BOUDENS, O.M.I., *Bishop de Mazenod and Ceylon*, dans *Études Oblates*, 9 (1952), p. 168-178, 312-322.

39 Cf. spécialement les volumes 4 et 5 des *Lettres*.

40 Cf. Jacques BATAYRON, O.M.I.: *Le diocèse de Jaffna et les Oblats de M.I.*, vol. I-II (1845-1868), Ms, Archiv. gén. Rome. Les premières pages de l'ouvrage donnent des détails biographiques sur Mgr Bettachini, selon une notice que Mgr Semeria écrivit à la mémoire de son prédécesseur.

41 Orig.: Rome, Archiv. Postul., LM-Vincens. Lettre citée par Mgr Leflon, *op. cit.*, vol. 3, p. 633-634.

42 Lettre au cardinal Franson, préfet de la Propagande, 11 août 1847 (cf. volume 5 des *Lettres*, pp. 14-15). Le 25 septembre, il lui dit encore qu'il a «conçu une réelle estime » pour Mgr Bettachini (*Ibidem*, p. 16).

43 Lettre déjà citée du 11 août 1847.

44 Cf. Jean LEFLON, *op. cit.*, vol. 3, p. 634-635.

45 Lettre à Mgr Casanelli d'Istria, 7 octobre 1847, citée par le père Yvon Beaudoin, o.m.i., dans son Introduction au vol. 4 des *Lettres*, p. XVI.

46 Cf. *Lettres*, vol. 4, p. 13.

47 Lettre au p. Semeria, 12 mars 1851 (*Lettres*, vol. 4, p. 58).

48 Cf. *Lettres*, vol. 5, p. 24-25.

49 Cf. *Lettres*, vol. 4, p. 38, n. 17. La Propagande préparait à cette époque la prochaine division de l'île en Vicariats. *so Ibidem*, p. 34.

51 *Ibidem*, p. 36-40.

52 Lettre du 14 mai au p. Semeria (*Ibidem*, p. 38). A côté de ces «bonnes intentions», les points de désaccord ne manquaient cependant pas: paiement du voyage des missionnaires, manque de plan pastoral, etc. Ce sont eux précisément qui poussaient le Fondateur à demander la nomination du p. Semeria.

53 Cf. le long compte rendu qu'il en fait au père Semeria dans sa lettre du 14 mai; voir aussi la lettre au même du 17 janvier 1850. L'abbé Reinaud avait quitté la Congrégation des Oblats en 1841; il partit comme missionnaire d'abord au Proche-Orient, puis à Ceylan en 1844, et enfin dix ans plus tard en Algérie.

54 Lettre à Mgr Barnabé), 30 juillet 1849 (Vol. 5, p. 29-30).

55 Dans une lettre au cardinal Frasoni, en décembre 1849, il accusa Mgr Bravi d'arriver à l'épiscopat en marchant sur ses brisées («*suiffa mia rovina*»). Cf. Jean LEFLON, *op. cit.*, vol. 3, p. 637, n. 1. Mgr de Mazenod, qui était au courant des intrigues, écrit au père Semeria, le 17 janvier 1850: «Il fallait s'attendre au tour que l'on a joué à Mgr Bettachini...» (Vol. 4, p. 48). Il y fait aussi allusion dans ses lettres à M8 Barnabò: «Mgr Bettachini est frappé au cœur. Il s'imagine que Mg' Bravi lui a fait tort à la S. Congrégation de la Propagande» (28 janvier 1850); «J'ai des raisons de penser qu'il existe un grand froid entre Mgr Bettachini et le nouvel évêque, Mgr Bravi, d'autant plus que ce dernier semble vouloir tout prendre et réduire l'autre à la misère dans le partage des deux Vicariats» (27 février 1850). Cf. Vol. 5, p. 36.

56 Le Fondateur avait écrit, le 30 décembre 1848, à Mgr Barnabò: »Si dans la suite Mgr Bettachini venait à succéder au Vicaire apostolique de Colombo, la S. Congrégation pourrait nommer le supérieur des Oblats de Marie Immaculée Vicaire apostolique de Jaffna...» (Vol. 5, p. 25).

57 Lettre à Mgr Barnabò, 8 octobre 1849 (Vol. 5, p. 32). Les deux situations étaient cependant différentes, car Mgr Gaetano Musulce était âgé, tandis que Mgr Bettachini n'avait pas encore quarante ans.

58 Cf. lettre au père Semeria, du 10 novembre 1849. Il lui confie que son projet reste entier, s'efforce de dissiper ses craintes, l'exhorte à la disponibilité, puis, après lui avoir recommandé de «laisser agir la divine Providence», il lui assure qu'il y «donne les mains» et «presse ce résultat» (Cf. *Lettres*, vol. 4, p. 43).

59 Cf. *Lettres*, vol. 5, p. 36-37.

60 *Ibidem*, p. 38.

61 *Lettres*, vol. 4, p. 53.

62 *Lettres*, vol. 5, pp. 42-43.

63 Lettre à Mgr Barnabò, *Ibid.*, p. 46.

64 Cf. plus haut, la note 7.

65 Tel était déjà le sens de sa lettre à Mgr Barnabò, du 9 mars 1849 (Cf. la note 49).

66 Cf. *Lettres*, vol. 4, p. 58.

67 *Ibidem*, p. 62. Le P.S. est écrit serré dans les marges et en bord de pages; celles-ci sont partiellement déchirées et l'encre est délavée par l'humidité.

68 Deux semaines plus tard, le Fondateur écrit de nouveau au père Semeria. Il lui redit son opinion et la position de la Propagande, en ajoutant: «J'ai écrit au Prélat [Mgr Bettachini] à ce sujet de façon à ce qu'il se prononce [...] Nous verrons ce que Mgr Bettachini me répondra. C'est sa lettre qui a arrêté ici où l'on veut garder les convenances et ne pas donner un coadjuteur à un évêque malgré lui. (Lettre du 25 mars 1851, vol. 4, p. 63).

69 Rome, Archiv. Propag., fonds S.R.C., vol. 13, *Indie Orientali*, ff. 433-434.

70 Mgr Bettachini a écrit en italien: «*il lodato Monsignore*». On peut voir à ce propos la note 1 du volume 5 des *Lettres* (Introduction), où est expliqué l'emploi identique du mot «*benedetto* », en parlant d'une personne dont on se plaint avec impatience ou colère.

71 Après avoir cité la phrase centrale de ce dernier paragraphe, Mgr Leflon ajoute: Mgr de Mazenod se trouvait à Rome quand y parvint cette réponse, nette à souhait et quelque peu cavalière» (Cf. Vol. 3, p. 652). Nous savons cependant par de nombreux documents que Mgr de Mazenod était rentré à Marseille au début du mois d'avril.

On voit par cette lettre que, malgré l'avis de la Propagande, la position de Mgr Bettachini restait inchangée : il répète les mêmes arguments pour prouver que le projet de Mgr de Mazenod est à la fois prématuré et importun. Mais l'ultime pensée qu'il éprouve le besoin de manifester au cardinal Fransoni nous indique sans doute ce qui lui tenait le plus à cœur. C'est ce genre de réflexion qui pouvait justifier le jugement du Fondateur: «Il a cédé à un sentiment d'égoïsme» (L. au père Semeria, 3 juin 1851). Le Vicaire apostolique de Jaffna considérait, semble-t-il, surtout sa position personnelle. Sa réaction est en partie compréhensible: Pourquoi aurait-il besoin, lui encore «jeune et robuste», d'un coadjuteur? Il n'avait que 41 ans, et on voulait lui imposer un coadjuteur qui n'avait que trois ans de moins! Le Fondateur le reconnaît: «Il a pu dire avec vérité que vu son âge et ses forces il n'avait pas besoin de ce secours» (L. au père Semeria, 25 mars 1851); mais il voit plus large et plus loin: l'avenir de la Congrégation et surtout l'évangélisation de Ceylan, sur des bases plus solides. Les points de vue resteront aussi divergents; comme écrit Mgr Leflon, pendant des mois et des années, ce sera «un dialogue de sourds» (*loc. cit.*, p. 653). Seule la maladie, en 1856, fera fléchir Mgr Bettachini.

72 Le 25 mai, le Fondateur avait écrit à Mgr Barnabò une lettre de plusieurs pages, concernant diverses affaires étrangères à la Congrégation (Archiv. Prop. S.R.C. *Indic Orientali*, vol. 13, ff. 449-450). Il y avait ajouté les lignes suivantes: «Cette lettre est déjà trop longue pour que je vous parle des Missions. J'aurais cependant quelque chose à dire au sujet de celle de Ceylan qui me fait désirer plus que jamais que la S. Congrégation nomme enfin le père Semeria Coadjuteur... Je n'en dis pas plus pour maintenant ». Le Fondateur semble faire allusion à quelque élément nouveau. Peut-être s'agit-il de la visite et des aveux du jeune jésuite, qui avait intrigué pour supplanter les Oblats à Jaffna (cf. lettre au père Semeria, du 14 mai 1849; vol. 4, p. 40); il en parle en effet dans sa lettre du 15 juin à Mgr Barnabò (cf. vol. 5, p. 48) et en tire un argument supplémentaire pour faire nommer au plus tôt le père Semeria.

Le 3 juin, le Fondateur écrit au père Semeria pour lui annoncer l'arrivée de quatre nouveaux missionnaires; il parle de la visite du jésuite (vol. 4, p. 68), mais il attend encore la réponse de Mgr Bettachini. «J'attends une réponse de Mgr Bettachini à ma lettre écrite de Rome. Je tiens plus que jamais à ce qu'il fasse ce qu'on lui demande. Il n'a pas de raison plausible à se refuser à ce que je lui demande avec l'assentiment de la S. Congr. qui a compris l'importance de mes motifs. On sent bien qu'il n'aurait pas besoin à son âge de coadjuteur, mais on a parfaitement compris que la Congrégation des Oblats de Marie a besoin de voir un avenir devant elle pour se dévouer comme elle le fait, disposée même à faire davantage. Mais il faut que nous soyons rassurés sur toute éventualité ne fût-ce que de la mort du Vicaire Apostolique...» (*Ibidem*, p. 70).

73 Cf. *Lettres*, vol. 5, p. 47.

74 *Ibidem*, p. 48.

75 Cf. *Lettres*, vol. 4, p. 77-78.

76 *Minchione*: sot, benêt, niais. Le Fondateur avait cité cette «grosse plaisanterie» à Mgr Barnabò dans sa lettre du

15 juin.

77 Cf. *Lettres*, vol. 4, p. 75.

78 La lettre qui nous a été ainsi conservée témoigne de la hauteur de vue et de la noblesse de ton du Fondateur malgré les plaisanteries douteuses de son correspondant.

79 Cf. *Lettres*, vol. 5, p. 50. La précédente lettre au père Semeria en laissait percevoir quelque chose: «On m'a bien assuré à la Propagande (je te le dis sous le plus grand secret) que je pouvais être tranquille... »

80 Cf. *Lettres*, vol. 4, p. 80.

81 Le 17 novembre, le Fondateur écrit à Mgr Bravi et aux Oblats de Colombo; mais nous ne connaissons pas de lettre au père Semeria entre le 19 septembre et le 21 janvier 1852, ce qui aurait pu peut-être nous éclairer. Sans doute préférerait-il attendre une nouvelle réponse de la Propagande.

82 Lettre du Mgr Bettachini au cardinal Fransoni, 11 novembre 1851. Archiv. Propag. S.R.C., *Indie Orientali*, vol. 13, ff. 651-652.

83 Mgr Bettachini reprend ici le deuxième argument de la lettre envoyée par la Propagande, comme il ressort de la citation faite par le Fondateur le 19 septembre, au père Semeria. Il s'agit des avantages que peut procurer une telle nomination, pour lui-même, le Vicaire apostolique, et pour son Vicariat tout entier, à cause du soutien solide et durable que seule peut apporter une Congrégation missionnaire. Le Fondateur développera cet argument dans sa lettre du 16 avril 1852 à Mgr Bettachini (cf. *Lettres*, vol. 4, p. 96) Quand Mgr Semeria devint Vicaire Apostolique en vertu de son droit de succession, la mission fut officiellement confiée à la Congrégation des Oblats, alors que précédemment elle était attribuée personnellement à l'évêque de Toron. Le cas de Mgr Bettachini était un des derniers du système de la «commissio» à un évêque. Cf. Albert PERBAL, o.m.i., *Les Missions acceptées par Mgr de Mazenod de 1841 à 1861*, dans *Études Oblates*, 23 (1964), p. 120.

84 Mots soulignés ou mis entre parenthèses dans l'original. On ne peut mettre en doute la sincérité de Mgr Bettachini, dans son désir et ses efforts de pacification, mais on peut douter de la perfection du résultat: les signes de rivalités et d'intrigues ne manquaient pas dans le Vicariat, ce dont Mgr de Mazenod tirait argument. Ce que Mgr Bettachini oublie de dire ici, c'est que « grâce à Dieu » il avait près de lui un homme d'une patience remarquable, le père Semeria!

85 Mgr Bettachini emploie ici le mot «Coadjuto.», par opposition à «Coadjutore..»

86 L'expression de la lettre du Fondateur manque de précision. Il s'agit sans doute de la réponse favorable de la Propagande à sa proposition de faire nommer le père Semeria coadjuteur, avec droit de future succession.

87 Dans la lettre du 8 décembre 1851, qu'il confie à Mgr Taché partant pour Rome, il promet d'envoyer quand même les deux missionnaires demandés par Mgr Bettachini, puis il ajoute: 'Il ne fallait pas moins que vos paroles rassurantes pour m'apaiser sur le sort de nos missions de Ceylan, mais il m'est impossible de comprendre les difficultés de Mgr Bettachini au sujet d'un coadjuteur, nomination à laquelle je tiens tant pour la tranquillité de la Congrégation et la paix des missionnaires» (*Lettres*, vol. 5, p. 53).

88 Orig. italien: Rome, archiv. de la Propag., *Udienze*, vol. 119 (1854), ff. 1486-1487.

89 *Lettres*, vol. 2, p. 63, n. 16; cf. aussi p. 68.

90 *Ibidem*, p. 62-63.

91 *Lettres*, vol. 4, p. 122; cf. aussi vol. 5, p. 80.

92 Cf. Gaston CARRIÈRE, o.m.i., *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie Immaculée au Canada*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, vol. 1, p. 51.

93 Cf. *Lettres*, vol. 2, p. 84.

94 Cf. la lettre au père Baudre, supér. à Galveston, 14 mars 1855, dans le volume 2 des *Lettres*, p. 94-98.

- 95 Voir, dans le volume 2 des *Lettres*, la lettre à Mgr Odin, du 20 juin 1857 (p. 157-159) et celle du père Gaudet, du 23 juin (p. 160-161).
- Cf. aussi: Bernard DoYON, o.m.i., *The Cavalry of Christ on the Rio Grande, 1849-1883*, pp. 49-57 (The College, «the Dream that failed»); Jean LEFLON, *op. cit.*, vol. 3, p. 611-617.
- 96 Orig. italien: Rome, Archiv. de la Propagande, *Udienze*, vol. 125 (1857), ff. 1163-1164. Dans le fonds *Udienze* (vol. 122, ff. 2732-2733) se trouve aussi l'original italien de la lettre du 15 novembre 1855 à Mer Barnabò; lettre déjà connue grâce à la copie du Registre de correspondance 1855-1863 (p. 37) et publiée dans le volume 5 des *Lettres* (p. 94-96). Signalons encore deux autres lettres non publiées ici; dans le volume 120 (f. 2551), une demande de renouvellement de facultés pour 5 ans, en latin, signée par le Fondateur (23 août ? 1854); dans le volume 124 (f. 2584), une demande, en latin, de concession du scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, jusqu'ici privilège des Théatins (2 septembre 1856), écriture du père Casimir Aubert, signature du Fondateur. Dans le volume 134 (1860) du même fonds, on peut trouver des plaintes des Théatins contre Mgr de Mazenod, à propos de cette concession (ff. 1365.17, 1379-1382).
- 97 Sœur Céleste Peyre, de la Congrégation des Sœurs de S. Joseph de l'Apparition fondée par sainte Émilie de Vialar, qui était décédée à Marseille le 24 août 1856 et fut canonisée en 1951. Sœur Céleste était supérieure de la maison de Rome depuis 1852; elle deviendra plus tard première Assistante de la Congrégation.
- 98 Notre petit saint Semeria» (*nostro santarello Semeria*, dans l'orig. italien) est une expression assez souvent employée par le Fondateur à propos de son «cher Semeria», du «bon père Semeria», du «très bon frère Étienne Semeria»; cf. par exemple les lettres du 30 juin et du 30 août 1856 (vol. 5, p. 102 et 105).
- 99 Mgr Semeria s'était embarqué à Marseille le 2 mars 1857, accompagné des pères Gouret, Pouzin et Laclau-Pussacq. Quoique «bon et beau», au dire du voyageur, le trajet jusqu'à Aden ne se fit pourtant pas sans ennuis. Le bateau prit beaucoup de retard: à la suite d'un accident de machine, il fallut attendre vingt jours à Suez; puis la mauvaise qualité du charbon la rendit poussive tout le long de la mer Rouge, au point qu'il fallut s'arrêter à Aden pour changer de charbon (cf. J. BATAYRON: *Le diocèse de Jaffna et les Oblats de M. I.*, vol. I, p. 191-192).
- 100 Le vieux Vicaire apostolique de Colombo, Mgr Gaetano Musulce, originaire de Goa, mourut le 25 janvier. Sa succession revenait à Mgr Bravi, son coadjuteur depuis 1849.
- 101 A propos de ce mot «béné., voir plus haut la note 70. Mgr Bravi mourra trois ans plus tard sur le bateau faisant route vers l'Italie et sera enseveli près de Suez (Cf. *Journal Semeria*, copie Batayron, p. 385).
- 102 Mgr de Mazenod approchait alors de ses 75 ans. Jouissant d'une verte vieillesse, déployant une étonnante activité et à la veille d'entreprendre un long voyage, il ne voulait pourtant pas se bercer d'illusions.
- 103 Le Fondateur a écrit le mot «dévouement» en français, puis l'a souligné et en a donné la raison entre parenthèses. Il prenait en effet ce mot dans son sens fort: celui de don de soi, de sacrifice de ses intérêts, de sa vie à une personne, à une cause... c'est-à-dire à Jésus Christ, à, son Église, à sa mission... Il le renforçait même par des qualificatifs tels que «total., «absolu., «sans borne., dans la droite ligne de la Préface des Constitutions. «Cet esprit de dévouement total pour la gloire de Dieu, le service de l'Église et le salut des âmes, est l'esprit propre de notre Congrégation.... a-t-il écrit au père Tempier le 22 août 1817 (Toussaint RAMBERT, o.m.i., *op. cit.*, vol. I, p. 237; *Lettres*, vol. 6, p. 38).
- 104 Cf. *Lettres*, vol. 5, p. 107.
- 105 Cf. *Lettres* au père Tempier, 15 juillet (vol. 3, p. 133), 5 août (*Ibidem*, p. 146); A. REY, o.m.i., *op. cit.*, vol. 2, p. 643, 647.
- 106 Cf. *Lettre* au p. Tempier, 1^{er} août (vol. 3, p. 141-142); A. REY, o.m.i., *op. cit.*, vol. 2, p. 645-646. Le père Ryan fut d'abord un ardent prédicateur en Angleterre et en Irlande. Il fut alors choisi pour une mission assez inattendue: supérieur du Collège catholique d'Ottawa. Il arriva au Canada en décembre 1863. C'est sous son supériorat que le Collège fondé en 1848 par Mgr Guigues obtint du gouvernement Canadien (août 1866) la charte et les droits universitaires. (Les démarches officielles furent faites par le père J.-T. Lavoie, o.m.i., préfet des études). Le père Ryan retourna peu après en Irlande. Homme très actif, il décéda presque soudainement le 11 septembre 1877, dans sa quarante-troisième année, à la maison d'Inchicore, dont il était le supérieur depuis deux ans (Cf. *Le Père Ryan (Timothée)*, dans *Notices nécrologiques des membres de la Congrégation des Oblats de Marie*

Immaculée, Paris, Hennuyer et Fils, 1879, vol. 3, p. 424-428; *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 3 (1865), p. 137, 202, 207; 7 (1868), p. 78-79; Georges SIMARD, o.m.i., L'Université d'Ottawa..., Québec, *L'Événement*, 1915, 39 p.

107 *Lettres*, vol. 5, p. 94.

108 *Ibidem*, p. 104.

109 Cf. Jacques BATAYRON, *op. cit.*, vol. 1, p. 219.

110 Archiv. Propag., S.R.C., *Indie Orientale*, vol. 16 (1857-1858), ff. 57-58.

111 Cf. Jacques BATAYRON, *op. cit.*, vol. 1, p. 192-195.

112 *Ibidem*, p. 219.

113 Lettre à Mgr Semeria, 10 octobre 1857, Vol. 4, p. 139. À la fin de cette même lettre (p. 141), le Fondateur réitère ses recommandations. De même encore au père Bonjean, le 16 octobre 1858 (p. 144) et le 19 novembre 1859 (p. 148), à Mgr Semeria le 18 février 1860 (p. 151). On déplorait déjà la mort de trois jeunes missionnaires oblats à Ceylan: le père Félix Leydier mort en 1851, ayant à peine trente ans et après deux ans seulement de service à Ceylan; le père Joseph Ciamin, mort en 1853 à trente-trois ans dont six passés à Ceylan; le père Victor Lacombe, mort en 1855 à vingt-neuf ans, après moins de deux ans dans l'île.

114 Mgr de Mazenod au père Semeria, 5 août 1851: «On m'a bien assuré à la Propagande (je te le dis sous le plus grand secret) que je pouvais être tranquille, que toute l'île nous était réservée, mais je suis trop vieux pour attendre. Je tiens de voir avant de mourir un commencement d'exécution» (*Lettres*, vol. 4, p. 75).

115 Rome, Archives de la Postulation, LM-Vincens.

116 Cf. Lettres au père Semeria, 9 mai 1848, 23 mars, 14 mai et 10 novembre 1849 (vol. 4, p. 11, 35, 36, 42). En fait, la personne et les intrigues de l'abbé Reinaud qui proposait ce projet n'inspirait guère confiance, comme on le voit par ces lettres.

117 Voir, entre autres, la lettre du 18 décembre 1853 au cardinal Fransoni (vol. 5, p. 77-78), celles du 12 juillet et du 2 août à Mgr Barnabò (*Ibidem*, p. 89 et 93). «Voilà Mgr Bravi à Rome. Que peut-on attendre de ce Prélat rusé et si peu notre ami, tout au contraire... On dirait... qu'il n'a jamais pardonné ni oublié que les Oblats de Marie lui furent imposés, et toute sa peur a toujours été d'en voir arriver d'autres...» (*Ibidem*, p. 93).

118 Voir, par exemple, la lettre du 21 juillet 1853 au cardinal Fransoni (vol. 5, p. 67-68), celle du 5 octobre 1853 à Mgr Barnabò (*Ibidem*, p. 73) et celle du 25 janvier 1856 au cardinal Fransoni (*Ibidem*, p. 99). Cette dernière est particulièrement explicite; ayant été averti de la nomination prochaine du père Semeria, il écrit: Je vous remercie également, Éminence, de la bonne nouvelle au sujet de la prochaine décision concernant nos missions de Ceylan, je dis bien de Ceylan bien que vous ne parliez que de Jaffna. Je serais peu content que nos missionnaires fussent relégués dans le Vicariat de Jaffna, si pénible et si difficile à évangéliser, au point de ne plus espérer être appelés à Colombo....

119 *Lettres*, vol. 5, p. 101. 119 „

120 Lettre au cardinal Barnabò, 30 août 1856 (cf. vol. 5, p. 105-106). Le 29 octobre suivant, il écrit encore au même: «Je vois disparaître avec regret l'espoir qui me fut donné, il y a quelques années, de voir confier aux Oblats les deux Vicariats. Combien il est plus facile de faire le bien à Colombo qu'à Jaffna» (*Ibidem*, p. 106).

121 Lettre au cardinal Barnabò, 21 octobre 1857 (*Ibidem*, p. 111).

122 *Ibidem*, p. 112.

123 Lettre au cardinal Barnabò, 20 décembre 1857 (*Ibidem*, p. 114).

124 Lettre au même, 15 avril 1860 (*Ibidem*, p. 125).

125 Voir notamment la belle lettre du 3 décembre 1858 (*Ibidem*, p. 117-120), et celles des 4 et 20 juillet 1860

(*Ibidem*, p. 128-130, 131-133).

126 Lettre au même, 13 septembre 1860 (*Ibidem*, p. 135).

127 Lettres du 6 avril (*Ibidem*, p. 151, note 5) et du 15 avril 1861 (cf. la première partie de cet article, *Vie Oblate Life*, 41 (1982), p. 194). La solution du transfert de Mgr Semeria à Colombo ne sera pas adoptée par la Propagande. Après une vacance de deux ans, Colombo sera confié au sylvestrin Sillani. Le Vicariat du sud ne sera attribué aux Oblats qu'en 1883, avec Mgr Bonjean. Alors seulement sera réalisé un des vœux les plus chers» au cour du Fondateur (29 mars 1861, *ibidem*, p. 151).

128 Orig. italien: Rome, Archiv. Propag., *Udienze*, vol. 129 (1858), f. 1047.

129 Rome, Archives de la Postulation O.M.I., Registre des copies (1855-1863), p. 190. La lettre y a été recopiée par un secrétaire à la date du 3 juillet, mais l'original porte la date du 30 juin.

130 Voir la fin de cette lettre, dans le volume 5, p. 116. La lettre du 30 juin répond d'abord à des questions posées le 15 de ce même mois par le cardinal Barnabò au sujet d'un séjour à Marseille de sept missionnaires Capucins. Mais il s'étonne de ce que la cardinal n'ait rien dit de la dispense demandée depuis un mois et demi.

131 Jean Gallo était né à San Remo (diocèse de Ventimiglia) le 17 décembre 1835 et avait prononcé ses vœux le 8 décembre 1855. Le Fondateur en avait besoin pour l'Oeuvre des Italiens, au Calvaire de Marseille (cf. la lettre du 28 avril). Le père Gallo fut plusieurs années prédicateur missionnaire en Provence et en Corse, mais c'est à l'Oeuvre des Italiens qu'il consacra la majeure partie de sa longue vie. Les *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 22 (1884), p. 378-380 ont rapporté sur lui un éloquent témoignage des Siciliens. Le père Gallo mourut à Marseille le 19 janvier 1918.

132 François-Edwin Bonnefoy était né à Lorgues (Fréjus) le 27 février 1836 et avait fait sa profession le 15 août 1856. Il fut ordonné prêtre le 8 septembre 1858 (comme aussi sans doute le père Gallo), dans la chapelle de Montolivet. Il fit partie de la première équipe de la mission d'Angers en 1860, puis en 1862 fut envoyé à la maison de Paris, fondée l'année précédente (cf. *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 1 (1862), p. 571-574; de 1863, p. 545). Le père Bonnefoy sortit de la Congrégation le 23 septembre 1863, et devint plus tard évêque de la Rochelle, puis archevêque d'Aix.

133 Signalons simplement quelques autres lettres très brèves de ce fonds: - du 31 octobre 1859, appuyant la demande de dispense des vœux faite par le père Jean-Baptiste Naughten (Vol. 133, f. 2402); - du 6 juillet 1860, demandant la dispense d'âge pour ordonner le diacre oblat François Semeria (Vol. 136, f. 1612); - du 24 février 1860, quatre lignes au bas d'une lettre de la Supérieure générale des Sœurs de St Joseph de l'Apparition, pour appuyer une demande de celle-ci (Vol. 136, f. 1451).

134 Orig. italien: Rome, Archiv. Propag., *Udienze*, vol. 134, f. 380.

135 *Lettres*, vol. 5, p. 123-124.

136 Il s'agit de l'abbé François Tenougi, comme le précise une note d'un secrétaire de la Propagande au verso de l'original. L'abbé Tenougi (1816-1894) était aumônier au lycée de Marseille depuis septembre 1855, mais Mgr de Mazenod dut lui écrire le 2 février 1860 pour lui faire part de son remplacement par décision du recteur d'académie: ses relations étaient difficiles avec la direction de l'établissement (*Lettres administratives*, VII, p. 76). Il écrivit quelques ouvrages religieux, dont l'un, *Defense des premières vérités de la foi*, reçut une lettre d'éloge de Mat de Mazenod (28 février 1859).

137 L'évêque de Marseille poursuit: «Je dirai la même chose de toutes les demandes de l'abbé Tenougi. Quel besoin a-t-il de tant de facultés?...» Il donne ensuite son avis sur chacune de ces demandes: facultés de donner les scapulaires du Carmel, de la Trinité, de l'Immaculée Conception, de donner la bénédiction avec indulgence plénière à la fin des exercices spirituels, d'avoir un autel privilégié.

138 À propos de ce fonds S.C., voir la première partie de l'article dans *Vie Oblate life*, 41 (1982), p. 182.

139 Orig. italien: Rome, archiv. Propag., S.C. *Greci Melchiti*, vol. 21 (1844-1848), ff. 49-50. L'original a été trouvé fortuitement par le père Johannes Metzler, en mai 1982. Déjà connue par la copie du *Registre des Lettres administratives*, vol. V, p. 18 (archiv. de l'évêché de Marseille), cette lettre n'a pas été publiée dans le volume 5 des *Lettres*, puisqu'elle ne concerne pas les Oblats. Une phrase du début a cependant été citée dans

l'Introduction de ce volume (p. XI): «Un de nos poètes commence une de ses élégies par ces mots: «*Qui me délivrera des Grecs, etc.*».

140 Orig. italien: Rome, archiv. Propag., S.C. *Anglia*, vol. 14 (1855-1857), ff. 1218-1219. Déjà connue par le *Registre de correspondance* 1855-1863, p. 125-127 (Rome, archives de la Postulation O.M.I.), elle a été publiée dans le volume 5 des *Lettres*, p. 108-110.

141 Orig. italien: Rome, archiv. Propag., S.C. *Ocenia*, vol. 4, f. 594. Lettre trouvée par hasard par le père Metzler.

142 Cf. la note 7.

143 Cf. la lettre du 22 décembre 1850 au Président de l'Oeuvre à Lyon (*Lettres*, vol. 5, pp. 222-224). Le Fondateur y écrit notamment: «Je n'ai pas besoin de vous dire que Rome compte entièrement sur la Propagation de la foi pour fournir aux besoins de ce Vicariat et aux frais de voyage des quatre missionnaires qui se rendront au poste qui leur est indiqué dès que le Vicaire Apostolique sera sacré», (p. 222). Le Fondateur apprit la nomination de Mgr Allard au début du mois (cf. lettre au père Allard, 4 décembre 1850; vol. 4, p. 188-189).

144 Ancien nom de Durban.

145 Le Fondateur écrit le même jour au Président du Conseil central de la Propagation de la foi, à Lyon (cf. *Lettres*, vol. 5, p. 227-228) pour le remercier mais aussi se plaindre de l'insuffisance de l'allocation: «...la somme de 10.000 f. allouée est tout à fait insuffisante pour payer le voyage de ces six personnes et pourvoir à leur existence pendant l'année de leur arrivée dans leur mission. Ne faudra-t-il pas aussi fournir une chapelle à l'Évêque et à ses missionnaires? Vous jugerez sans doute, Monsieur le Président, qu'il faudrait le double de la somme allouée pour pourvoir à ces divers besoins» (p. 227). Nous apprenons par cette même lettre que le Fondateur avait rencontré à Rome l'Évêque de l'île Maurice qui lui a dit que le Natal «était un pays d'avenir, une superbe mission pour le bien qu'on est appelé à y faire» (*Ibidem*).

146 Lettre à Mgr Barnabò, 30 mars 1850. Cf. *Lettres*, vol. 5, p. 39.

147 Lettre à Mgr Barnabò, 24 mai 1850. Cf. *Ibidem*, p. 40.

148 Lettre au cardinal Fransoni, 25 juillet 1850. Cf. *Lettres*, vol. 5, p. 41-44. Le Fondateur étayait son refus d'un deuxième motif: il n'osait se flatter de réussir là où les Maristes, pourtant zélés, avaient échoué (cf. p. 43). Comprenant ces raisons, le Préfet de la Propagande n'insista pas (cf. lettre du cardinal Fransoni à Mgr de Mazenod, 16 août 1850). Dans sa lettre au Président de l'Oeuvre de la Propagation de la foi, à Lyon, du 22 décembre 1850, le Fondateur écrivait: «L'obéissance qui nous avait fait accepter ce pénible Vicariat (du Natal) encourage Rome à nous proposer d'accepter aussi les deux Vicariats réunis en un que MM. les Maristes avaient été obligés d'abandonner en Océanie. Je me suis permis de les refuser...» (*Lettres*, vol. 5, p. 222). Sur la mission de Mélanésie-Micronésie, cf. A. PERBAL, *art. cité*, dans *Études Oblates*, 23 (1964), p. 136-137.

149 À cette date, la mission du Natal n'attendait plus que le « Fiat » du père Allard. La Propagande avait donné son avis favorable à sa nomination le 26 août 1850, le décret de nomination avait été signé le 5 octobre, Mgr Barnabò en avait informé Mgr de Mazenod le 15 novembre, celui-ci avait averti le père Allard par lettre du 4 décembre et avait entrepris le 22 décembre les démarches auprès du Conseil de la Propagation de la foi pour le financement du voyage et de la fondation, enfin les Lettres apostoliques étaient arrivées à Marseille le 8 février 1851, nouvelle que le Fondateur avait aussitôt transmise à l'évêque nommé (lettre du 9 février).

150 Lettre à Mgr Allard, 18 avril 1851. Cf. *Lettres*, vol. 4, p. 193-194.

151 Le père Sion, décédé le 19 mars, se proposait de publier un troisième article sur la découverte de ces lettres du Fondateur.

Father Anatole Hidién, 1840-1871 the First Oblate to Die in South Africa

SOMMAIRE – Le père Brady, historien très versé dans l'histoire de l'Afrique du Sud nous raconte la vie du père Anatole Hidién, missionnaire en Afrique de 1864 à sa mort. Malgré sa courte vie missionnaire, le père Hidién se dévoua particulièrement à Roma, Lesotho, et eut beaucoup à souffrir à cause de la sévérité de M^{gr} Allard qui donnait difficilement juridiction à ses prêtres. Il s'affaira à Bultfontein où il fut le premier prêtre dans les mines de diamant et où il trouva les aventuriers dans les pires conditions sanitaires et où son dévouement devait le conduire lui-même au tombeau, victime de son zèle.

The story of Bishop Eugene de Mazenod's acceptance of the Mission of Natal, South Africa is well known to most Oblates. It was during Holy Week 1850 and particularly in his fervent prayers of Holy Thursday night that he accepted it as the will of God. The Prefect of Propaganda Fide, cardinal Alessandro Barnabò, had suggested it to him and the Holy Founder, ever responsive to the mind of the Church, had given his consent.

The development of his religious family was like that of the tiny seed. Fathers de Mazenod and François-de-Paule Tempier in that Old Carmelite Convent in Aix in 1816, a few fervent clerics later added to their number, their name Missionaries of Provence, changed in 1825, as he was about to journey to Rome for Papal approval, to Oblates of St. Charles and then finally with the Rules and Constitutions approved by Leo XII that name, which he always treasure, Missionary Oblates of Mary Immaculate. At that time the personnel of his Congregation only numbered ten ! They were engaged in the giving of Missions in France and proud to have the care of several Marian Shrines, Laus, Notre-Dame de L'Osier, Notre-Dame de Lumières and others.

The moment of moments, God's own time came in 1841 when Bishop Ignace Bourget of Montreal passing through Marseilles on his way to Rome was the guest of Bishop de Mazenod. He had heard of this "Apostle Paul of our own day" and especially that he was Founder and Superior General of a religious family. He begged for Missionaries in his vast territory where the need was so great. Bishop de Mazenod prayed about it and of necessity consulted his brother Oblates. How proud he was of their reply – *Ecce ego, mitte me!* The result was almost miraculous as the numbers of subject increased from 45 to 415 at the time of his own death.

The following year, 1842, he was able to realize a long felt dream and to send his sons to England and in 1847 he accepted the mission in Ceylon. It is not surprising then that cardinal Barnabò should make the approach to the Oblates for Natal, South Africa. He had already approached the Jesuits and the Holy Ghost Fathers, both of whom refused. The date of formal Papal approval was in a document signed 5th October, 1850 but it took almost two years of preparation before the pioneer group was to arrive in Natal.

The Founder's choice of the future Bishop and Superior of the pioneers was Father Charles Bellon, one near his heart, a one time Secretary and before that the Superior of the first missions in England. The refusal of Father Bellon on the plea of ill health was a deep disappointment, more especially as the Founder's ideal and demand of obedience from his subjects was so high. We might note here that later Father Bellon was appointed Director General of the Holy Family Congregation founded by Father Pierre-Bienvenu Noailles, a close friend of Eugene de Mazenod from his seminary days at St. Sulpice in Paris. All three were to die within six months of each other in 1861. Father Noailles on February 8th; the Founder on 21st May and Father Bellon on June 27th, 1861.

The Founder's second choice for Natal was Father Jean-François Allard whom he had sent to Canada and who was now Novice Master and Spiritual Director to Mother Marie-Rose, beatified on May 23rd 1982, and her Religious Family called Sisters of the Holy Names of Jesus and Mary at Longueuil,

Canada.

In his letter to the Bishop of Bytown [Bishop Eugene-Bruno Guigues] the Founder said : "...in sending you Father Allard, I send the best I have ... ", while to Father Allard himself he wrote : "...as soon as you receive my letter come to me at Marseilles ..." Overwhelmed with the great responsibilities of the episcopate and in a strange land, the Novice Master wrote a long letter in which he stated his unworthiness. A second and third letter was penned by the Superior General — the last word on the subject — "The Vicar of Christ calls you, immediately on receipt of this letter set out on your journey. Any further delay on your part will mean that your mission and souls will suffer". That was enough, the Novice Master bowed his head and obeyed. His episcopal ordination took place at Marseilles on 13th July 1851 at the hands of the Founder himself. The next few weeks were spent in making the necessary preparations for his departure to Natal.

In view of what is to follow let us recall here the words of Bishop Bourget who must have been sorry at the departure of this missionary — "What a treasure you have given me in Father Allard. He is a Saint; I think he will sanctify all of us with himself. I thank God in inspiring you with the thought of sending us this priest."

The pioneer group who accompanied the Bishop to Natal were Father Jean-Baptiste Sabon, who had laboured for a short while in Algiers; Father Lawrence Dunn, recently ordained who hailed from the English mission; Scholastic Brother Logegaray, highly recommended by the Superior General and whom the Bishop should raise to the Priesthood "as soon as possible after his arrival in Natal"; and Missionary Brother Compin who was to serve the new Oblate Community.

We need to draw attention here to the fact that Father Sabon early on made several appeals to return to France for the reason of ill health. Father Dunne returned to Europe within the first year as also Brother Joseph Compin and Father Logegaray within five years of his ordination gave up his Priesthood and religious vows, went over to the Paris Mission Society — a protestant sect who had been labouring in Basutoland for over thirty years. Father Sabon was the only one to remain with the Bishop until his own death in 1885. Two years after the arrival of the pioneer group in January 1854 Father Justin Barret and Brother (later Father) Jean-Joseph Gérard arrived in Natal. The Bishop in his correspondence with the Superior General pleaded for help if he was to extend his missionary labours among the African peoples. At first he received a severe reprimand — what have you done with those we sent you initially? The Bishop was still the Novice Master and his priests often treated as novices. Next came Father Victor Bompert in 1856 who was put to the test within eight years to undertake the journey to Delagoa Bay. The year 1860 saw the arrival of Father François-Marie Le Bihan and each of these in turn was accompanied with a Missionary Brother Pierre-Bernard Terpent, Ferdinand Manuel and Laurent Tivenan.

It is at this point in time that the Oblate who is (to be) the subject of this paper appears.

Anatole Hidien was born on July 3rd 1840 at Déols in the diocese of Bourges in Southern France. His parents found him to be of a difficult disposition and at times their patience was sorely tried. At an early age he was sent to the Cathedral Junior School of Bourges and it was there that he showed his musical talent which over the years developed so that his knowledge of the rudiments of music, his ability to play several instruments and his signing voice stood him in good stead in his scholastic years and later in his missionary fields.

He entered the Oblate Novitiate in September 1859 at Notre-Dame de L'Osier and made his Religious Profession at the hands of Mgr. Hippolyte Guibert, then Bishop of Tours, on 17th February 1861 — just a few months before the death of our Venerated Founder. It was at the Scholasticate in Autun, following a brief stay at Montolivet in Marseilles, that he came into contact with Father Aimé Martinet who was the Superior and on Sunday July 5th 1863, the anniversary of his Baptism, that he was ordained Priest. The following year he received his obedience for the Vicariate of Natal.

Father Franz Hager, to whom we in South Africa owe so much in the historical field, has read into the photograph of this young Oblate the following description: "He was of an impressive appearance. The

thick black beard was a contrast to his rather delicate build. From under the bushy eyebrows two bright, mild almost dreamy eyes looked out. In his graciously polite and assured manner he added a disarming and childlike approach, which is very much in evidence in his letters."

Awaiting his departure he spent a few weeks in Leeds, England to improve his English. It must have been with a spirit of adventure that the missionary party set out for Natal. His companions were one other Oblate Priest Father Jules-Marie Barthélemy and two brothers Tivenan and John Moran along with the pioneer group of Holy Family Sisters destined for the mission in Basutoland.

Their sailing vessel, the "Nereide" was a small warship already crowded with about 600 soldiers on their way to the French Colonies. Of necessity the ship called at many ports with the result that the journey to Natal took nearly six months. Father Hidien made himself of use to crew, soldiers and his missionary companions. Even the Captain was well disposed to him and gave him a cabin alongside his own. Here the missionaries were able to offer Holy Mass, say their daily prayers and even in recreational times join in folk songs. The days dragged at first but as all became acquainted there was an outlet of his youthful zeal among the crew and soldiers aboard. Father Hidien proved himself a leader and with his strong voice led at all times.

On May 11th they arrived at the Cape, to be welcomed by Mgr. O'Hare, Vicar General to Bishop Thomas Grimley. They stayed for only four days then the sea journey continued around the African Coast to Port Natal which they reached on May 27th to be welcomed by Father Sabon, at that time the first and only priest in Durban, before going on to Pietermaritzburg where they hoped to meet Bishop Allard.

The weeks went by and no news from Basutoland, then when the Bishop did arrive he was delayed in Pietermaritzburg waiting for the printing of a simple prayer book in Sesotho, which had been prepared by Father Gérard. It was all very frustrating especially for these young Missionaries so anxious to reach their destination. Occasionally Father Hidien was sent on distant sick calls with Father Barret and we find him travelling even as far as Newcastle; but the interim, even though hours were spent daily in learning the language, was difficult, even heartbreaking and we find the young Missionary writing a pitiful letter to Father Joseph Fabre, the Superior General, complaining of the prolonged periods of inactivity. The lengthy letter received in reply is to be found in Volume II of *Notices nécrologiques* and is well worth reading as it deals with the need of patience and the reward of obedience: "...you have done so much for others and with such generosity. Accept the delay in the same spirit, offer it up for your beloved natives. You are anxious to do so much for them, there would be both generosity and merit in God's sight if you practice the virtue of obedience on their behalf".

The day finally dawned when Father Hidien was sent on ahead to Motse-oa-m'a-Jesu (Roma) to prepare the necessary accommodation for the Sisters. He started on his long journey accompanied by a few natives and four pack-horses and arrived at the Mission on Christmas Day. He wasted no time in joining Father Gérard and Brother Bernard in building a primitive dwelling to serve as the first Convent. The Bishop's journey was a much longer one, a real adventure as described for us later in letters from the Bishop and Father Gérard. The last few miles were fraught with many difficulties especially in crossing the Caledon River which was in spate and Father Hidien and Brother Bernard had to come to their assistance from Roma and help laboriously in the crossing. It was only at the end of April that the Bishop and the Sisters arrived at their destination after a stretch of fifty four days.

Father Hidien was now busy in the making of tables, chairs and other necessities. Timber was scarce and when located in tree-form it had to be cut and then carried long distances to the mission. The young Missionary was busy and happy in his daily tasks and had the opportunity of improving his knowledge of the native language. Moshesh the Great Chief of the Basutos was a frequent visitor to the mission, he was also interested, even fascinated, with the Sisters and proved himself a friend and companion to Father Hidien. "Not one of my Basutos speaks the language as well as Fr. Hidien", he said. When his son Letsie took ill Father was a frequent attendant and helped all he could in alleviating pain and suffering. Time was to see him even as a confidant to the Chief and he endeared himself to all of his flock.

When, on his arrival in Basutoland Father Hidien went to Thaba Bosiu to pay his respects to

Moshoeshoe on December 26th the latter welcomed him warmly, sat among them to chat and Father helped the King to play "Maria A Bokhabane" on his pipe. The King blew into the instrument and Father played the melody with his fingers. His Majesty was delighted. "We entertained them with a musical performance and they admired our Hymn and Father Hidien's talent."

The Mission of Motse-oa-m'a-Jesu began in 1863. Bishop Allard and his companion Father Gerard, disappointed in their lack of success among the Zulu peoples at St. Michael's and Our Lady of Sorrows Missions in Natal had planned to make a missionary visitation of the adjoining Orange Free State and undertook a prolonged journey on horseback calling on the various scattered Catholic families. It was in this way that they came to Fickburg, a boundary town of Basutoland. Here they met Molapo, the son of Moshesh, who encouraged the Bishop to visit his father at the mountain fortress of Thaba Bosiu and ask him to make a foundation in Basutoland across the Drakensberg Mountains. Not only was the Bishop and his companion well received but Moshesh granted their request and he himself chose the valley where they were to settle. It was called Motse-oa-Jesu, and, at times, after the Sisters arrived – Nuns Hoek – and finally the Protestants gave it the name of Roma, the name that has remained.

It was a beautiful and long valley enclosed by mountains or Kopjies with only one entrance at the nearest end to Maseru. The first little church was blessed and opened on November 1st, 1863 and nearby sites were chosen for a church on a promontory of rock dedicated to St. Michael and one to St. Joseph at Koro-Koro. The Priest's house, a very simple structure in which the Bishop also lived, and then the Convent with the school buildings alongside were situated at the entrance to the valley and this was the picture at the time of Fr. Hidien's arrival two years later.

In no time Father had regulated the school, taught the children hymns and songs he composed and set to music himself and his gifted and resonant voice soon led and encouraged the natives – adults and children alike – in the Church and in the classroom.

There was only one sad blot on the whole horizon but it stifled his Missionary zeal and formed a barrier between the Pastor and his flock. Bishop Allard was indeed a Missionary in a distant land but he was still in many ways the Novice Master, the ascetic, and of scrupulous nature. No doubt the young Priest with perhaps new ideas born out of another age and his training in Autun Scholasticate, even in those days, although the phrase is modern, there must have been a generation gap and the Bishop kept a tight rein on his few priests. This was apparent even in the first two years in Pietermaritzburg and now again in Basutoland. Every Missionary received his "faculties", probably wider than those in the towns and the cities of Europe, but they were approved and, on occasion, restricted by his own Vicar Apostolic. At the time of which we are writing and in the Roma Mission, of the five or six Priests only Father Gérard had open faculties to hear confessions. The others had to apply to the Bishop for each and every occasion, and when at times this restriction was lifted it still did apply to Father Hidien. It was a heavy cross to bear especially as his zeal, missionary endeavour and attachment to his flock took him further afield and in due course he was a favourite among his people and they found him more approachable than other Missionaries. His virtue of obedience and of patience was tried to the utmost and in his correspondence to the Superior General and his former Superiors in France he gave vent to his feelings and asked for a possible solution to his difficulties. To run ahead in our biography we might state here that this particular mode of action by Bishop Allard was one of several complaints that led to the visitation of Father Aimé Martinet, now Assistant General, in 1869 and the ultimate resignation of the Vicar Apostolic in 1874.

Fr. Howard Saint George of Durban writing and commenting in his book *Failure and Vindication* on a reference in Bishop Allard's Journal on page 174 (7th March 1868) concerning restrictions of the Clergy on points of morals and local custom, states:

This indicates a point of crisis having been reached in Bishop Allard's administration. Ever since the arrival of Father Hidien and Father Barthélemy in the Vicariate tension had grown between the older priests, apart from Sabon, and the newcomers in regard to the administration of the Sacrament of Penance. The older generation was still much influenced by the "rigorist school". It was only from the time of St. Alphonsus' teaching the school of "probabilists" had appeared. This school was far more lenient in dealing with penitents... Allard denied full faculties to Father Hidien and justified his step by claiming that a new Christianity should not be allowed to become confused through theological differences of opinion made evident in the delicate matter of the Confessional. For Father Hidien this was great trial and details of which are elaborated on in his long Obituary written by Father Martinet in the

"Notices Nécrologiques" of the Oblates...

On February 9th 1872 the Bishop agreed to make an allowance to his restrictions "because Providence has removed one of the great reasons for not allowing it up to the present".²

Meanwhile Father Hidien carried on with his daily duties, there was still much carpentry to be done, he had started a simple school for the children in which at first he was the teacher and later it was taken over by the Sisters, but as more and more children filled the classrooms there was need for more tables, forms and even another building.

The needs of the Mission urged him further and, assisted by Brother Bernard, they built a mill with a great wheel. This gave service for many years until more modern machinery was available. The two Oblates also made a simple spinning loom on which the first cloth for Basuto women and children was woven.

It was in August 1866 that Dr. James David Richards, the Vicar General to Bishop Moran in Grahamstown visited Basutoland. The beginnings make three years earlier by Bishop Allard aroused quite an interest in the Cape and there was no one more interested than Father Richards. Ever since his arrival from Ireland in the Eastern Cape in 1849 he had the spread of faith among the African tribes very much at heart. For this purpose he was to invite later the Jesuit Fathers, not only to staff St. Aidan's College but also to carry the message of the Gospel beyond the Limpopo River to Matabeleland. He wrote a book *The Catholic Church and the Kaffir* and succeeded in bringing the Trappists to teach, by example, their motto "Ora et Labora". He was very impressed with his visit to Basutoland and discussed at great lengths several aspects of mission work with Bishop Allard.

Two years later in 1868, Father Hidien returned the visit. In sermons and platform appeals he begged help for the Mission. Nearly twenty cases were sent off packed with all descriptions of useful things and money aid was also forwarded. Father Hidien made a great impression on the people. His sincerity of heart and zeal for the Basuto people was evident to all in the Eastern Cape.

In 1868 the third Basuto war broke out and famine raged throughout Basutoland. The Boer forces had blocked the entrances and exits to the country. Once again necessity was the driving force and to provide food for the Mission Father Le Bihan and Father Hidien wondered whether there was not a more direct, even though hazardous, road over the mountains to Natal. It was only the extreme need that finally forced the Bishop to give his consent to such an undertaking.

After it was all over and the venture gained an unprecedented success Father Le Bihan wrote in his report:

It was useless to take a wagon with us. We had to be content with two African porters and two pack-horses. The farther we went into the mountains the more desolate they become. Eventually we saw only a few solitary bushmen, who lived in caves and crevices and eked out an existence by hunting and theft. As provisions we had brought with us some coffee and mealie meal. Father Hidien carried with him a compass and an old pistol. Hunting was out of the question. It was spring. The days were getting uncomfortably warmer. The sun was reflected from the clear mountain heights. The nights however were bitterly cold. In a very short time our provisions had come to an end... with empty stomachs we pushed on in the hope that the Natal border would not be very far away. A fatal mistake. We had to spend another cold night in the mountain and even the saddle cloths could not warm our tired, cold feet. As the sun rose we could see nothing from the edge of the promontory. We had decided to slaughter one of the horses but no one was willing to carry out the resolve. We waited an hour, two, three. One of the porters went once again to the edge of the mountain. He gave a loud shout - Natal! Natal! We were saved.

Later Sir Philip Shepstone heard of this successful venture and asked for more details that might eventually lead to the making of a more direct road into Basutoland.

The end of the war meant that Father Hoenderwangers, the Premonstratensian Priest who had been "on loan" to Bloemfontein for ten years was at last able to return to his own Monastery, Grimbergen in Belgium. Father Bompert was appointed by Bishop Allard to take his place and his companion would be Father Le Bihan. The latter was soon recalled to Basutoland and his place taken by Father Hidien. The year was 1870!

A few months earlier diamonds had been found in the river diggings. A group of children were playing with some pebbles; a passer-by was attracted to one particular "pebble" and picked it up to examine it more closely. It might be a diamond, no one was sure but it was agreed to send it off to Dr. Atherstone, a Geologist in Grahamstown. He too was doubtful and asked the opinion of his friend, Dr. Richards, the Catholic Priest who quite simply, but dramatically, using the "pebble", wrote his own name on a piece of glass. This was proof positive; it was a diamond! That piece of glass is inserted in a window of the St. Patrick's Church, Grahamstown, as a valuable piece of Catholic Africana.

The Childrens' play pebble was to change the whole future history of South Africa from a pastoral country to an industrial one.

It has been aptly said that the Catholic Church entered these parts of the vast Continent through gates of diamonds and gold. Diamonds first and then the gold!

One can imagine the fevered excitement when the authentic news of the finding of diamonds spread. There was a rush to build and equip ox wagons, men banded together and organized transport on business lines. Others less fortunate put their few belongings on their backs and with their hopes of future wealth turning high, set out on the long trek from the Cape and Natal. If the weather was favourable it would still be an arduous journey over mountains and valleys lasting thirty to forty days. There were no towns, no houses even, in those early seventies. On arrival the mode of living was primitive in the extreme. Men lived the open life, working their claims, feverishly sifting and washing; some - a few only - found the long sort for diamond, many laboured in vain. The time for beginning work was at sunrise and lasted, with short breaks, until sunset. Among the diggers there were many Catholics and Father Bompert from Bloemfontein was the first to visit the area. It is on record that he said the first Mass at Klipdrift on October 2nd 1870. A pioneer of those early days - George Beet - writes :

This Mass on the North side of the River Vaal was the first celebrated on the diamond fields and Father Bompert's server was Joseph Davies, a brother of Father Thomas Davies of Ratcliffe College, Leicester.

Father continued to make occasional visits but as the number of diggers increased and the new camps of New Rush, Dutoitspan, Galesberg Kopjie and Bultfontein sprang up it soon became apparent that a resident Priest should be appointed.

It would appear that Bishop Allard appointed Father Bompert but meanwhile Bloemfontein became deserted; first the men, then the whole families left to get rich quickly and after all it was only about one hundred miles to the diamond fields. Father Hidien found himself inactive once again and, whether by mutual agreement with his Oblate companion or feeling there was no need for a priest in Bloemfontein with no Congregation, and a dire need for more Priests elsewhere he decided to seek pastures new. He arrived by ox wagon at New Rush in July 1871. He must have been a strange personality among the rough and ready men in those primitive surroundings but he was not looking for diamonds but for souls!

He chose Bultfontein as a central spot to stay. A large square tent • was erected and properly fitted for the celebration of Holy Mass. About fifty people could be accommodated and a majestic mimosa tree standing by with its widespread branches, covered most part of the year with pungent leaves, afforded the overflow congregation with shelter from the rain or the intense rays of the summer sun.

When Dr. Atherstone of Grahamstown, already mentioned, visited Dutoitspan he was appalled by the unhealthy state of the camp and a book *Kimberley, Turbulent City* recently written by Brian Roberts goes into more details:

The same was true of the other Camps Close-packed and overcrowded, they festered in the sun and stank to high heaven. Drainage was impossible and no attempt was made to clear away rubbish... flies there were by the million, big flies, small flies, black flies and green flies. They were a plague. The very thought of the flies was enough to make diggers shudder years later. At one canteen the canvas walls were black with flies. Dishes and drinks choked with flies. They actually bit our flesh and drained our mortal juices... The horror of illness was more than doubled by this plague.

The above was just one aspect of the terrible conditions to which Father Hidien was subject. It was only his zeal for souls that enabled him to endure such conditions. No wonder disease was prevalent,

dysentery and skin diseases were common but most dreaded of all was the "malarial camp fever" which prostrated even the strongest and healthiest.

Conscious of the great value of corporal works of mercy and driven also by the prevailing conditions, Father Hidién erected a tent-hospital. It was the first and, for some time, the only hospital on the diggings. Erected at Bultfontein, it was known as the Dutoitspan Hospital. Of necessity it was pitifully equipped; there were no beds, patients lay huddled together on the dusty floor, there were very few medical supplies, no doctors or nurses and their task was carried out by Father Hidién who also went from tent to tent administering the Last Rites to those of his own flock and consoling all.

One of his other cares was to establish a Catholic Association under the name of *Roman Catholic Society of Our Lady*. The aim of all Associates was to help and encourage others in the performance of their religious duties and to undertake any good works in the area. In an interesting book *Incwadi Yami* written by Dr. J. W. Matthews, a non-Catholic and a pioneer in the diamond fields, there is an eloquent testimony to this young Oblate — he was only thirty...

under the auspices of Fr. Hidién, the first Roman Catholic Priest on the diamond fields, who himself a short time afterwards fell a victim to his never ceasing devotion. I heard many accounts, after I arrived, of his unbounded charity and of his tender care of the sick. I will relate one incident which came under my special notice and which occurred towards the very end of his unselfish career. Not long before he himself was stricken with fever an unfortunate man, a fever wreck, covered with frightful sores and merely a living skeleton, came to him for relief. Father Hidién took charge of him, as no nurse could be got, would, with his own hands, wash his ulcerous wounds. In the first stage of fever, until weakness bound the kind Priest to his bed, he continued with unflagging zeal, to relieve as far as he could, the sufferings of this afflicted creature, but as the ravishes of disease made increasing strides, the visits of the Priest, as a matter of course, grew fewer and it was pitiable to hear this unfortunate fellow, who was lying in a small bell-tent nearby, make the air resound with his increasing cries for the good Father's help. Thus he continued to beg and implore him to come to his aid, until he was told that the passing spirit of his Samaritan comforter had gone to the land of the "hereafter" whither he himself followed in but a few short hours.

Father Bompert had visited his Confrere a few days earlier and all appeared to be well but according to the detailed account of Father Martinet written in the *Notices nécrologiques* he and Father Le Bihan, who had gone from Roma to Pietermaritzburg to escort him to Basutoland and on to Bloemfontein and the Diamond Fields, they were riding on horseback and approaching Bloemfontein when they saw two natives racing towards them. Father Le Bihan recognised the servant of Father Hidién who gave them the sad news that Father Hidién was dead. "You can imagine how Father Le Bihan and myself felt on hearing the news. For a time we were speechless, immovable, almost paralysed. Then we dismounted and kneeling down recited the *De Profundis*, followed by an act of submission to God's will. Then mournfully we continued on our journey".

At Bultfontein, Father Bompert led us to the already closed grave and told us what had happened. Father Hidién had not slept either day or night. He well knew whither that would lead him but there was work to be done, his life counted for little. On September 19th just two months before his death, he wrote:

I am in a completely new world, a world which takes up all my time and even my health. Three Fathers would hardly be sufficient for all that has to be done. Soon I hope I will be quite worn out and ready for the next life.

During the last two weeks of October he felt the first signs of fever, but said nothing and continued to care for others while he forgot about himself. At the time that Father Bompert visited him there was a lull in the fever and no need for concern. But no sooner had they parted than fever commenced again. He sent a note to Father Bompert, then a second and a third. But Providence made use of another messenger. One of his flock had a very sick child. In fear he raced off to get Father Bompert. "But, said the latter, you have Father Hidién there" to which the man informed him of Father's illness and seriousness of his condition. Father Bompert hurried to the bedside of his Confrere. He arrived on Saturday and Father Hidién lived until Sunday evening — November 9th, 1871. During some lucid intervals he made his confession, received the Last Rites with the exception of Holy Communion as he was constantly vomiting.

Among the valuable Africana kept in our Archives is the printed leaflet which was circulated around the various camps. It gives the date of Father Hidién's death and the announcement of his funeral at Bultfontein on November 21st. It was hardly necessary as the sad news had spread rapidly by word of

mouth even as far as Bloemfontein and to Roma in Basutoland. All who knew him mourned and wept at his loss. Father Bompert wrote later:

He was loved and held in high esteem by all and people of all denominations came to pay their respects and assist at the funeral.

The local authorities expressed the wish to be present and over five hundred men attended. Tributes were paid to him in the secular press while the *Eastern Star*, *Diamond News* and the *Watchman* wrote feelingly about him and his work in their long Obituaries.

In the light of future development and the state of the Diamond Fields, Kimberley of today, it is strange to read that Father Hidien's last wish was that his remains should be taken back to Basutoland. They were first buried in Bultfontein among those few for whom he had laboured, but as it was felt that this place would not remain but return to the veldt from which it had grown, his remains were exhumed eighteen months later and reinterred, not in Basutoland, but in Bloemfontein. As a testimony of their admiration and gratitude the diggers, in the course of one week, collected an amount of money to erect a headstone on the new grave.

Father Le Bihan, who succeeded Father Hidien, gives us the following account of the ceremony on March 19, 1873.

Once again I have seen our beloved Father Hidien. I had to open the coffin and there I saw him sleeping peacefully. His face was dark. The skin adhered to his bones. The flesh was eaten away but I noticed no other sign of deterioration. There was no sign of any great change. His eyes were closed, his beard preserved, his garments and the cord of The Holy Family together with his Oblate Scapular were unmarked.

When in 1924 the old cemetery in Bloemfontein was closed and moved to the outskirts of the city, Father David O'Leary, then Parish Priest, had the remains of Father Hidien reinterred and a beautiful monument placed upon his grave. Part of the original tombstone was later found among the rubble of the abandoned graveyard. When Bishop Whelan built his beautiful Cathedral this stone was inserted into the wall in the entrance.

All this focus of events over the years gives us some indication of the esteem in which this pioneer priest was held and how his name and memory is still imprinted upon the minds of the people of Kimberley.

A little while later we find Father Gérard visiting the Diamond Fields and Father Lebihan's comment was that he wished to make a pilgrimage to the grave of his Oblate Confrere.

But sad to say there was a dark shadow over all this. Bishop Allard was critical again of Father Hidien's actions and implied that he had undertaken this visit to the "Fields" of his own accord and without specific instruction of the Bishop. Records do not tell us whether there was an agreement between Father Bompert and Father Hidien.

In 1873, the year before his resignation as Vicar Apostolic of Natal, Bishop Allard visited the Diamond Fields for the first time and no doubt on his way through Bloemfontein he would have paid a visit to the grave of Father Hidien. It must have been with mixed thoughts. In the report of his visitation made by Father Martinet he commented strongly on the restrictions imposed by the Bishop on his Priests and expressed the hope that this behaviour would be changed.

In a written reply in February 1872 the Bishop stated that he was willing, as a trial, to give the Fathers of the Mission freedom to hear confessions. He could make this concession because as he said, Providence had removed one of the great reasons for not allowing it up to the present. This obviously referred to the death of Father Hidien!

Bishop Allard resigned, was asked to come to Rome in June 1873 to give his own account of the affairs of the Vicariate; matters were delayed and only at the end of that year or early in January was his resignation on account of ill health announced to the Superior General.

The Bishop was promoted to the office of Consultor to Propaganda Fidei, with the title of Archbishop of Taron and with residence in Rome. At the time he was 68 years old and could look back upon twenty three years of almost insuperable difficulties in the Mission field of Natal. He was spared for fifteen years and only on September 26th 1889 was he called to his reward.

Father Gérard was spared for even a longer spell and that in Basutoland. He celebrated his Golden and Diamond Jubilee of Priesthood and died at Roma on 29th May 1914. He was buried in the local cemetery but in 1944 his remains were exhumed, recognized and reinterred beside the Roma Pro Cathedral.

Both Bishop Allard and Father Gérard died in the odour of sanctity and, no doubt, their saintly lives were the foundation of the success that followed in the Mission field of Basutoland.

We end on one other note. A young Scholastic Brother François-F. Fayolle hearing of the death of Father Hidiën offered his Superiors to take his place following his Ordination in 1878. His personal sacrifice was accepted. He arrived in Kimberley but before the end of that year he too was called to his eternal reward.

John BRADY, O.M.I.
Atherton, Transvaal.

NOTES:

1 Extract from Father Gerard's Diary.

2 This extract from his writings can be seen in the Archives in Rome.

The Oblates: Frontiersmen of Catholic Canada

When Father Charles-Joseph-Eugene de Mazenod founded his modest community in Southern France, on January 25, 1816, he did not suspect that his sons would go forth across the seas, to become the frontiersmen of the Church in Canada. Providence works in its own way. The community soon lifted its sights to the mission fields far beyond sunny France.

Bishop Ignace Bourget of Montreal was the instrument of God in bringing about this transition. On the way to Rome, he stopped at Marseilles in June, 1841, to say Mass. At Marseilles he learned that the Bishop, formerly Father de Mazenod has founded a religious order to serve the poor. He took advantage of the opportunity, with such good purpose that on December 2, 1841, six Oblates, four priests and two brothers, arrived at bishop's house in Montreal.

Only the Gateway.

Bishop de Mazenod seemed to have foreseen the great fruit to be produced from this seed. "You are charged with the establishment of the community in those vast territories," he wrote to the first superior, October 9, 1841, "for Montreal is perhaps only the gateway to the conquest of souls in many lands." He therefore exhorted his religious to be exemplary in order that their virtues might attract Canadian candidates.

The neglected people of the Eastern Townships first profited by their preaching and religious services and then, in 1844, new fields of work opened in the dioceses of Kingston and Quebec.

In that year the Oblates took charge of the parish of Bytown (Ottawa), where they started schools, brought in the Grey Nuns, the Sisters of the Congregation of Notre Dame and the Good Shepherd, the Brothers of the Christian Schools and took care of children, the sick, the poor and the aged. They completed the building of the cathedral, established several parishes, and in 1848, launched the bilingual college of Bytown, destined to become the Ottawa University. An Oblate, Bishop Joseph-Eugene-Bruno Guigues, headed the diocese from 1848 to 1874. More recently, the Oblates founded St. Patrick's College, whose School of Social Work especially became well known. Around the University have clustered other works, the Catholic Centre (now Novalis), chaplain services and the headquarters of the Oblate Indian and Eskimo Welfare Commission. In more recent time, they relinquished the University of Ottawa and concentrated their efforts at St. Paul's University. St. Patrick's College also passed into other hands.

In the surrounding territory, lumberjacks, construction workers on the railway and the Indians of the Gatineau River attracted their zeal. Missions at Temiskaming, Abitibi and the James Bay, led to the foundations posts. The work, begun in 1892 was the basis for the creation of the vicariate of James Bay in 1939.

The other branch of their activity, striking down river from Montreal to Quebec, in 1844 also reached out to the frontiers. From Saguenay they radiated in all directions, seconding colonization, visiting the Hudson's Bay posts, contracting the Indians, through the territory north of the St. Lawrence, into the interior of Labrador, all the way to Ungava. Father Louis Babel's name has remained famous for he it was who noted the rich ore deposits in the Schefferville area, in 1867 and made an exact map of same. Since 1946 most of the apostolate of the region has been confided to the Oblates in the vicariate apostolic of Labrador-Schefferville.

From these humble beginnings their labors have spread in all directions and into a variety of ministries. The Indians of the St. Maurice, the Iroquois of Caughnawaga knew their care as well as many centres in Quebec, New Brunswick and Ontario. Since 1902 they have been in charge of the national

shrine of Cap de la Madeleine. They are found in press enterprises, radio programmes, Catholic Action movements, renewal centers and various worker and social organizations.

From the Red River to the Arctic.

In sending his men to Montreal, with a possible eye on future foreign missions, the founder was right. The first foreign missions to welcome them were in Canada itself. With all due respect for their labors in Eastern Canada, it was their leap to the Red River Colony which would open to them the vast Northwest, in which to lay the foundations for the Church. Bishop Norbert Provencher, of St. Boniface, pastor of all the West, was the bearer of the invitation and in 1845 it was accepted.

While working with the Whites, Indians and Metis, around St. Boniface, they soon turned their attention to the tribes further away. In 1846, they reached Île à la Crosse, by waterway, and set up a permanent base of operations. This way the jumping-off place for expeditions into the Athabaska-Mackenzie regions, where Father Grollier especially built missions along the Mackenzie river all the way to the Arctic. New vicariates sprang from these settlements and in turn spawned the mission to the Eskimo in the northwest and, in 1912, to the shores of the Hudson's Bay.

While directing this mission work from the St. Boniface citadel, the new pastor, Bishop Alexander Taché, who had arrived there as an Oblate Brother, did not neglect the Prairies. Father Albert Lacombe opened the St. Albert mission in 1861, near future Edmonton, and used it as a base of expeditions, with Lac Ste Anne, throughout the West into the Rockies.

Peacemaking was one of the major preoccupations of the early priests, among the Indians and Metis. Bishop Taché hurried home from Vatican Council in 1870 to calm the Metis at the government's request. Father Lacombe kept the Blackfeet off the war path in 1885 when the uprising in Saskatchewan cost the life of two missionaries, at Frog Lake. He had played the same role on behalf of the railway gangs laying the C.P.R. track through Blackfeet country, a contribution which brought him the presidency of the company for one hour and many favors until the end of his life.

Boarding schools for Indians were obtained by the Fathers as early as 1883, the nuns who came to help being also employed in the care of the sick. Under the banner of "Service" both priests and nuns pioneered many useful works, sawmills, flour mills, gardening, health promotion. One humble brother was typical, in the Interlake area of Manitoba, James Mulvihill, whose name now graces a village, was schoolmaster, justice of peace, mayor.

Soon civilization overtook the missionaries in a new form requiring adaptation and more hard work. Waves of immigrants from Europe invaded the prairies. Oblates from several European provinces were brought in to care for the German, Galician, Polish, and other newcomers, in their language and rite. The steeples rose in the cities and along the new highways and railways, today prosperous parishes. To help bridge the gap between old and new newspapers were published by the Oblates, in German, Polish, Ukrainian, in addition to the standard English and French. In some places colonies were set up, in all of them, societies.

Since then the work flowered into colleges, retreat houses, Catholic Action, high schools for Indians, community development, cooperatives and pastoral institutes, even if modern times led them to adapt new methods.

Beyond the Rockies.

One development Msgr de Mazenod could not foresee. The furthest reached of Canada were to welcome the Oblates from the South rather than the East. They came from Oregon, after arrival there in 1847 and gradually shifted toward Columbia. On Vancouver Island they worked with the Indians who have so many varied dialects and even directed a College at Victoria for a time. They founded lake Okanagan mission on the continent in 1859, and New Westminster the next year. Here they repeated the story of the Prairies, schools, hospitals, publications in native tongues, systems of writing. Fathers Le

Jeune in the south and Morice in the north produced works still highly reputed, while the former edited the *Kamloops Wawa*.

Newcomers again disrupted the peaceful progress, this time with a gleam in their eye inspired by the gold discoveries of the Yukon. The missionaries followed the adventurers whose greed for wealth might cause them to forget their souls. Dawson was the first region visited and has given rise to two vicariates today, one of Whitehorse and the other of Prince Rupert, now busy with Indians, miners and modern adventurers.

This is a rapid survey of the Oblate story in Canada, matching the strides of the growth of Canada to the limits of its territory. Everywhere, especially in the West, this community, which at one time numbered 2,000 in this country helped lay down the framework of the Church so that many of the cathedrals acknowledge them as first rectors and builders.

At St. Boniface, as well as in the East and further West, they frequently worked hand in hand with the diocesan clergy and with heroic communities of nuns. Benefactors from overseas were not wanting and the Society for the Propagation of the Faith has been an inexhaustible source of help. At the Council of St. Boniface in 1889, the bishops thought it fitting to pass a motion of thanks to the Hudson's Bay Company and the Canadian Pacific for great favors.

More than three hundred names recall Oblate activity in Canadian geography. God has blessed their work by giving them vocations to carry on even to the most northern parts and to send men to the most needy missions of the Church in other lands.

Truly Msgr de Mazenod saw far when he said "yes" in 1841.

Gaston CARRIÈRE, O.M.I.

SOMMAIRE
TABLE OF CONTENTS

Bernard Cousin

Eugène de Mazenod: déchristianisation et renouveau pastoral au début du XIX^e siècle

Wilhelm Henkel

Mission-animation through preaching according to Robert Streit

Paul Sion

Encore des lettres du Fondateur retrouvées (suite)

John Brady

Father Anatole Hidien, 1840-1871. The First Oblate to die in South Africa

Gaston Carrière

The Oblates: Frontiersmen of Catholic Canada 87